BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

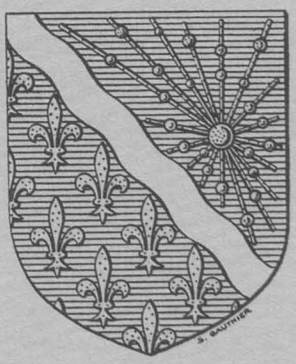
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE CORBEIL

DE L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

95ème ANNÉE (1989)

Ouvrage publié avec le concours
du Ministère de la Culture et du département de l'Essonne.



CORBEIL–ESSONNES

1990

TABLE DES MATIÈRES

Vie de la Société (conseil d'administration, nouveaux membres, assemblée générale à Saint–Michel–sur–Orge) 3

GASPERI (Sylvie de). – Le château de Courances, étude archéologique, 1re partie 9

DELIVRE (Joseph). – Quelques notes sur l'histoire du château de Belesbat 47

BAILLY (Roger). – Les tramways de Corbeil–Essonnes 75

BENARD (A.), BONNIN (P.), GIGANON (D.), PAYEN (R.) et TABORIN (Y.). – Fouilles et trouvailles à Ballancourt–sur–Essonne, Dourdan, Etiolles, La Ferté–Alais, Janville–sur–Juine, Marcoussis, Milly–la–Forêt, Varennes–Jarcy, Vert–le–Petit et Villiers–le–Bâcle 95

BIBLIOGRAPHIE 111

CHRONIQUE 145

NECROLOGIE 157

TABLE DES PLANCHES

Pl. I – Courances. – vue du château, côté cour, par Israël Henriet.
Pl. II – Courances. – vue du château, côté jardin, par Israël Silvestre.
Pl. III – Courances. – vue du château, côté cour, par Destailleur.
Pl. IV – Courances. – élévation de la façade, sur cour, par Fauconnier et Landéal.
Pl. V – Courances. – élévation de la façade, sur jardins, par Fauconnier et Landéal.
Pl. VI – Courances. – vue du château, côté cour, vers 1980.
Pl. VII – Courances. – plan d'intendance, 1783.
Pl. VIII – Courances. – plan du parc, fin XVIIIème siècle.
Pl. IX – Courdimanche. – le château de Belesbat vers 1950.
Pl. X – Courdimanche. – plan du domaine de Belesbat en 1816.
Pl. XI – Courdimanche. – le château de Belesbat (partie ancienne) vers 1910.
Pl. XII – Courdimanche. – le nouveau château de Belesbat – façade et douves, vers 1950.
Pl. XIII – Corbeil. – vue générale des ateliers Decauville en 1890.
Pl. XIV – Corbeil. – gare (les lignes avant 1950) et tramways Decauville.
Pl. XV – Horaire de la ligne Corbeil – Milly en 1912.
Pl. XVI – Essonnes. – passage du "tacot" au Pressoir–Prompt, vers 1910.
Pl. XVII – Le "tacot" au Pressoir–Prompt et devant la gare du Plessis–Chenet, vers 1930.
Pl. XVIII – Corbeil. – le train du C.G.B. en gare, vers 1940.
Pl. XIX – Etiolles. – plan de la fouille en cours.
Pl. XX – Etiolles. – foyer N 27.
Pl. XXI – La Ferté–Alais. – meule préhistorique.
Pl. XXII – Villiers–le–Bâcle. – vestiges carolingiens.

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

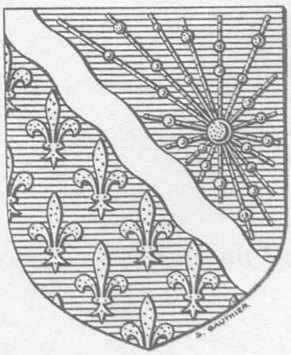
HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

DE CORBEIL

DE L'ESSONNE ET DU HUREPOIX

95ème ANNÉE (1989)

Ouvrage publié avec le concours
du Ministère de la Culture et du département de l'Essonne.



CORBEIL–ESSONNES

1990



abonnement A. du e.

Vie de la Société

Conseil d'administration

Président :

M. l'abbé Jean MERMINOD.

Vice-Présidents :

Me André CROS,
M. Jean JACQUART.

Secrétaire générale :

Mme Paulette CAVAILLER.

Trésorier :

M. Bernard LESUEUR.

Trésorier adjoint :

M. Roger BAILLY.

Membres du Conseil :

M. Gérard AMAURY,
Mme B. d'ANDURAIN,
M. Serge BIANCHI,
M. Michel BILLARD,
M. Jean CAUSSANEL,
Mme CECCALDI, (Association des Amis du Musée de Dourdan)
Mme Marie-Anne CHABIN,
Mme Hélène FUSTIER,
M. le marquis de GANAY,
M. Jean-Jacques IMMEL,
M. Denys KLEIN,
M. Jean-Marc MORICEAU,
M. Nicolas PAYEN,
Mlle Yvette TABORIN.

Nouveaux membres inscrits en 1989

BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, 65, Grande Rue, 91360 Epinay–sur–Orge.

BRAIDY (Claude), 2 bis, rue Henri Barbusse, 91290 Arpajon.

CRUZILLAC (Patrick), 33, Résidence Louis Aragon, 91180 Saint–Germain–lès–Arpajon.

ETAMPES–HISTOIRE, Hôtel Diane de Poitiers, rue Sainte–Croix, 91150 Etampes.

FARON (M^me^), 2, chemin des Grands–Prés, 91530 Saint–Chéron.

GALINDO (José–Michel), 26, rue de la Soupane, 91650 Jouy–Breux.

GASNIER (Madeleine), Les Bouvreuils, 3, rue Montgrave, 91810 Vert–le–Grand.

GUENOT (Jean), 12, rue de la Liberté, 91240 Saint–Michel–sur–Orge.

GUENOT (Marie–Madeleine), 12, rue de la Liberté, 91240 Saint–Michel–sur–Orge.

HURLIN (abbé H.), B.P. 5, 91720 Gironville–sur–Essonne.

JARDIN (Marc), 5, Impasse des Champs–Talloup, 91450 Soisy–sur–Seine.

JOUBEAUX (Hervé), 6, rue Mauconseil, 91150 Etampes.

LEFEVRE (Simone), Coignampuits, 91720 Maisse.

LEJEUNE (Philippe), 22, rue Sadi Carnot, 91150 Etampes.

LEMERLE (M^me^), 34, quai du Dion–Bouton, 92800 Puteaux et La Grange–Saint–Eloi, 91720 Buno–Bonnevaux.

LEUDEVILLE (Philippe de), 1, rue Bourg–la–Reine, 91630 Leudeville.

LHOEST (Charles), 10, rue de l'Ermitage, 91230 Montgeron.

MARTIN (Colette), 24, rue de Clercy, 91590 Guigneville.

MAYER (Annie), 21, rue de Longchamp, 75116 Paris et Valpuiseaux.

MORIN–BLATRIX (Eliane), 11, rue du Château d'Eau, 91630 Marolles–en–Hurepoix.

PESLIN (Ginette), 54, rue de Maisse, 91820 Boutigny–sur–Essonne.

PEYRONNET (Pierre), 17, avenue Gabrielle d'Estrées, 91830 Le Coudray–Montceaux.

PUGLIESE (Micheline), 10, Croix–Blanche, 91380 Chilly–Mazarin.

RAFROIDI (David), 70, boulevard National, 92000 Nanterre.

RAPPARD (M^me^), 91, route de Saclas, 91150 Etampes.

SERIN (Paulin), 12, rue Vigier, 91100 Cobreil–Essonnes.

STALLA (Guy), 14 ter, rue Oudinot, 75007 Paris et Château de Chantambre, 22, route de Malesherbes, 91720 Buno–Bonnevaux.

VIDEAU (Michel), 73, rue de l'Eglise, 75015 Paris.

Assemblée générale à Saint-Michel-sur-Orge

Notre assemblée générale pour 1989 s'est tenue le dimanche 24 septembre à Longpont et Saint-Michel-sur-Orge.

Rendez-vous était fixé à 15 h à la basilique de Longpont-sur-Orge. Le père Barbier nous y accueille puis l'abbé Merminod en dirige la visite et en rappelle l'historique. Ensuite, M^me^ Chabin, conservateur des Antiquités et Objets d'Art du département, présente les reliquaires dont elle a fait récemment un inventaire complet et détaillé. Il s'agit d'un ensemble très important de reliques constitué essentiellement au XIX^ème^ siècle, sans doute, en nombre, le plus important de France.

Après une courte promenade dans la prairie des bords de l'Orge, tout le monde se retrouve à 14 h 15 à l'église de Saint-Michel-sur-Orge. M. Ciboulet évoque les débuts de la paroisse et l'histoire de l'église démolie en 1867 et de celle qui l'a remplacée. Ensuite, M. Simond nous expose les résultats de la longue enquête qu'il a menée pour éclairer les origines des quatre verrières Renaissance qui ornent ce monument néo-gothique et pour en identifier les huit scènes tirées de l'Ancien et du Nouveau Testament. Son brillant exposé est vivement applaudi. Après un coup d'œil à l'emplacement de l'ancienne église, l'assistance s'installe dans la grande salle de l'Hôtel de ville.

La séance est ouverte à 17 h 15 par le Président Merminod, en présence d'une cinquantaine de personnes. Il remercie la municipalité de son accueil, les prêtres qui nous ont ouvert leur église, ainsi que nos brillants guides : M^me^ Chabin et MM. Ciboulet et Simond, puis il présente les excuses des absents.

M^me^ Cavailler, secrétaire générale, présente les activités de la société depuis le 25 septembre 1988, date de notre dernière assemblée tenue à Mauchamps :

– "Le conseil d'administration s'est réuni le 29 avril à Athis-Mons ; il a approuvé le manuscrit du bulletin 1988 ; il a choisi les textes à publier ultérieurement et décidé de sortir un nouveau mémoire en 1990 ; il a retenu les dates et lieux de notre promenade de printemps et de notre assemblée générale ; enfin, il a élu trésorier M. Bernard Lesueur.

– Le nombre des membres est passé de 618 à 613 (27 adhésions, 7 décès et 27 démissions ou radiations) ; il faut enrayer cette baisse ; vous êtes tous invités à nous y aider.

– Le bulletin 1987 a été distribué fin 1988 ; la table de nos publications de 1895 à 1984 est sortie en juillet grâce aux subventions de la DRAC (20 000 F) et du CNRS (10 000 F). Nous espérons qu'elle rendra service aux chercheurs.

– Le bulletin 1988 est sous presse et devrait sortir au cours de l'automne ; il comportera :

• une importante étude de David RAFROIDI sur Wissous de 1830 à 1939,

• deux articles de M^lle^ LEFEVRE et de M. JOSSE sur le prieuré de Saint–Martin–de–Bréthencout et l'ermitage Saint–Martin d'Etréchy,

• trois notes d'archéologie de MM. BÉNARD, SENÉE et PETIT sur les meules dormantes des vallées de l'Essonne et de l'Ecole, le site néolithique de Chantambre à Buno–Bonnevaux et des squelettes trouvés à Linas,

• comptes–rendus de fouilles, bibliographie, chronique et nécrologie. Ce sera un gros bulletin de 140 pages au moins, illustré de 27 planches.

– Enfin, le volume de Mémoires XV devrait être distribué au printemps 1990 ; ce sera l'étude de M. Serge BIANCHI sur la Déchristianisation sous la Révolution.

– Quant au bulletin de 1989, nous disposons déjà du mémoire de M^me^ de GASPERI sur le château de Courances et nous attendons un article de M. ANDRÉ sur la papeterie d'Essonnes.

– La promenade de printemps a eu lieu le 3 juin à Buno–Bonnevaux ; nous avons visité l'église, le polissoir, des roches gravées et la fouille gallo–romaine sous la direction de MM. Wagneur, Bénard et Girard, auxquels nous renouvelons nos remerciements.

– Pour l'assemblée générale, nous avons choisi Longpont où nous sommes déjà venus en 1972 parce que l'inventaire récent des reliques permettait de vous montrer un nouvel aspect de cette basilique ; de même à Saint–Michel–sur–Orge, les recherches de M. Simond pouvaient vous apporter des précisions nouvelles sur les magnifiques vitraux Renaissance de l'église. En outre, nous savions que le maire, M. Englander, ancien conseiller général, nous accueillerait volontiers dans sa belle mairie. Je lui renouvelle, en votre nom, mes remerciements ainsi qu'à nos guides.

– Vous savez que nous avons recruté, en août 1988, un stagiaire chômeur de longue durée, au titre du plan Zeller ; il nous a rendu quelques services et nous avons essayé de lui donner quelques notions d'histoire locale et de bibliographie. Il nous a quittés le 31 janvier 1989 et nous n'avons pas souhaité renouveler l'expérience étant donné les innombrables démarches et paperasses qu'il a fallu faire à cette occasion.

– Pour terminer, je rappelle que nous continuons à gérer financièrement le Centre archéologique d'Etiolles pour lequel le département a voté cette année 126 400 F ; que nous avons participé, comme l'an dernier, aux travaux du Comité départemental pour la commémoration du Bicentenaire dont le président Serge Bianchi vous dira quelques mots et enfin que nous poursuivons notre collaboration avec la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques d'Ile-de-France dont le président Jean Jacquart vous parle chaque année ; en son absence, je vous précise que le mémoire XXXIX est sorti et qu'il comporte des études passionnantes qui nous intéressent directement, principalement celle de M^me^ Balard sur la vie à Sucy-en-Brie sous l'Ancien Régime et celle de M. Dinet sur l'archidiaconé d'Etampes aux XVII et XVIII^èmes^ siècles. En outre, le colloque tenu à Versailles fin avril sur l'histoire de la Révolution a été un beau succès. Enfin, notre société est membre de la commission départementale créée récemment pour élaborer une revue destinée à sensibiliser les Essonniens à leur patrimoine historique et archéologique.

Voici brièvement résumée l'activité de notre société pour 1988-1989. Je vous remercie de votre attention."

Le rapport moral est approuvé à l'unanimité.

M. Bernard Lesueur rend compte de la gestion financière :

"L'avoir de la société à ce jour est de 105 615 F. Après recouvrement des cotisations encore dues et des subventions annoncées, nous disposerons en fin d'année d'environ 130 000 F, somme qui devrait permettre de payer les publications prévues : bulletins 1988 et 1989 et mémoire XV. Il ne nous paraît donc pas nécessaire de demander une augmentation des cotisations."

Quitus est donné au trésorier pour sa gestion financière 1988-1989.

Ensuite a lieu la réélection des six membres sortants du conseil d'administration : MM. Caussanel, Cros, de Ganay, Immel, Klein et Merminod. Ils sont réélus à l'unanimité.

M. Serge Bianchi donne quelques informations sur les réalisations du Comité du Bicentenaire, essentiellement les huit monographies sorties depuis un an et la neuvième qui ne va pas tarder et le périodique "89 en Essonne" dont deux numéros (dont un double) ont été distribués et dont deux autres vont paraître d'ici la fin de l'année.

A 18 h arrive le maire, M. Englander, que le président accueille et remercie de son hospitalité. En tant que président du syndicat d'aménagement de la vallée de l'Orge, il nous fait l'historique de ce syndicat créé au début du XIX^{ème} siècle, surtout pour l'entretien des moulins et transformé en 1945 en syndicat intercommunal intéressant 32 communes.

La séance est levée à 18 h 15 et suivie d'un vin d'honneur offert par la municipalité. Tous ceux que la tombée du jour ne fait pas fuir bavardent, tout en se restaurant. Nous nous séparons à 19 h, satisfaits d'une journée bien remplie et agréablement ensoleillée.

Le château de Courances
Etude architecturale[1]

I. – HISTORIQUE

L'histoire de la terre et de la seigneurie de Courances remonte bien au–delà de l'époque de la construction du château actuel. Les études faites par l'abbé L. Boulay et M. Lecomte[2] permettent de situer les origines de la seigneurie de Courances au début du XI^ème siècle.

Le premier seigneur dont la trace a été retrouvée est Jean de Courances, contemporain de Louis VII. Dès 1255, nous relevons le nom d'Henri de Courances qui est, sans nul doute, la figure la plus célèbre de cette famille[3]. Après avoir été successivement bailli de Mâcon, sénéchal de Périgord et Limousin, puis Maréchal de France, Henri de Courances trouva la mort sur le champ de bataille de Tagliacozzo, le 23 août 1268, en arrachant à Conradin pour Charles d'Anjou la couronne de Sicile. La famille originelle s'éteignit vers la fin du XIV^ème siècle, et le fief entra alors dans un cycle de ventes successives.

Cosme Clausse, chevalier, seigneur de Marchaumont en Picardie, de Fleury–en–Bière, secrétaire d'Etat sous Henri II, achète la seigneurie de Courances en 1552[4]. Ses fonctions auprès du Roi devaient être lucratives, car il acquiert, en l'espace de quelques années, un terrain à Fontainebleau (1548), le domaine seigneurial de Fleury–en–Bière (vers 1550), celui de Courances et enfin une partie de la seigneurie voisine de Dannemois (vers 1557).

---

1. Cette étude est tirée de mon mémoire de maîtrise soutenu en 1988 à l'université de Paris IV (Sorbonne) et rédigé sous la direction du professeur Antoine SCHNAPPER. L'original est conservé aux Archives départementales de l'Essonne sous la cote 4° 1716.

2. Abbé L. BOULAY, *La seigneurie de Courances* dans *Annales de la Société Historique et Archéologique du Gâtinais*, t. 2, 1893, p. 329–366 et M. LECOMTE, *Courances*, étude dactylographiée, s.d.

3. H. STEIN, *Henri de Courances, Maréchal de France* dans *Annales de la Société Historique et Archéologique du Gâtinais*, t. 2, 1891, p. 203–209.

4. Procès–verbal de la prise de possession de la terre de Courances par Cosme Clausse, 28 octobre 1552 (*Arch. dép. Essonne*, série 12 J).

C'est son second fils, Pierre Clausse, secrétaire de la Chambre des Comptes dès 1563, qui hérite de Courances. Il devient conseiller du Roi en son conseil privé et meurt en 1604. De son temps, le château est fortifié et défendu par une garnison de cent cavaliers commandés par le chevalier d'Apchon. C'est l'époque des guerres de religion et il faut faire bonne garde pour assurer la sécurité de toute demeure seigneuriale[5].

La terre de Courances passe ensuite à son fils, François Clausse, grand maître des eaux et forêts de Bourgogne qui, endetté, vend le 13 juillet 1622 à Claude Gallard, conseiller notaire et secrétaire du Roi, les terres et seigneuries de Courances et de Dannemois[6].

Au moment de la vente à Claude Gallard, le château et lieu seigneurial de Courances, appelé Escorcy, consiste en un pavillon d'entrée, un grand corps de logis et des communs, le tout clos de fossés d'eau vive contenant quarante–sept arpents, trois quartiers et demi plus une maison haute et basse et un moulin, granges, maisons et étables, le tout contenant trois arpents et un demi quartier...[7].

Le château n'offrant alors qu'un petit nombre d'appartements en mauvais état et presque inhabitables, Claude Gallard commence aussitôt un vaste programme de restauration et d'agrandissement, qui devait faire de Courances le château que nous connaissons aujourd'hui.

Son fils, Claude II Gallard, maître des requêtes ordinaires de l'Hôtel du Roi, président de la Chambre des Comptes, continue les efforts de son père. Ce sont le château et le parc, tels qu'ils furent édifiés et aménagés au temps de ces seigneurs que l'on voit sur les gravures d'Israël Henriet et d'Israël Silvestre, et sur le tableau attribué à Beaubrun et conservé à Courances, représentant "la dame Gallard tenant une vue de Courances".

---

5. DULAURE, *Histoire physique, civile et morale des environs de Paris...* Paris, A. LEVASSEUR, t. VII, 1829, p. 243–249.

6. Contrat de vente des terres et seigneuries de Courances et Dannemois, 13 juillet 1622 *(Arch. dép. Essonne,* 12 J).

7. Saisie de la terre et seigneurie de Courances et Dannemois à la requête d'Etienne Buisson, 12 septembre 1622 *(Ibid.).*

Claude II Gallard meurt en 1673, laissant un fils unique, Claude III Gallard, chevalier, conseiller du Roi en ses conseils d'Etat et privé, président de la Chambre des Comptes ; endetté, sans doute par la succession de son père, et harcelé par les créanciers, il vend en 1675 le domaine de Courances à son oncle, François Galliot Gallard[8].

En 1708, Anne-Catherine Gallard, fille de François Galliot Gallard, le cinquième propriétaire de Courances portant ce nom, épouse Nicolas Potier de Novion. Leur petite-fille, Léontine-Philippine Potier de Novion, héritière des domaines de Courances et de Dannemois, épouse, le 27 avril 1768, Aymard-Charles-Marie de Nicolaÿ[9], premier président de la Chambre des Comptes, membre de l'Académie Française, noble figure de magistrat de l'Ancien Régime qu'on surnommait le "Grand Nicolaÿ". Bien qu'ayant embrassé le parti philosophique, il n'en est pas moins guillotiné en 1794, à 47 ans, ainsi que son fils aîné[10].

Sous le Consulat, sa veuve, son fils cadet (épargné pendant la Terreur à cause de son extrême jeunesse) et les enfants de ce dernier reviennent habiter Courances et ce, jusqu'en 1830. A cette date et à la suite d'un drame familial, la famille s'exile en Suisse en laissant la propriété à l'abandon. Pendant quarante ans, le château reste vide et abandonné. Le délabrement est tel qu'un arbre traverse le plancher du salon, les toits s'écroulent, les balustres s'effondrent, le galbe des pièces d'eau disparaît.

Ce n'est qu'en octobre 1872 que le baron Samuel-Arthur de Haber, arrière-arrière grand-père du propriétaire actuel, fils du banquier du grand duché de Bade, achète la propriété. Il s'attaque immédiatement à la restauration du château et du parc, en faisant appel pour cela à l'architecte Hippolyte Destailleur qui ordonne certains remaniements.

---

8. Acte d'acquisition définitif du domaine de Courances par Galliot Gallard, 1679 *(Ibid.)*.

9. Contrat de mariage entre Léontine-Philippine Potier de Novion et Aymard-Charles-Marie de Nicolaÿ, 27 avril 1768 *(Arch. Nat.*, M.C. CVIII 591).

10. Jugement et condamnation à la peine de mort, par le Tribunal révolutionnaire, d'Aymard-Charles-Marie de Nicolaÿ, 7 juillet 1794 et d'Aymard-Marie-Léon de Nicolaÿ, 9 juillet 1794 *(Arch. Nat.*, W 410, dossiers 941 et 943).

Outre la réfection du château et des bâtiments de la basse-cour, Destailleur construit de nouvelles dépendances : les écuries qui brûleront en 1976, la régie et la ferme, situées à proximité du château et dans l'enclos du parc[11].

Le baron de Haber meurt le 9 juin 1892. Sa femme et sa fille étant toutes deux décédées, ses biens sont partagés entre ses trois petites-filles. Le château et la terre de Courances, mis en vente par licitation, sont rachetés par l'une d'elles, Berthe de Behague et son époux, le comte Jean de Ganay.

La comtesse Jean de Ganay contribue à donner au parc l'aspect que nous lui connaissons aujourd'hui, en collaboration avec l'architecte paysagiste Achille Duchêne. La restauration du parc nécessite plusieurs années de recherches et de travaux, et n'est achevée que peu de temps avant la guerre de 1914. Durant la première guerre mondiale, la comtesse Jean de Ganay prête le château et les communs qui deviennent un hôpital militaire.

En 1930, elle agrémente le classicisme du parc à la française, aidée d'une amie jardinière anglaise, par un jardin anglo-japonais qui est établi en face du moulin à foulon, autour d'une pièce d'eau rendue sinueuse par une île bordée d'arbres rares, de plantes et de fleurs multicolores.

Pendant la deuxième guerre mondiale, le château et les communs sont occupés par les Allemands qui construisent également des baraquements militaires sur cinq hectares du parc. En quittant les lieux, ils font sauter un dépôt de munitions. La déflagration est énorme mais ne fait qu'endommager les toits et les fenêtres. A la Libération, le château est transformé par les Américains en prison militaire. A ce moment-là, par une terrible maladresse, une deuxième explosion endommage encore plus fortement le parc et le château et cause de nombreux dégâts dans les villages de Courances et Moigny. Le château n'est tout à fait restitué à ses propriétaires qu'en 1954, après avoir été occupé par le Maréchal Montgomery pendant huit ans, au titre de Commandant des forces de l'O.T.A.N. dont le Q.G. est à Fontainebleau.

---

11. Vente du domaine de Courances par M. et M^me^ de Nicolaÿ à M. le baron de Haber, 8 octobre 1872, devant M^e^ Sergent à Milly-la-Forêt (*Arch.* de M^e^ Granié à Milly-la-Forêt). – Hippolyte-Alexandre Destailleur (Paris, 1822-1893), fils de François-Hippolyte (1787-1852) également architecte renommé. Après ses études aux Beaux-Arts, il dirigea la construction de plusieurs châteaux (Mouchy, Mello, Divonne) ou palais (celui des Rotschild à Vienne) et participa à de nombreux chantiers.

A partir de 1948, le marquis Hubert de Ganay et son fils Jean-Louis, l'actuel propriétaire, s'appliquent à remettre Courances en état et à supprimer toutes les traces laissées par les Allemands dans le parc, notamment les fondations de leurs baraquements. Ayant été membre de la Résistance, le marquis de Ganay a appris à manier les explosifs. Il profite aussi de la réfection du toit pour supprimer les lourdes lucarnes sur la façade côté nord du château, les couronnements arrondis des cheminées et tous les ornements adventices du XIX^{ème} siècle, aussi bien sur la façade que sur le toit du château ; la demeure retrouve ainsi la simplicité qu'elle n'aurait jamais dû perdre.

Aujourd'hui, le château et le parc de Courances, classés parmi les Monuments Historiques, sont habités par la famille du propriétaire, le marquis Jean-Louis de Ganay, ingénieur agricole, maire de Courances, conseiller général honoraire de l'Essonne, ancien conseiller régional, officier de la Légion d'honneur, qui l'entretient avec intelligence et efficacité.

II. - ARCHITECTURE

Comme l'historique nous l'a laissé entrevoir, le château de Courances a été construit en plusieurs étapes. L'histoire de sa construction est complexe et reste assez obscure. Cependant, en nous appuyant sur les documents conservés, si peu nombreux soient-ils, sur des rapprochements avec d'autres châteaux et sur des données historiques, nous tenterons de comprendre son évolution, par un essai de datation des différentes étapes de sa construction. Cette chronologie des diverses phases de travaux sera suivie pour chaque grande étape, d'une analyse critique.

A. LA PREMIERE CONSTRUCTION OU L'ORIGINE DE LA CONSTRUCTION (XIV-XVI^{èmes} siècles)

1. L'ancien manoir seigneurial : Escorcy

Le document le plus ancien que nous ayons retrouvé dans le fonds de la seigneurie de Courances conservé aux Archives départementales de l'Essonne, donnant une description du manoir seigneurial de Courances, date du 24 février 1388. Il s'agit de l'acte

de vente de la terre et seigneurie de Courances par Catherine de Courtramblay à Raoul Drobille[12] qui mentionne l'existence de deux manoirs : ... "l'un assis audict Cousances tenant à l'église paroissiale dudict lieu et l'autre, assis au-dessous appelé Escorcy"...

Une courte description de chacun de ces manoirs nous permet d'identifier, à travers l'emplacement de la propriété d'Escorcy, le site du château actuel : "Item l'autre maison manoir colombier et édifice devant et au dessous dudict Cousances appelé l'hostel d'Escorcy séant en côté laditte ville en clos de fossés. Item environ sept arpents de prés. Item environ cinquante arpents de terres arables appartenant audict hostel d'Escorcy séant à la garde de Cousances..."

En effet, le manoir d'Escorcy tout comme le château actuel et contrairement au "Manoir de Cousances", n'est pas implanté au sein même du village de Courances. Il est bâti en "costé laditte ville".

D'autre part, "l'hostel d'Escorcy" est entouré de fossés, tout comme l'est le château de nos jours. Un document légèrement postérieur datant du XV^ème^ siècle, cité par l'abbé Verbrugge[13], mentionne que ces fossés sont remplis d'eau vive. Cette indication est fort précieuse, car elle nous permet de penser que l'hôtel d'Escorcy s'élève à l'est du village de Courances, là où les sources, qui se jettent dans la rivière l'Ecole, prennent naissance. Ces sources alimentaient ainsi les fossés d'Escorcy comme elles alimentent actuellement les fossés, canaux et bassins de l'actuel domaine de Courances.

Il résulte de cette description que le manoir d'Escorcy, fort modeste et de construction ancienne, s'élevait déjà sur le site du château actuel.

2. Le château au XVI^ème^ siècle

Nous ne possédons aucun renseignement précis sur le château sous Cosme Clausse, bien que celui-ci ait été un personnage important à la cour du Roi Henri II.

---

12. *Arch. dép. Essonne*, série 12 J.

13. VERBRUGGE (abbé R.). *Cent ans d'histoire de Courances (1451-1554)* dans *B.S.H.A.C.E.H.*, 1968, p. 55-66.

Nous savons que Cosme Clausse achète la seigneurie de Courances à la veuve d'Etienne Lapite en 1552. Nous avons retrouvé le procès–verbal de la prise de possession de la terre de Courances par Cosme Clausse, datant du 28 octobre 1552, qui nous donne une description du domaine[14].

Nous retrouvons l'existence des deux propriétés de Courances : l'hôtel de Courances et celui d'Escorcy, dont les descriptions sont identiques à celles des documents utilisés au chapitre précédent.

Il est vraisemblable que Cosme Clausse s'attacha uniquement à restaurer et agrandir "l'hostel d'Escorcy" aux dépens de celui de Courances, puisque le château actuel est construit à l'emplacement du vieux manoir. Cette restitution est par ailleurs attestée dans un document datant de 1566, donc de quelques années postérieur à la mort de Cosme Clausse[15].

S'il y eut des transformations du corps de logis sous Cosme Clausse, il nous est impossible de les connaître car les descriptions du château, dans les documents précédemment cités, sont trop succinctes et imprécises. Lorsque nous comparons le descriptif de "l'hostel d'Escorcy" de 1552 avec celui de 1566, nous ne notons guère d'évolution entre les deux. Toutefois, nous voyons apparaître dans celui de 1566 deux éléments nouveaux, dont la création est très certainement due à Cosme Clausse : le portail d'entrée et de nouvelles dépendances.

---

14. *Arch. dép. Essonne*, série 12 J : ..."La quatriesme partye de l'hostel d'Escorcy grange et collombier estable jardin clos d'eau. Et de la quatriesme partye d'un aultre corps d'hostel court grange séant près l'église dudict Courrances. Et dautrepart près neuf arpens de terre cy après déclarés à savoir de la quatriesme partye d'un jardin qui du costé dudict hostel d'Escorcy contenant deux arpens et demy environ (...) et de la quatriesme partye de troys arpens de jardin clos de murs abboutissant sur l'estang dudict Courrances..."

15. Dénombrement des terres de Pierre Clausse, 30 novembre 1566 (*Arch. dép. Essonne*, 12 J) : ..."Premièrement le lieu seigneurial dudict Courrances appellé Escorcy auquel y a un grand corps d'hostel chambres haultes et basses le tout couvert de thuille suit un portail sur lequel y a un pavillon deux tournelles aux deux bouts couvertes d'ardoise, grange, estables, fournil, colombier à pied couvert de thuille court et jardin le tout contenant en fonds de terre (...).

Item deux arpens dixhuit perches de prés assis près et audevant la porte du chasteau et tenant d'une part à la rivière d'Escolle daultre part aux fossés du chasteau aboutissant d'un bout sur ladicte rivière et (...) au moulin aux fers..."

L'ensemble des auteurs qui ont étudié l'histoire de Courances voient en Cosme Clausse le créateur du château actuel, création qu'ils situent entre 1552, époque de la prise de possession du domaine, et 1558, année de la mort de Cosme Clausse et qu'ils attribuent au maître maçon Gilles Le Breton.

Lorsque nous comparons le descriptif de l'hôtel seigneurial sous Cosme Clausse avec les représentations graphiques du château au XVII[ème] siècle, nous ne notons guère de ressemblances. Aussi pouvons-nous en conclure que ce n'est pas sous Cosme Clausse qu'est né le château tel qu'il est représenté sur les gravures de Silvestre et d'Henriet[16] et sur le tableau attribué à Beaubrun, et tel qu'il est partiellement conservé de nos jours. Qui est alors le véritable créateur du domaine de Courances ? C'est précisément la question à laquelle nous tenterons de répondre dans le chapitre suivant.

L'attribution de la construction à Gilles Le Breton est, elle aussi, fort disctutable. En l'absence de tout document relatif à ce sujet, cette attribution se fonde uniquement sur le fait que Gilles Le Breton est le constructeur de l'hôtel de Marchaumont à Fontainebleau[17], et du château brique et pierre de Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), appartenant également à Cosme Clausse. Or, même si les nouveaux aménagements de l'hôtel d'Escorcy avaient eu lieu entre 1552 et 1558, comment Gilles Le Breton aurait-il pu en être l'auteur puisqu'il est mort en 1552 ?

B. L'EPOQUE DE LA CONSTRUCTION (XVII[ème] siècle)

Des documents de diverses natures, concernant cette époque de l'histoire du domaine de Courances, nous ont permis de reconstituer l'état du château au XVII[ème] siècle et d'en attribuer la création à Claude Gallard, premier du nom[18].

---

16. Voir pl. I et II.

17. ROY (M.), *Quelques hôtels de Fontainebleau* dans *Annales de la Société historique et archéologique du Gâtinais*, t. XXIII, 1910.

18. - ***Les sources écrites :*** Acte de vente passé le 13 juillet 1622, entre François Clausse et l'acquéreur Claude Gallard *(Arch. dép. Essonne,* 12 J). Etat des lieux du château du 18 juillet 1622 *(Ibid.)*. Saisie de la terre et seigneurie de Courances, Dannemois... à la requête d'Etienne Buisson contre François Clausse, établie le 12 septembre 1622 *(Ibid.)*. Acte d'acquisition du domaine de Courances par Galliot Gallard en 1679 *(Ibid.)*. - ***Les sources graphiques :*** Deux gravures de la façade du château, côté cour d'honneur, par Israël Henriet, datant de la première moitié du XVII[ème] siècle (voir pl. I). Une gravure de la façade sur jardin du château, par Israël Silvestre, datant de 1655 environ (voir pl. II). Un tableau attribué à Beaubrun, représentant "Anne Gallard tenant une vue de Courances", datant de 1660 environ (au château).

Avant d'examiner les sources en faveur de cette datation, il convient de faire le point sur le château tel qu'il se présente au moment de la vente à Claude Gallard.

1. Le château au moment de la vente à Claude Gallard

L'étude simultanée des trois documents datant de 1622[18], nous permet de retracer l'aspect du château au moment de la vente à Claude Gallard. Le château et les dépendances qui se développent au sein d'un parc, s'élèvent entre cour et jardin, sur un terre-plein entouré de douves remplies d'eau vive. Un bras de douve, passant au ras de la façade du château, l'isole des jardins[19]. Un portail avec pont-levis, certainement celui édifié par Cosme Clausse, permet l'entrée dans la cour.

Le château se compose d'un corps de logis, précédé d'un perron, auquel est accolée une tourelle jointe d'un petit corps de bâtiment, servant de chambre aisée. L'état des lieux qui nous promène dans un ensemble de pièces, nous permet de penser que le château s'élève au moins sur trois niveaux : le rez-de-chaussée réservé aux services, l'étage noble et les combles abritant des greniers. Une chapelle domestique existe déjà.

Nous savons que la tourelle est construite en brique et en pierre ; aussi est-il probable que ce sont là les matériaux employés pour l'ensemble de la construction. Quant aux toitures, c'est l'ardoise qui a été utilisée.

Les dépendances, groupées dans la cour de la ménagerie, réunissent deux écuries, un colombier, un fournil, une bluterie et une grange à bois. L'ensemble de ces bâtiments est couvert de tuiles. On retrouve de nouvelles dépendances dans le parc : le moulin à foulon, qui existe encore de nos jours et la ferme de la Bascule.

Cette reconstitution approximative de l'état du château et de ses dépendances en 1622 ne nous permet pas de faire ressortir les transformations qui y ont été effectuées depuis Cosme Clausse, notre étude du domaine à cette époque étant elle-même succincte et hypothétique. Nous notons toutefois que la tuile qui couvrait les toitures du château au XVI[ème] siècle fait désormais place à l'ardoise.

---

19. Actuellement disparu, le bras de douve est visible sur le plan d'intendance *(Arch. dép. Yvelines,* C 94) et sur celui conservé au château.

Aussi peu fidèle soit–elle, nous nous apercevons que cette reconstitution de Courances présente fort peu de points communs avec le château actuel ou encore avec celui figuré sur les différentes gravures du milieu du XVIIème siècle. Aussi pouvons–nous affirmer que ni Cosme Clausse, ni ses descendants ne sont les véritables créateurs de Courances. C'est à Claude Gallard que revient ce rôle, comme nous allons le voir maintenant.

2. Claude Gallard, constructeur du château

En dehors de l'état des lieux du 18 juillet 1622, nous ne sommes en possession d'aucun document évoquant d'une façon explicite la construction du château. Nous n'avons retrouvé ni devis, ni marchés de construction, ni actes de maçonnerie antérieurs à la fin du XVIIIème siècle, ni témoignages qui eussent pu faire la lumière sur l'identité de l'architecte. Cet état des lieux nous indique que de nombreux travaux sont à faire pour rendre l'ensemble des bâtiments habitable[20].

Nous pouvons dater ces travaux entre 1622, époque de la prise de possession du domaine par Claude I Gallard et 1626, date que porte la chapelle domestique qui sera bénite deux ans plus tard et placée sous l'invocation de la Sainte Vierge[21]. Cette chapelle, en harmonie avec le reste des bâtiments, nous permet de penser que l'ensemble des constructions lui est contemporain[22], ce que confirment les sources graphiques datant du milieu du XVIIème siècle[23]. Leur examen nous permet non seulement de mesurer l'importance des travaux effectués à Courances depuis 1622, mais aussi de voir de nombreuses ressemblances avec le château actuel.

---

20. – ... "et qui la plus part de ses fermes maisons et bastiments ne se peulvent habiter sans y faire grands nombres de réparations et restablissements faulte desquels ledict suppliant souffrirois perthes et dommages desirerois faire visiter lesdict lieulx, et ce faict y faire bastir et reparer ce qu'il y conviendra faire..."

21. Voir : BOULAY (abbé L.), *op. cit.* ; GANAY (E. de), *Notice sur Courances*, étude dactylographiée rédigée vers 1870, conservée à la Bibliothèque des Arts décoratifs à Paris.

22. A cette époque, la chapelle était aménagée dans le pavillon à droite de l'entrée de la cour d'honneur.

23. Voir pl. I et II.

Nous n'avons retrouvé aucun document témoignant de travaux effectués au château par Claude II Gallard ; aussi est–il fort probable qu'il n'y apporta que peu ou même aucun embellissement. Par contre, nous savons qu'il continua d'agrandir le domaine au point de s'y être ruiné et qu'il poursuivit l'aménagement du parc.

Notre datation de l'édifice entre 1622 et 1626 environ, va reposer, non seulement sur l'examen des sources graphiques déjà citées, mais également sur l'analyse des traits architecturaux de Courances tels qu'ils se présentent sur ces documents. Nous les comparons avec les principes et modèles définis dans les traités d'architecture et avec des réalisations contemporaines.

Description du site [24]

L'ensemble des constructions s'organise sur un vaste terre–plein rectangulaire, entouré de douves remplies d'eau. Ce terre–plein est divisé en deux cours distinctes par un mur écran :

A gauche, la cour d'honneur, la plus grande, avec le château qui occupe le fond de la composition ; elle est fermée sur le devant par un mur de clôture, flanqué à chaque extrémité d'un pavillon, et percé au centre d'une porte en arc de triomphe, munie d'un pont–levis enjambant les douves.

A droite, s'organisent les dépendances. Elles se composent de plusieurs corps de bâtiments disposés en équerre et attenant au château. On distingue tout d'abord les services, placés autour de la basse–cour qu'un mur sépare d'un petit jardin établi en bordure des douves ; jardin sur lequel donnent la galerie et le pavillon.

Description du château : façade nord, côté cour d'honneur[24]

Le château, de dimensions imposantes, se compose d'un grand corps de logis, encadré de deux pavillons, en faible décrochement et légèrement plus élevés.

L'édifice est élevé sur un étage bas, percé de fenêtres éclairant les services. Au–dessus, la façade s'articule sur trois niveaux : un étage noble, un étage–carré et un étage de combles. Un bandeau de pierre souligne la division des étages, une large corniche couronne l'ensemble de la construction.

---

24. Voir pl. I et II.

Chaque corps de bâtiment a sa propre couverture. Le corps central et les pavillons sont coiffés d'un toit à croupe appelé aussi toit à deux versants. Les toitures en ardoise sont animées par quelques lucarnes ainsi que par quatre hautes cheminées de brique.

Le corps central est percé de sept travées de fenêtres à encadrement de pierre avec remplissage de brique. Les pavillons latéraux sont percés d'une seule travée de fenêtres et de lucarnes, sur le mur de face et sur celui en retour de façade. Les deux niveaux d'étage–carré sont éclairés par de grandes fenêtres rectangulaires. Seules celles du dernier niveau du corps de logis sont coiffées de frontons triangulaires qui débordent légèrement sur le toit en interrompant la corniche.

Les combles prennent jour par des lucarnes et sont aérés par des chatières. Une unique lucarne, dans l'alignement de la porte d'entrée, anime les combles du corps de logis. Ceux des pavillons sont éclairés par deux lucarnes percées dans l'alignement de chacune des travées d'ouvertures.

Trois entrées permettent l'accès au rez–de–chaussée. L'entrée principale, dans l'axe du corps de logis, se compose d'une porte en plein cintre, encadrée de bossages et surmontée d'un fronton triangulaire. Elle est précédée d'un perron, formé de trois marches circulaires. Deux entrées secondaires permettent l'accès aux pavillons. Simples portes rectangulaires placées en retour de façade, elles sont uniquement visibles sur le tableau attribué à Beaubrun.

Le château est construit en brique et en pierre. L'opposition entre les deux matériaux est sensible dans le tableau attribué à Beaubrun, puisqu'il est en couleur, contrairement aux gravures. La pierre anime la surface des murs par le jeu des bossages, les bandeaux soulignant les étages et la corniche.

L'absence de tout ornement, excepté les frontons des baies du troisième niveau du corps de logis et de la baie d'entrée, confère à cette façade une grande sobriété.

Description du château : façade sud, côté jardins[25]

Nous ne connaissons la façade sur jardin que par une gravure d'Israël Silvestre. De ce côté, elle domine deux parterres de broderies séparés par une allée transversale et compris dans l'enclos des douves. Des arbustes bordent les abords de la demeure.

---

25. Voir pl. II.

L'ordonnance de la façade sud est identique à celle côté nord, à savoir :

– la division en trois corps de bâtiments de chacun coiffé de son propre toit,

– l'identique répartition des niveaux, des fenêtres sur la façade et des cheminées sur les toits,

– les chaînes de pierre soulignant l'entourage des baies, et l'angle des bâtiments,

– les bandeaux de pierre marquant la division des étages ainsi que la corniche couronnant l'édifice,

– les frontons ornant les fenêtres passantes du troisième niveau du corps de logis,

– enfin la discrète mise en évidence de la travée centrale du corps principal par la lucarne et le fronton courbe surmontant la porte d'entrée.

Malgré le rendu très approximatif des détails, nous soupçonnons l'existence d'une travée en retour de façade des pavillons. La distribution des fenêtres serait alors identique entre les deux façades.

En revanche, il est à noter que les chaînes droites entourant les ouvertures ne montent pas de fond en comble, contrairement à celles de la façade nord. D'autre part, les fenêtres du troisième niveau du corps de logis sont couronnées alternativement d'un fronton courbe ou triangulaire, alors que côté cour, ils sont tous triangulaires. Cependant, nous pensons que ces différences entre les deux façades, surtout en ce qui concerne notre première remarque, sont davantage dues à une fantaisie du graveur, qu'à une effective absence de symétrie.

Description des dépendances : pavillons et portail d'entrée[26]

Le côté antérieur de la cour d'honneur est fermé par un mur de clôture encadré de deux petits pavillons et percé au centre d'un portail d'entrée en forme d'arc de triomphe.

---

26. Voir pl. I.

Les pavillons, de plan carré et coiffés d'un toit à quatre pans, animé d'une cheminée, sont élevés sur un soubassement de pierre ; ils s'étagent ensuite sur deux niveaux, percés d'une seule travée de fenêtres. Leur élévation reste en tout point fidèle à celle du château. Nous retrouvons les bandeaux de pierre qui soulignent les niveaux, la corniche qui couronne la construction et les chaînes qui délimitent l'entourage des baies et les angles du bâtiment.

Le dessin des fenêtres est semblable à celui des étages nobles du château. Cependant, Israël Henriet représente la baie du niveau supérieur coiffée d'un couronnement rectangulaire, alors que sur le tableau de Beaubrun, nous trouvons un fronton triangulaire identique à ceux du château.

Le mur de clôture, d'une hauteur légèrement inférieure au portail d'entrée et aux pavillons, est bâti en léger retrait. De chaque côté du portail, il est divisé symétriquement en quatre panneaux de brique par des chaînes rectilignes en pierre. Chacun de ces panneaux est orné d'une table carrée en pierre, elle–même décorée d'une table en brique à oreilles convexes. Un bandeau de pierre, dans le prolongement de ceux des pavillons, court sur l'ensemble du mur. Enfin une balustrade couronnant le tout achève la composition.

Le portail d'entrée, en forme d'arc monumental, s'élève sur deux niveaux de travées rythmiques. L'entrée, au centre, se fait par une large porte en plein cintre encadrée de bossages en pierre et de tables en briques et surmontée d'un fronton triangulaire. Le niveau supérieur, également orné de tables en briques, est couronné pour les deux travées latérales par une balustrade et par un édicule pour la travée centrale.

Description des dépendances : les services donnant sur la basse–cour

Les services s'organisent en plusieurs corps de bâtiments disposés en équerre autour de la basse–cour. L'ensemble est construit en brique et en pierre. Grâce au tableau de Beaubrun, nous savons que les toitures sont en tuile rouge, alors que le reste des bâtiments est coiffé d'ardoises.

A droite du château s'élève une aile basse, de plan rectangulaire et coiffée d'un toit à deux versants. Elle se compose d'un rez–de–chaussée surmonté d'un étage de combles, tous deux sont respectivement percés de cinq travées d'ouvertures. Le rez–de–chaussée est rythmé par trois grandes arcades séparées par des chaînes de pierre. Elles occupent respectivement les trois dernières travées ; la première, quant à elle, est masquée par un appentis couvert d'un toit de tuile, la seconde est percée d'une petite porte d'entrée surmontée d'un oculus. Les lucarnes éclairant les combles sont toutes identiques.

En retour d'équerre, nous retrouvons une deuxième aile basse dont le plan et l'élévation sont identiques à la précédente. De simples baies rectangulaires assurent l'éclairage du rez–de–chaussée. Elle est encadrée de deux pavillons de plan carré coiffés d'un toit en pavillon. Celui placé à l'angle des deux ailes est légèrement plus élevé que l'ensemble des dépendances.

Description des dépendances : la galerie et le pavillon en bordure des douves

La galerie bâtie dans le prolongement de l'aile des services se termine par un pavillon établi en bordure des douves. Tous deux, construits de plain–pied et d'un seul niveau, sont respectivement couverts d'un toit à deux versants et à quatre pans en ardoise. Les matériaux employés pour les murs sont comme ailleurs la brique et la pierre.

La façade de la galerie est rythmée par un certain nombre de travées d'ouvertures que l'imprécision des documents nous empêche d'étudier avec plus de détails. Quant au pavillon, son élévation est identique à celle des pavillons d'entrée. Toutefois il n'est percé que d'une unique baie rectangulaire, surmontée d'un édicule en pierre sur la gravure de Henriet, d'un fronton triangulaire sur le tableau attribué à Beaubrun.

Ces deux corps de bâtiments s'ouvrent sur un jardin composé de quatre parterres de broderie, agrémenté au centre d'un bassin avec jet d'eau. Il est séparé de la basse–cour par un mur orné en son milieu de trois niches abritant une fontaine. Du côté des douves, il est fermé par un mur de clôture, d'une hauteur identique à celui de la cour d'honneur sur le tableau de Beaubrun, réduit à un simple muret sur les deux gravures d'Henriet. Cette dernière disposition permet aux visiteurs de jouir de la vue de ce jardin depuis l'allée d'arrivée du château.

Un document notarial de 1679 donne une description qui confirme notre reconstitution[27] :

Analyse

La datation du château va essentiellement reposer sur l'analyse des traits architecturaux propres à Courances, tels que la description précédente mais aussi l'état actuel nous permettent de les restituer.

Il nous a semblé également possible de déterminer des critères de datation à partir des principes enseignés dans les traités d'architecture de l'époque, mais également à partir d'un certain nombre de comparaisons avec des constructions de même style.

L'ensemble des corps du château de Courances, construits sur un vaste terre-plein rectangulaire délimité par des douves en eau, s'organise suivant un plan simple et traditionnel : le corps de logis au fond du terre-plein, deux pavillons détachés aux angles antérieurs reliés au portail d'entrée par un mur.

Cette composition se rencontre également, par exemple, aux châteaux de Blérancourt (Aisne), du Mesnil-Voisin (Essonne), de Fumichon et de Balleroy (Calvados), du Plessis-Fortia (Loir-et-Cher) et enfin de Rabodange (Eure).

---

27. Acte d'acquisition définitif du domaine par Galliot Gallard *(Arch. dép. Essonne,* 12 J) :

"A sçavoir, le chasteau et lieu seigneurial dudit Courance appelé Escorzy, consistant en un corps de logis, deux pavillons à costé couverts d'ardoise, cuisine, fournil, greniers au dessus, colombier à pied, gallerie et chambres basses aux deux bouts, petit jardin à fleurs, trois pavillons, dans l'un desquels est une chapelle ; le deuxième est l'entrée et pont-levis dudit chasteau ; et le troisième consiste en une chambre basse et une haute au dessus en lambris, couverts lesdit trois pavillons d'ardoises, et le surplus desdits lieux, comme le colombier gallerie et cuisine couverts de thuiles, deux courts, le tout clos de fossez à fond de cuves remplie d'eau vive, pont-levis pour entrer audit chasteau et pont-levis pour aller au parc. Plus une espèce d'avant court allant au village, les remises de carrosses, escuries, grange, une petite maison où estoit autre fois le moulin à foulon, les fouleries et caves au dessous, le tout couvert de thuiles. Un pavillon au bout du potager où est aprésent logé le jardinier, auquel lieu estoit autrefois le moulin des Mardelles couvert d'ardoises. Le logement du portier couvert de thuille près la porte de fer, faisant partie de la cloture dudit parc."

Ce type de plan que nous qualifions de désarticulé, tout comme le plan en quadrilatère où les différentes constructions s'organisent autour d'une cour, restent les plans les plus utilisés jusqu'en 1635–1640.

D'un parti plus simple que le plan en quadrilatère, le plan désarticulé est généralement adopté lorsque le maître de l'ouvrage, aux revenus et au statut social plus modestes, renonce par soin d'économie à la galerie et aux appartements d'officiers.

A Courances, ce type de plan a très certainement été adopté, moins par souci d'économie qu'en raison des constructions antérieures, notamment des dépendances établies sur le même terre–plein. (La disposition de la basse–cour et du château sur le même terre–plein rappelle le baile médiéval et demeure tout à fait traditionnelle.) Claude Gallard fit construire la galerie, élément indispensable d'un grand train de maison, dans le prolongement des anciennes dépendances, qu'il conserva. C'était là, la seule solution qui s'offrait à lui, afin de préserver une harmonie et une unité artistique entre les bâtiments. Comme à Vaux–le–Vicomte (Seine–et–Marne), les communs entrent dans la composition générale.

Le logis principal, de même que la galerie, sont toutefois séparés des services par un mur écran. Ce schéma reste fidèle à la tradition qui écarte du logis principal tout ce qui est fonction matérielle mais, néanmoins obligatoire. L'éloignement des cuisines, sources d'odeurs et de fumées, est vivement recommandé par Savot[28].

Le château, de plan massé, se compose d'un corps central très large puisqu'il est percé de sept travées de fenêtres, flanqué de deux pavillons en retour d'équerre. Il semble que l'architecte ait voulu insister sur la partie centrale en lui conférant des dimensions imposantes. Cet étirement de la partie centrale est d'autant plus souligné que les deux pavillons se contractent et s'élèvent.

---

28. Savot (L.), *L'architecture françoise des bastimens particuliers*, Paris, François Blondel, 1685 (1re édition 1624).

On retrouve ce type de plan aux châteaux de Rosny (Yvelines), du Fayel (Oise), de La Grange à Yerres (Essonne) et de Cany (Seine–Maritime), par exemple. Il apparaît dès le XVI^{ème} siècle dans les plans de Jacques Androuet du Cerceau[29] et est repris par Le Muet[30].

Les plans des communs et de la galerie reposent aussi sur une juxtaposition de corps rectangulaires simples et de pavillons de plan carré. Cette manière de bâtir par corps, parfaitement illustrée à Courances, est un des principes que l'on retrouve chez Savot : "On peut bâtir en toute sorte de formes et de figures, mais les principales, les plus fréquentes et les plus commodes, sont celles qui sont en corps de logis simples ou doubles"[28].

Ce type de plan, reposant sur une juxtaposition des corps de bâtiments, est déterminé par le dessin des toitures. En effet, la longueur des fermes et des poutres trouvant vite une limite, et l'usage des noues n'étant encore guère répandu, chaque corps est couvert de sa propre toiture. A Courances, l'on distingue trois formes différentes de toiture : le corps de logis et les pavillons attenants couverts de toits à croupe, les bâtiments rectangulaires des communs couverts de toits à deux versants, et enfin les pavillons carrés couverts de toits à quatre pans et en pavillon.

Ce système de couverture engendre un certain rythme plein de pittoresque ; il est surtout sensible dans l'aile des communs, la galerie et le pavillon qui la prolonge.

L'étude des toitures peut être un nouvel élément de datation en faveur d'une construction datant du premier tiers du XVII^{ème} siècle. En effet, après 1630, les toits vont être reliés par des besaces avec noues pour conférer plus d'unité à l'ensemble.

---

29. ANDROUET du CERCEAU (J.), *Livre d'architecture (...) pour seigneurs, gentils hommes et autres qui voudront bâtir aux champs.* Paris, 1582, rééd. 1615.

30. LE MUET (P.), *Manière de bien bastir pour toutes sortes de personnes.* Paris, éd. Pandora, 1981 (fac–similé de l'édition de 1663).

A Courances, nous observons une combinaison des lignes verticales et horizontales, sans nette dominance de l'une par rapport à l'autre. Les verticales sont marquées par le jeu des chaînes de pierre montant de fond en comble et soulignant la division en travées de la façade, les trumeaux étroits, les lucarnes passantes, les hautes toitures à la française et, enfin les souches très élevées des cheminées. Les lignes horizontales sont, quant à elles, marquées par les bandeaux de pierre courant de manière ininterrompue autour de la façade ; elles sont également accentuées par l'étirement, dans le sens horizontal, du corps de logis.

La composition des façades, tout d'abord fidèle à la coutume médiévale de distribution par travées verticales, évolue vers la fin du premier tiers du XVII^{ème} siècle en recherchant les lignes horizontales. Cet équilibre des lignes de composition horizontales et verticales peut donc être un élément nouveau en faveur de notre datation.

Le goût pour la symétrie, qui est un des principes affirmés par Le Muet dans la "Manière de bastir"[30] et qui se traduit par la régularité des plans et des élévations, se retrouve également dans les détails. Ainsi pour le corps de logis, les fenêtres, les chaînages faisant apparaître des trumeaux d'égale importance et les cheminées, se répartissent symétriquement suivant l'axe central de la façade, déterminé par la porte d'entrée, précédée d'un perron et surmontée d'un fronton, et par l'unique lucarne au niveau des toits. Ce souci de régularité apparaît également dans les pavillons latéraux, avec notamment les deux portes d'entrée s'ouvrant en retour de façade, et dans l'élévation pour ainsi dire identique des trois pavillons en bordure des douves.

La distribution des ouvertures par travée verticale reste fidèle à la coutume médiévale. Les ouvertures sont traitées d'une façon identique pour les deux façades : le rez-de-chaussée est éclairé par de simples soupiraux, les étages nobles par des fenêtres rectangulaires hautes et étroites allant à peu près du sol au plafond comme le recommande Le Muet : ..."pour leurs hauteurs, elles se termineront le plus près des planchers ou solives se faire pourra..." Les combles sont éclairés par des lucarnes coiffées de frontons. L'appui des fenêtres est constitué par l'allège qui est décorée d'un tableau en brique. Aucun chambranle ne vient souligner le dessin de la fenêtre qui est directement encadrée par les chaînes en pierre appareillées en harpe, comme le propose la

planche 23, du recueil de Le Muet[30]. Le dessin des fenêtres elles–mêmes garnissant chacune des ouvertures n'est pas représenté sur nos documents. A l'époque les meneaux de pierre sont exceptionnels, ils sont remplacés par des meneaux de bois : les croisillons. Les châssis devaient être garnis de verre comme en témoigne déjà l'état des lieux de 1622.

Les fenêtres du troisième niveau du corps de logis sont d'un modèle plus élaboré puisque coiffées d'un fronton triangulaire, ou alternativement courbe et triangulaire selon qu'il s'agit de la façade sur cour ou sur jardin. Le fronton venant couper la corniche anime et rythme la ligne du toit. Avec les frontons couronnant les portes d'entrée du corps de logis, côté nord comme côté sud, ce sont les seuls éléments de décoration du château.

Aucune sculpture, aucun ordre antique ne viennent orner les bâtiments dont l'effet esthétique provient uniquement des effets d'appareil, c'est–à–dire de la mise en évidence des pierres de taille et du jeu polychrome des matériaux. Les façades sont rythmées par des chaînes de pierre harpées, montant de fond en comble, soulignant les angles des bâtiments, les travées de fenêtres, divisant les trumeaux de briques lorsqu'ils sont trop larges, interrompues par le bandeau de pierre qui sépare les étages. Cette composition dépouillée : chaîne d'angle et chaînages des ouvertures, appareillées en bossage en harpe, montant de fond en comble, est identique à celle des châteaux de Rosny (Yvelines), de Vauchelles–les–Domart (Somme), de Balleroy (Orne), de Rosay (Yvelines), de Wideville (Yvelines), du Fayel (Oise), de la place Dauphine, du palais abbatial de Saint–Germain–des–Prés et de l'hôtel Tubeuf à Paris, de l'hôtel des Trésoriers de France à Amiens.

Le chaînage en harpe appareillé en bossage est l'un des plus fréquents. Josiane Sartre[31] en répertorie cinq types différents ; à Courances, il s'agit du bossage en table, au relief plus faible que les bossages à chanfrein, mais cependant en léger relief par rapport au mur de brique. Au relief du bossage, au jeu des ombres et de la lumière qui en découle, s'ajoute le jeu des matériaux et de la couleur : rouge de la brique, blanc de la pierre, noir de l'ardoise. Le tableau attribué à Beaubrun, en couleur, témoigne du jeu des matériaux toujours en vigueur à l'heure actuelle.

---

31. SARTRE (Josiane), *Châteaux brique et pierre de France.* Paris, nouvelles éditions latines, 1981.

Cette architecture brique et pierre, tout comme le parti inverse mœllon et brique, n'est pas nouvelle et n'est en rien spécifique au règne de Louis XIII auquel se rattache le château de Courances. On la trouve en effet, dès le milieu du XVème siècle avec la forteresse de Rambures (Somme) et les manoirs tourangeaux de la Loire ; puis au XVIème siècle avec les châteaux de Vallery (Yonne), de Fleury-en-Bière (Seine-et-Marne), les bâtiments de la Cour du Cheval-Blanc à Fontainebleau et le logis abbatial de Saint-Germain-des-Prés à Paris. Cela sans discontinuité, jusqu'au XIXème siècle où la mode romantique du néo-Louis XIII la remet à l'honneur. Ainsi, comme l'a si bien démontré Josiane Sartre[31], ce que nous appelons le style Louis XIII, n'est que l'efflorescence d'une longue tradition. Cependant, il y eut bien une vogue brique et pierre pour les grands châteaux de la première moitié du XVIIème siècle, comme l'a écrit Henri Sauval en 1655[32].

A Courances, le parti décoratif qui est tiré des grandes lignes de l'architecture, de ses proportions, de la régularité des travées, de la taille des pierres, du jeu des matériaux employés, et qui privilégie la simplicité, renoue avec la tradition. Courances se rattache directement aux grands ensembles urbains d'Henri IV, la place Dauphine et la place des Vosges, au château de Rosny (1598) et (si nous remontons un peu plus loin le temps) aux châteaux du XVIème siècle mentionnés ci-dessus. Cependant, à la différence de ces quelques exemples, il y a à Courances comme une volonté de réduire l'architecture à l'essentiel et d'éliminer tout élément qui ne serait pas nécessaire. Comme le résume Josiane Sartre[31], "le XVIème siècle précède la maturité du XVIIème siècle, durant lequel ne seront plus, en partie du moins, que répétées et même souvent simplifiées les règles préalablement établies ; ..." Courances se rattache à cette architecture sobre et dépouillée de tout ornement, prônée par Le Muet et Savot, qui connaît un grand succès dans le premier tiers du XVIIème siècle, succès égal au courant orné mis à la mode par les Androuet du Cerceau. Cette observation nous permet à nouveau de retenir la date de construction du château vers 1622-1626.

---

32. SAUVAL (Henri), *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*. Paris, C. Moëtte et J. Chardon, 1724 : "Vers 1620 , la brique et la pierre étaient seuls matériaux que l'on employait dans les grands bâtiments. Ils avaient paru avec tant d'applaudissement sur les murailles de la place Dauphine, de la place Royale, des châteaux de Verneuil, de Montceaux, de Fontainebleau et de plusieurs autres édifices royaux et publics, la rougeur de la brique, la blancheur de la pierre et la noirceur de l'ardoise faisaient une nuance de couleur si agréable en ce temps-là, qu'on s'en servait dans tous les palais".

Par ses dimensions imposantes, jusque–là réservées aux demeures royales, Courances innove et préfigure les châteaux privés de l'époque de Louis XIV, de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle : le château du Fayel (Oise), par exemple. Cet élément est pour nous un critère déterminant en faveur d'une construction du château vers 1622–1626.

La comparaison entre Le Fayel et Courances peut d'ailleurs être poussée plus loin : l'élévation de la façade sur jardin est identique : un corps de logis très large percé de sept travées de fenêtres, encadré de deux pavillons en léger ressaut. (Côté cour, le corps de logis est encadré de deux longues ailes en retour.) Le rapport brique et pierre est similaire avec ses chaînages en harpe et ses étroits trumeaux de brique ; la façade se caractérise aussi par son grand dépouillement, la décoration se concentrant, comme à Courances, en touches discrètes sur les lucarnes et sur les portes.

L'architecte a concentré toute la richesse décorative qu'il n'avait pas voulu exprimer dans les façades du château et des communs (elles–mêmes caractérisées par leur extrême dépouillement), dans le mur fermant la cour d'honneur et dans le portail d'entrée. Ce motif est, de manière générale, particulièrement soigné dans les châteaux comme dans les hôtels urbains sous Henri IV et Louis XIII. Dès l'entrée, semble–t–il, le propriétaire veut inspirer une haute idée de son rang social, de sa richesse et de ses goûts. Le portail répond à l'importance de la demeure et devient un morceau d'apparat.

L'entrée de Courances, plus modeste que celle de la Cour des Offices de Fontainebleau, ou de Richelieu (Indre–et–Loire), consiste en un arc monumental, sorte de brèche ornée dans le mur d'enceinte, lui–même garni de chaînages et de tables en pierre, et flanqué d'un pavillon à chaque extrémité. Cette composition ressemble tout à fait à celle des hôtels urbains ; on retrouve en effet, le schéma ordinaire de la façade sur rue des hôtels parisiens, formée de cinq éléments : trois forts et deux faibles : un pavillon, un mur bas, le portail, un mur bas, un pavillon.

A Courances, le schéma général en arc monumental, la porte en plein cintre, le traitement en bossage de l'entourage de la porte, peut rappeler certains des modèles de portes proposés par Serlio dans son recueil de "L'extraordinario Libro", contenant cinquante projets de portes, paru en France en 1551[33]. Toutefois, plutôt que

---

33. SERLIO (S.), *Tutte l'opere d'architectura e prospetiva diviso in sette libri.* Venise, 1re édition intégrale, 1584.

de copie, il faut parler ici de libre interprétation. En effet, l'architecte a su s'éloigner des formes proposées pour s'adapter aux matériaux et à la sobriété générale de l'ensemble de la construction. Le dessin de la porte s'inspire d'ailleurs directement de celui de la baie d'entrée du château. D'autre part, l'effet décoratif est fondé, non pas sur une concentration d'ornements, comme le proposait Serlio, mais sur le contraste entre la brique et la pierre ainsi que sur le jeu de bossages, des bandeaux et des tables en pierre.

Conclusion

Conçu sous Claude I Gallard, Courances reste fidèle, comme toute l'architecture du temps, au mode architectural des années 1580 : corps simples, grands combles droits, lucarnes passantes, et juxtaposition de travées verticales recoupées par un ou deux bandeaux. Cependant, les dimensions imposantes du château, une élévation où les lignes verticales et horizontales se combinent sans nette dominance de l'une par rapport à l'autre, la sobriété du décor sont autant de traits novateurs qui concourent à situer la construction de Courances vers 1622–1626.

C. LES REMANIEMENTS (XVIII, XIX, XX^èmes siècles)

1. Le château au XVIII^ème siècle

Les sources

Notre étude du château au XVIII^ème siècle repose essentiellement sur l'analyse d'un dessin d'H. Destailleur, représentant "la façade côté cour d'honneur du château au XVIII^ème siècle"[34] ; ce dessin dut être réalisé par l'architecte vers 1873, année où il commença la restauration de Courances. Seul et unique témoignage figuratif du château à cette époque, il nous permet de mieux comprendre l'évolution de l'édifice entre le XVII^ème siècle, époque de sa construction, et le XIX^ème siècle, époque des grands remaniements et de la naissance du château actuel.

34. Voir pl. III.

L'étude de documents et de trois plans du XVIIIème siècle, fourniront quelques données supplémentaires[35].

Les plans utilisés apportent quelques indications sur la répartition topographique des bâtiments sur le terrain. Celui de 1756, par le rendu détaillé des toitures est extrêmement précieux pour analyser l'agencement des corps de logis entre eux.

Notre essai de reconstitution du château au XVIIIème siècle entraînera l'étude des principales transformations et modifications qui ont été opérées à Courances par les Potier de Novion et les Nicolaÿ, et dans la mesure du possible, l'attribution de ces dernières à l'un ou l'autre de ces propriétaires. Une analyse des traits architecturaux de Courances propres au XVIIIème siècle, viendra compléter notre étude.

Reconstitution

L'étude et l'analyse des sources précitées nous conduisent à dire que l'agencement des bâtiments, château et communs sur le terre-plein entouré de douves, est identique à celui que nous avions pu reconstituer pour le XVIIème siècle. Nous notons uniquement l'apparition d'un nouveau corps de bâtiment, des plus secondaires, dans la cour des cuisines : le hangar[36].

Le hangar, qui est visible sur le plan d'intendance[37], n'est pas représenté sur le plan de 1756. Nous pouvons donc dater sa construction entre 1756 et 1772, soit du temps de la marquise de Novion.

---

35. Etat des lieux de Courances du 27 octobre 1772 *(Arch. nat. ;* Z 1 J 964). Inventaire après décès de la marquise de Grignon, dressé le 18 mai 1772 *(Arch. nat.,* min. centr. C VIII, 620). Factures des travaux entrepris au château en l'année 1775-1776 *(Id.,* Z 1 J 1032). Inventaire des meubles et effets de M. de Nicolaÿ, suspecté d'émigration, des 5, 6, 7 février 1793 *(Arch. dép. Yvelines,* IV q 198). Plan de la seigneurie de Courances, exécuté à la demande de la marquise de Novion en 1756. Plan d'intendance de Courances datant de février 1783 (voir pl. VII). Plan général du parc et du château de Courances et de ses environs, datant de la fin du XVIIIème siècle (voir pl. VIII).

36. ... "dans la petite cour est le bâtiment des cuisines, fournil et autres pièces des communs et un angard couvert de thuiles en appenty".
"Au angard, en face du bâtiment des cuisines et adossé au mur de clôture qui sépare la cour des cuisines avec le petit jardin en parterre à droite de la cour d'honneur du château..."

37. Voir pl. VII.

Le plan de 1756 nous permet non seulement d'analyser l'agencement des corps de logis entre eux, mais aussi leur système de couverture. Ce dernier est à nouveau en tout point semblable à celui mis en place au siècle précédent. Nous retrouvons les toits à croupe ou en pavillon couvrant isolément chaque corps de bâtiment. L'état des lieux de Courances du 27 octobre 1772 nous renseigne quant à la nature et à la répartition des matériaux de couverture, et vient ainsi confirmer notre essai de reconstitution des matériaux de couverture pour le XVII^{ème}, qui s'appuyait sur une source unique, le tableau attribué à Beaubrun. L'ensemble du château et des communs est couvert par des toitures en ardoise, seuls les bâtiments de la cour des cuisines sont couverts en tuile.

L'étude du dessin d'architecture de Destailleur[38] va révéler les principales transformations que le château a subies depuis le siècle précédent. Nous remarquons tout d'abord l'augmentation du nombre des travées d'ouvertures, tant pour le corps de logis que pour les pavillons. Pour les pavillons, deux travées supplémentaires encadrant la travée centrale originelle ont été percées sur les trois premiers niveaux ; l'unique lucarne éclairant les combles a été conservée et rappelle ainsi l'ancienne disposition. A chaque extrémité du corps central, ont été percées deux nouvelles travées de fenêtres, mais uniquement aux deux niveaux d'étages nobles. Des sept travées initiales représentées sur les sources graphiques du milieu du XVII^{ème} siècle, nous passons à neuf travées. La minceur des trumeaux de brique entre la première et la deuxième, la septième et la huitième travées du corps de logis, et l'absence de ces deux nouvelles travées au niveau du soubassement, prouvent bien qu'elles ne faisaient pas partie du programme initial. Le mur en retour de façade des pavillons est percé, côté cour, d'une travée de demi-fenêtres ; elles sont visibles sur les planches de Destailleur. Nous retrouvons également les portes d'entrée secondaires, précédées de quelques marches, telles que le figurait le tableau attribué à Beaubrun.

L'organisation des fenêtres sur la façade sur jardin est identique à celle sur cour, comme en témoigne le plan cité ci-dessus, à l'exception toutefois du retour de façade des pavillons, qui ne comporte pas de travée d'ouvertures.

---

38. Voir pl. III.

Le plan du premier étage du château fournit également de nouvelles indications quant à la distribution des fenêtres sur les murs de croupe des pavillons. Sur celui de gauche, nous pouvons voir deux fausses demi-fenêtres encadrant une fenêtre et une demi-fenêtre. Sur celui de droite, il y deux fausses demi-fenêtres n'encadrant qu'une unique fenêtre[39]. On peut penser que cette distribution se répétait aux différents niveaux. Nous retrouvons des fausses fenêtres sur les façades sur cour et sur jardins ; elles sont visibles sur le plan, mais surtout sur le relevé d'architecture de Destailleur où elles sont représentées en blanc, figurant la pierre[38].

Cette nouvelle distribution des fenêtres entraîne un déséquilibre dans la répartition des deux matériaux de construction. Cela est surtout sensible au niveau des pavillons où la pierre appareillée envahit la majeure partie de la surface.

Georges Poisson[40] attribue à Claude II Gallard la création des deux nouvelles rangées de fenêtres, tant sur le corps central que sur les pavillons. Pour notre part, en l'absence de tout document, nous ne pouvons dater ces travaux avec autant de précision.

Il est à noter également que les toits du corps de logis et des pavillons sont désormais réunis par des besaces. Cette transformation a entraîné la suppression de la lucarne percée dans le long pan du toit de chaque pavillon (côté corps de logis), et son remplacement par une autre sur les longs pans extérieurs des pavillons.

Le dessin d'architecture de Destailleur[38] montre, par rapport aux gravures du XVII^{ème} siècle, de nouvelles transformations importantes sur le plan de l'esthétique mais secondaires sur le plan architectural. Les ouvertures du troisième niveau du corps de logis, qui, au siècle précédent, étaient des fenêtres passantes, font désormais place à de simples fenêtres rectangulaires, identiques aux autres. Un fronton à jour, réunissant les trois travées centrales du corps de logis, anime la ligne du toit, tout comme les deux nouvelles lucarnes percées dans l'alignement de la deuxième et de

---

39. Cette restitution de la distribution des fenêtres sur le mur de croupe Est est confirmée par une carte postale du début du XX^{ème} siècle.

40. *Des châteaux à visiter au début du XVII^{ème} siècle* dans *XVII^{ème} siècle*, n° 118-119, Janv.-Juin 1970, p. 10-12.

la huitième travées du corps de logis. Dans l'état actuel de nos recherches, il est impossible de connaître l'auteur de ces remaniements. Nous pouvons seulement préciser qu'en 1775, le comte de Nicolaÿ fit exécuter des armoiries pour orner le fronton du château[41].

La porte d'entrée principale, jadis en plein–cintre, surmontée d'un fronton et précédée d'un perron, fait désormais place à une simple porte rectangulaire encadrée de bossages appareillés en harpe, qui ne diffère plus des autres baies.

Le mur d'enceinte fermant la cour d'honneur et le portail d'entrée représentés sur les gravures du milieu du XVIIème siècle, ont été démolis pour être remplacés par une grille en fer forgé ; seuls les pavillons ont été conservés[42].

Ernest de Ganay, dans une étude sur Courances[43], attribuait au comte Aymard–Charles–Marie de Nicolaÿ la création de la grille et du parapet actuel. L'état des lieux de 1772, nous permet de remettre en cause cette attribution. Il est très vraisemblable que la marquise de Novion, à qui nous pouvons attribuer d'une manière certaine, comme nous le verrons ultérieurement, de profonds changements dans le parc, soit l'auteur de ce remaniement.

Cet état des lieux nous indique les dimensions du château ; il mesure 24 toises de long "compris les deux pavillons qui forment avant–corps tant sur la dite cour que sur les fossés vers le parterre", soit 46,78 m. Ces dimensions sont identiques à celles rapportées sur le dessin d'architecture de Destailleur et à celles du château actuel. Cette indication confirme donc bien notre hypothèse d'un château de dimensions imposantes pour l'époque de Claude I Gallard.

---

41. ... "mémoire pour fourniture des pierres pour les armoiries du fronton du château en la somme de 79 livres 17 sols par Robinet, sculpteur à Paris..." *(Arch. nat.,* Z 1 J 1032).

42. ... "Au bout de la grande avenue de l'avant–cour est la cour d'honneur, dont l'entrée au–delà du fossé est fermée d'une grille et d'une porte de fer à deux ventaux avec un pavillon de chaque costé : la chapelle à droite, à gauche le logement du concierge"... (état des lieux, 1772).

43. *Notice sur Courances, op. cit.*

Analyse

A la lumière de cette étude du château au XVIIIème siècle, nous constatons que Courances a été soumis à une modernisation partielle depuis sa construction sous Claude Gallard. Ce sont ces traits novateurs modifiant la demeure, que nous allons désormais analyser un à un.

L'augmentation du nombre des travées tant sur le corps central que sur les pavillons, correspond très certainement à de nouveaux aménagements intérieurs. La création de nouveaux appartements, de nouvelles pièces, entraînant celles de fenêtres pour les éclairer.

Le fronton triangulaire couronnant les trois travées centrales du corps de logis, marque un certain désir de classicisme et, par là, une mise au goût du jour de l'édifice par une touche discrète. La création du fronton entraîna la suppression des fenêtres passantes du troisième niveau du corps central. On peut penser que la suppression de ces dernières a aussi été dictée par une volonté d'insister désormais sur les lignes de composition horizontales, comme il était de coutume à l'époque.

La deuxième transformation, marquant un certain désir de modernisation, est la destruction du perron précédant la porte d'entrée du corps de logis. Désormais, le château précédé d'un seul degré, semble être de plain–pied. Vers la fin du XVIIIème siècle, on tend en effet à intégrer l'édifice dans son site, le château est souvent de plain–pied avec le sol et la végétation.

Le remplacement du portail d'entrée et du mur fermant la cour d'honneur, par une grille en fer forgé et un parapet, correspond là encore à une mise au goût du jour. Au XVIIIème siècle, on aime les grilles, ornements transparents qui séparent et qui laissent voir ce qui se trouve de l'autre côté. On ouvre ainsi l'édifice clos du château à son espace environnant. La démolition du mur d'enceinte de la cour n'est pas un cas isolé ; nombreux sont les "vieux" châteaux dont on démolit les cours fermées ; nous pouvons citer par exemple : La Brède (Gironde) ou Neuville (Yvelines).

En conclusion nous pouvons dire que la demeure n'a que peu évolué depuis le XVIIème siècle. Ces quelques transformations, qui montrent un désir de modernisation, n'ont pas altéré le vieux château qui a été conservé dans sa quasi–intégrité, peut–être par respect pour la tradition familiale. Il n'en va pas de même pour les restaurations effectuées au XIXème siècle, comme nous allons le voir maintenant.

2. Le château au XIX^{ème} siècle

Les sources

Hippolyte Destailleur restaure et agrandit le château de Courances en trois étapes : de 1873 à 1876, de 1881 à 1882 puis en 1884. Outre la réfection complète du château, Destailleur construit les communs aujourd'hui disparus, la régie, et une ferme[44] à proximité. Nous nous contenterons d'analyser les modifications opérées par Destailleur au château et dans l'aile des communs.

Cette étude s'appuie uniquement sur des sources graphiques[45] car les sources écrites ne donnent que des descriptions très succintes et inexploitables.

Description de l'enclos des douves

L'abandon du château pendant près de quarante ans, la transformation et l'agrandissement des logements, notamment la surélévation de l'ancien bâtiment des cuisines, entraînèrent la suppression de certains bras de douves. C'est ainsi que l'on voit disparaître celui passant au ras de la façade du château, côté jardin[46], tout comme celui qui bordait l'aile des communs à l'ouest. Leur remplacement par des jardins, permettait aux nouveaux appartements d'être isolés de l'humidité.

---

44. Les plans, coupes et élévations des bâtiments de cette ferme sont reproduits dans BERCKENHAGEN (E.), *Fünf Architeckten aus fünf Jahrhunderten, Katalog zur Ausstellung*. Berlin, 1976.

45. Trois aquarelles de Fauconnier et Landéal (voir pl. IV et V). Des cartes postales anciennes. L'élévation de l'annexe du bâtiment principal, côté cour d'honneur, par Destailleur. C'est là le seul dessin d'architecture de Destailleur que nous possédions. L'ensemble de la collection de ses dessins, dont ceux de Courances, sont conservés depuis 1967 à la Kunstbibliothek de Berlin ; malheureusement, nous n'avons pu obtenir de reproductions. Le relevé d'ensemble du château et de l'ancienne aile des communs de 1987.

46. L'existence de ce bras de douve est attestée par les plans du XVIII^{ème} siècle mais aussi par le décrochement à ce niveau de la balustrade qui court tout autour de l'enclos des douves.

Afin de donner une certaine unité entre les appartements du château et ceux nouvellement aménagés dans l'ancien bâtiment des cuisines, Destailleur détruisit le mur écran qui encore au siècle dernier séparait la cour d'honneur de la basse-cour et cette dernière, du jardin à fleurs. Il fut remplacé par une simple balustrade identique à celle courant tout autour de l'enclos des douves. Les communs et logements des domestiques furent alors rejetés hors de l'enclos des douves dans les nouveaux bâtiments prévus à cet effet par Destailleur. Les services rassemblant les cuisines, offices, caves, salle de bains, occupèrent alors le rez-de-chaussée du château[47].

Description du château : façade nord – côté cour d'honneur[48]

Destailleur ajouta au centre de la façade d'arrivée un escalier en fer à cheval, copie à peine réduite de celui de la cour du Cheval-Blanc de Fontainebleau, œuvre de Jean du Cerceau. Cet escalier, qui, de l'extérieur, mène au premier étage, rassemble les trois travées centrales du corps de logis, percées respectivement d'une porte, au dessin et aux proportions identiques à ceux des autres baies. L'entrée au rez-de-chaussée a été conservée et se trouve désormais sous l'escalier. Quant aux entrées latérales, seule celle du pavillon de gauche a été maintenue[49].

On peut noter également l'augmentation du nombre des lucarnes au niveau des combles du corps de logis, les pavillons conservant, quant à eux, une unique lucarne dans l'alignement de la travée centrale. Ces nouvelles ouvertures correspondent très certainement à la création de nouvelles chambres à cet étage, réservé désormais au logement de la famille. Au nombre de sept, l'on trouve alternativement des œils-de-bœuf à encadrement de zinc et des lucarnes rectangulaires à encadrement de pierre, surmontées d'un fronton courbe. La lucarne centrale, les deux

---

47. Inventaire après le décès du baron de Haber, 21 juin 1892 (*Arch. privées* du marquis de Ganay).

48. Voir pl. IV.

49. L'entrée du pavillon droit a été supprimée lors du réaménagement, par Destailleur, de la cage d'escalier. On peut encore voir, imprimées dans la pierre, les traces des marches qui conduisaient à cette entrée secondaire.

lucarnes latérales, celles des pavillons possèdent chacune leur propre dessin et leur propre ornementation. La lucarne centrale, la plus grande et la plus richement décorée, indique l'axe de l'édifice. Ce dernier est à nouveau souligné par la surcharge décorative encadrant la porte centrale du premier étage, ainsi que par la baie en plein cintre percée sous l'escalier qui permet l'accès au rez-de-chaussée.

Le rez-de-chaussée est désormais entièrement construit en pierre et se différencie ainsi du reste de la demeure où la pierre est toujours associée à la brique. Il faut y voir très certainement une volonté de la part de l'architecte d'annihiler les services et de magnifier les étages nobles et d'habitation.

Destailleur multiplia les ornements, tant sur la façade que sur les toits. Sur la façade, des grilles en fer forgé ornent les portes et certaines fenêtres ; de plus, des sculptures surmontent la porte d'entrée principale, tandis que des lanternes encadrent chacune des trois portes d'entrée donnant sur le perron. Sur les toits, le dessin des lucarnes est de formes variées ; les faîtages des toits sont couronnés d'une crête se terminant par des épis. Il surmonta aussi les angles des pavillons d'épis d'amortissement et termina les chéneaux du pavillon-est par des gargouilles se déversant dans les douves. Enfin, il coiffa les souches des cheminées de mitres. Parmi les différentes formes d'ancres (I, S, X, H...) destinées à empêcher le déversement des cheminées, nous pouvons supposer que le H fut choisi afin de symboliser l'initiale du nom des Haber.

Description du château : façade sud – côté jardin[50]

Destailleur ajouta sur cette façade, un avant-corps formant terrasse à la hauteur du premier étage. De la largeur du corps central, il est soutenu par cinq arcades séparées par des piliers en pierre, appareillés en bossage. Deux escaliers latéraux descendent aux parterres de broderie. Une balustrade court tout autour de la terrasse et des escaliers et sert ainsi de garde-corps et de rampe d'appui. L'ensemble de la construction est en pierre, seuls les murs d'échiffre des escaliers allient la pierre et la brique.

---

50. Voir pl. V.

Le nombre, la répartition et le dessin des lucarnes sont identiques sur les deux façades. On retrouve aussi la mise en valeur de la travée centrale par une surcharge décorative tant au niveau des toits qu'autour de la porte d'entrée du premier étage. Côté jardin, le rez-de-chaussée est également construit en pierre ; les fenêtres du soubassement des pavillons sont garnies de grilles en fer forgé. Mais, à la différence de la façade nord, on trouve pour les étages, une harmonieuse répartition de la brique et de la pierre.

Description du château : façade latérale-est

L'élévation de la façade-est du château n'a que très peu évolué depuis le XVIIIème siècle. Toutefois, l'ancienne distribution des ouvertures fait désormais place à une disposition plus harmonieuse de deux fenêtres centrales encadrées de chaque côté par une demi-fenêtre. Comme sur les façades principales, le soubassement est entièrement en pierre. Une petite porte permet l'accès au rez-de-chaussée.

Description de l'annexe du bâtiment principal

Cette nouvelle aile, construite par Destailleur pour augmenter les logements, reprend pratiquement le plan de l'ancien bâtiment des cuisines : un corps de logis rectangulaire flanqué d'un pavillon carré faisant saillie vers le sud et l'ouest. L'angle entre ce nouveau corps de bâtiment et l'ancienne aile des communs est désormais occupé par un petit pavillon de plan carré qui abrite un escalier. Chaque corps de bâtiment est coiffé de sa propre toiture : le corps rectangulaire et le pavillon carré sont recouverts de combles brisés, le petit pavillon d'angle d'un toit aigu à quatre pans. Les matériaux de construction sont identiques à ceux du château : nous retrouvons l'alliance de l'ardoise, de la brique et de la pierre. Toutefois, la couleur lie-de-vin de la brique trahit les restaurations du XIXème siècle.

a) Le corps de logis rectangulaire

L'élévation de la façade sur cour de ce corps de bâtiment est différente de celle sur jardin. Côté cour il s'élève sur trois niveaux séparés par des bandeaux de pierre, respectivement percés de cinq travées d'ouvertures, qui se distribuent sur la façade suivant le rythme 2.1.2. Le rez-de-chaussée est éclairé par cinq grandes

baies cintrées, l'étage noble par cinq hautes fenêtres rectangulaires, les combles, enfin, par des lucarnes pendantes de forme rectangulaire surmontées d'un fronton courbe pour les trois travées centrales, et d'œils-de-bœuf pour les deux travées latérales. Des chaînes de pierre appareillées en harpe soulignent l'entourage des fenêtres et divisent les trumeaux, également ornés de tables en pierre. Ailleurs, le décor se concentre principalement sur les lucarnes et œils-de-bœufs, et sur le toit où crêtes, épis et autres éléments décoratifs en zinc se multiplient. La façade donnant sur les jardins est, quant à elle, rythmée par six rangées verticales de fenêtres, distribuées régulièrement sur les trois niveaux ; il en résulte une égale répartition de la brique et de la pierre. Le dessin des baies est, quant à lui, différent selon les niveaux : au rez-de-chaussée, nous trouvons des baies rectangulaires dont le chambranle est légèrement cintré dans sa partie supérieure ; le premier étage est rythmé par des fenêtres rectangulaires identiques à celles côté cour ; un balcon de fer forgé rassemble les deux fenêtres centrales. Le dessin des lucarnes des combles est également identique à celui de la façade nord, à l'exception des deux lucarnes latérales qui sont plus petites.

b) Le pavillon carré

Le pavillon carré présente la même élévation sur ses façades sud et ouest. Chacune d'elles est rythmée par trois travées de fenêtres se développant sur trois niveaux : un rez-de-chaussée bas et un étage, de même hauteur et percé des mêmes fenêtres que les étages correspondant du corps de logis rectangulaire ; enfin un troisième niveau, moins élevé, éclairé par des fenêtres passantes, de forme rectangulaire, surmontées d'un fronton courbe à base interrompue. Les combles sont animés par des œils-de-bœuf identiques à ceux du château. La distribution régulière des fenêtres sur ces façades entraîne une répartition équilibrée de la brique et de la pierre, qui marque les angles du pavillon, l'entourage des baies et la division horizontale avec le jeu des bandeaux et de la corniche.

La face-est du pavillon n'offre, de par sa situation, qu une seule travée d'ouvertures ; le dessin des baies correspond à celui des façades-sud et ouest.

Du fait de la jonction du pavillon avec l'ancienne aile des communs et avec le petit pavillon abritant l'escalier, seul le troisième niveau de la face-nord est percé de deux fenêtres.

c) Le petit pavillon abritant l'escalier

Ce pavillon présente une élévation identique sur ses trois faces. Chacune s'articule sur trois niveaux (l'étage noble, étant, là encore, d'une hauteur légèrement supérieure aux deux autres) percés en leur centre d'une travée de demi–fenêtres, ce qui accentue encore la verticalité de ce corps de bâtiment. Les baies du troisième étage sont surmontées d'un fronton courbe dont la base repose sur la corniche.

Ces trois corps de bâtiment se caractérisent par leur extrême diversité ; seul le traitement des façades brique et pierre et le jeu des bandeaux continus d'un corps de bâtiment à l'autre leur confèrent un tant soit peu d'unité.

Description des pavillons en bordure des douves

Les pavillons en bordure des douves ne semblent pas avoir subi de modification au XIX^{ème} siècle ; leur élévation reste fidèle à celle représentée sur les gravures d'Henriet et sur le tableau de Beaubrun. Seul celui qui se développe à l'extrémité de l'ancienne aile des communs, pourrait avoir subi quelques légers remaniements ; les frontons triangulaires couronnant les fenêtres au XVII^{ème} siècle font désormais place à des frontons courbes dont la base est interrompue. Des chatières en plomb, d'un dessin identique aux œils–de–bœuf du château, sont placées sur le toit.

Description de l'ancienne aile des communs et la galerie

Tout comme les pavillons, la galerie et l'ancienne aile des communs semblent n'avoir subi que des transformations bien secondaires et qui n'altèrent en rien la construction antérieure.

C'est le corps de bâtiment jouxtant les nouveaux logements de Destailleur qui semble avoir été le plus remanié. L'architecte remplaça la couverture de tuile qui le recouvrait encore au XVIII^{ème} siècle, par une couverture en ardoise. Ainsi, parvenait–il à créer une harmonie entre les différents corps de bâtiment sans distinction, entre le château et les nouveaux logements, dont ceux installés dans l'ancienne aile des communs. Côté ouest, les combles de ce corps de bâtiment sont éclairés par des œils–de–bœuf identiques à ceux du château. Les chambres aménagées à cet étage donnent ainsi sur la salle d'eau et sur les nouveaux jardins, remplaçant le bras de douve primitif.

La création de ces jardins entraîna l'aménagement de portes d'entrée s'ouvrant directement sur eux. Deux portes précédées d'un perron furent percées de part et d'autre du pavillon central. Des chatières en zinc rythment la ligne des toits de cette aile, tout comme les nombreuses cheminées.

Analyse

L'abandon du château pendant près de quarante ans, son fort état de délabrement dû au manque d'entretien, imposèrent lors de l'achat du château par le baron de Haber, d'importantes restaurations. Georges Duplessis, biographe de H. Destailleur, a décrit l'état de Courances avant les remaniements[51].

Comme en témoigne sa description, mais aussi notre étude précédente, Courances fait donc l'objet d'une modification profonde et non d'une simple restauration. Le baron de Haber profita de ces travaux pour moderniser l'ancienne demeure et en augmenter le confort : l'eau courante notamment fut installée. Les grands réservoirs à eau sous les combles des pavillons, encore visibles de nos jours, datent très certainement de cette époque et permettaient l'alimentation en eau du château, sous pression. Le télégraphe fut également installé dans un des pavillons d'entrée[52]. On peut signaler aussi qu'en 1900, soit peu de temps après la mort du baron de Haber, une turbine électrique, avec secours diesel, fut installée sur le cours de l'Ecole et fournissait l'électricité au château. Elle fut abandonnée lors de l'électrification de la région et est actuellement en ruine.

---

51. DUPLESSIS (G.), *Notice sur M. Hippolyte Destailleur, architecte.* Paris, Damascène-Morgand, 1895 : ... "le tout était dans un tel état de délabrement que des arbres avaient poussé au milieu du salon, qui est devenu actuellement la salle à manger. Lorsque les ouvriers donnèrent le premier coup de pioche pour enlever les décombres accumulés dans chaque pièce, la toiture s'effondra, entraînant avec elle les planchers des étages supérieurs. M. de Behague exigea que les gros murs fussent conservés et consolidés pour ne modifier en rien l'apparence du vieux château ; il consentit toutefois à ce qu'une aile fût élevée en retour sur la cour d'Honneur pour augmenter les logements..."

52. Monographie de l'instituteur, 1899 *(Arch. dép. Essonne,* 1 Mi 71).

Destailleur resta dans l'ensemble fidèle au style de l'édifice antérieur. Il respectait peut-être aussi les désirs du propriétaire qui voulait conserver l'apparence du vieux château et créer une harmonie entre les anciens et nouveaux logements, comme en témoigne la citation de G. Duplessis.

Des constructions antérieures, Destailleur retint essentiellement l'étagement des toitures d'ardoise, indépendantes, couvrant chaque corps de bâtiment, les hautes cheminées et surtout la construction brique et pierre. La pierre est employée pour le soubassement, l'encadrement des fenêtres, les angles des bâtiments où elle est appareillée en harpe, les corniches ainsi que les lucarnes. Le rapport brique et pierre est similaire à celui des bâtiments anciens ; cependant la violence du contraste entre les deux matériaux est plus sensible et traduit les restaurations du XIX^{ème} siècle.

Ce goût de la précision et de la vérité historique se retrouve aussi dans le détail de l'ornementation dont la principale caractéristique est la profusion. On note une multiplication des ornements sur les toits et les façades, des dessins des fenêtres et des lucarnes et, enfin, des effets d'appareil et de matière. Les sources d'inspiration ont été très diverses, les gargouilles appartiennent au Moyen-Age, l'escalier en fer à cheval fait référence à celui de Fontainebleau, le dessin des lucarnes évoque, pour la plupart, le XVII^{ème} siècle et s'inspire, pour certaines, de celles de la place Dauphine et de Vauchelles-les-Domart. Quant aux figures et ornements qui envahissent les frontons, les portes, etc... leur réalisation, aussi variée que riche, ne doit qu'au seul XIX^{ème} siècle. Cette surabondance ornementale étonne et s'éloigne de l'esthétique et du style Louis XIII du château antérieur, qui se caractérisait par sa mesure et son extrême sobriété.

Avec l'exemple de Courances, et notamment avec l'adjonction de l'escalier en fer à cheval, nous voyons l'une des caractéristiques de l'architecture du XIX^{ème} siècle qui est fondée sur la copie.

A Courances, Destailleur resta principalement fidèle au style Louis XIII. En étudiant les nombreuses autres réalisations de l'architecte, que ce soit des rénovations ou des constructions, nous savons qu'il s'inspira de tous les genres de styles, du gothique jusqu'au style Louis XVI. Une telle adaptation et interprétation nécessitait une connaissance de l'histoire ; outre une formation à l'Ecole des Beaux-Arts, Destailleur puisait ses connaissances et son inspiration dans ses importantes collections d'estampes, maintenant conservées à la Bibliothèque Nationale à Paris et à la Kunstbibliothek à Berlin.

3. Le château de nos jours

De nos jours, le château n'a que peu changé, par rapport à celui rénové par Hippolyte Destailleur. Nous avons vu dans l'historique, que les derniers remaniements opérés à Courances ont eu lieu, principalement au lendemain de la deuxième guerre mondiale.

On s'efforce alors de redonner à la demeure une simplicité architecturale en parfait accord avec l'image de l'architecture brique et pierre du XVII^{ème} siècle. Ainsi, tous les ornements adventices du XIX^{ème} siècle, aussi bien sur les toits des différents corps de bâtiments que sur les façades et les portes d'entrée du château, sont supprimés, tout comme les mitres coiffant les cheminées.

Profitant de la réfection des toits, les propriétaires font supprimer un grand nombre de lucarnes, tant sur les toits du corps central du château que sur ceux du bâtiment annexe et de l'ancienne aile des communs. Désormais, une unique lucarne en pierre éclaire les combles du corps de logis, côté cour[53]. Cette nouvelle disposition reste davantage fidèle aux gravures d'Henriet et au tableau attribué à Beaubrun. Côté jardin, les trois lucarnes de pierre mises en place au XIX^{ème} siècle ont en revanche été conservées. Désormais toutes les trois identiques, elles présentent le même dessin que celle côté cour. Il en va de même pour les lucarnes pendantes des pavillons qui sont surmontées d'un fronton triangulaire. Les œils-de-bœuf ont été remplacés par de simples tabatières.

L'aménagement de la nouvelle salle à manger, au premier étage du pavillon de gauche (est), il y a quelques décennies, par le marquis de Ganay, entraîna le remplacement de la fausse demi-fenêtre, côté jardin du mur de croupe, par une fenêtre. Il en résulte un déséquilibre dans la distribution des fenêtres et dans la répartition des matériaux.

Quant à l'annexe construite par Destailleur, on s'efforce actuellement de la cacher sous de la vigne vierge. Les lucarnes sont dorénavant toutes identiques, aussi bien côté cour que côté jardin ; les œils-de-bœuf de la façade sur cour sont remplacés par des tabatières. Il en est de même pour ceux percés dans les combles du pavillon carré ou de l'ancienne aile des communs. Les frontons courbes qui couronnaient les fenêtres du troisième étage du pavillon carré et de celui abritant l'escalier, ont également été supprimés.

---

53. Voir pl. VI.

Enfin, en 1976–1977, le marquis de Ganay se servit des pavés des communs pour faire paver la cour au–devant de la partie moderne construite par Destailleur.

Conclusion

Bien que le château de Courances ait été en partie reconstruit, il n'en constitue pas moins un magnifique spécimen de l'architecture du style Louis XIII.

A suivre,

Sylvie de GASPERI

Quelques notes sur l'histoire du château de Belesbat

Le château de Belesbat, situé à Courdimanche–sur–Essonne[1] et dont les terres jouxtent les communes de Boutigny et de Vayres fut vendu, en 1964, par les héritiers de Madame de Raynal à une société immobilière[2]. Dès 1968, il fut livré au vandalisme : le "Vieux Logis" du XVI^{ème} siècle, le colombier furent détruits. Si la toiture du château fut refaite vers 1975, l'ensemble des bâtiments du XVI^{ème} siècle fut laissé dans un état lamentable tandis que d'extravagants projets de lotissement voyaient le jour.

Les douves furent comblées et la gestion du parc confiée à une scierie !... Alertée par diverses associations, l'administration s'inquiéta enfin. C'est alors que la propriété fut rachetée, en 1987, afin d'être transformée en golf.

Aux futaies, en partie, déjà détruites, aux grandes allées en étoile, succédèrent des "greens" réalisés toutefois avec le souci de sauvegarder l'aspect extérieur du parc. La restauration des bâtiments anciens fut entreprise et un complexe hôtelier est en cours d'installation dans le château depuis un an.

Son histoire a déjà été écrite[3] ; il n'est pas question de la reprendre ici. Le but que nous nous proposons est d'évoquer – sous forme de notes – quelques problèmes que cette histoire pose à l'historien local tout en présentant les personnages les plus divers qui en ont assuré la notoriété pendant plus d'un siècle, de 1630 à 1740 environ.

---

1. Courdimanche–sur–Essonne, Essonne, arr^{t} d'Evry, canton de Milly–la–Forêt (à ne pas confondre avec Courdimanche, Val–d'Oise, canton Pontoise).

2. Voir vue d'ensemble, pl. IX.

3. BAILLY (R.), *Le château de Belesbat* dans *bulletin municipal de Vayres–sur–Essonnes*, année 1973, n^{os} 3 à 7 ; et DOUMIC (S.), *Belesbat*, éditions "Panorama", 1957.

Puissent ces lignes attirer l'attention sur des constructions dont les plus anciennes sont antérieures à la fin du XV^{ème} siècle (enceinte, communs, poterne) et les plus récentes, le château proprement dit, de la fin du XVI^{ème} ou du début du XVII^{ème} siècle.

PREMIÈRE NOTE : LE TOPONYME

Belesbat ; Bel Ebat, Bellebat sont les écritures d'un toponyme assez répandu dans l'Ile-de-France et dans l'Orléanais.

On le trouve en Seine-et-Marne à Avon, près de Fontainebleau ("la maison de Belesbat" en 1776, appelée "les Belesbats" en 1826)[4] et dans l'ancien département de Seine-et-Oise, à La Celle-Saint-Cloud[5], à Marcoussis-le-Vieux, à Meru-sur-Mauldre, à Rocquencourt[6] ; enfin à Paris même au faubourg Saint-Antoine : Il y avait, jadis, au-dehors de la porte Saint-Antoine, sur la gauche, un manoir avec un petit parc très agréable où l'on voyait diverses inscriptions latines et françaises sur des arcades et des puits. Ce fut là qu'en mai 1588, la duchesse de Montpensier cacha ses partisans qui devaient tendre une embuscade au roi Henri III qui, de retour d'un séjour au château de Vincennes, devait y passer en rentrant à Paris[7].

Dans le Loiret, il y avait à Orléans même, un quartier et une rue de Bellebat. Dans diverses localités (Fleury-les-Aubrais, jadis Fleury-aux-Choux, Paucourt, Montargis, Lepoix, des lieux-dits portaient ce nom[8] que l'on rencontre encore de nos jours à Guigneville près de Pithiviers[9]. Il est situé - curieuse coïncidence -

---

4. STEIN (H.) et HUBERT (J.), *Dictionnaire topographique de Seine-et-Marne.* Paris, imprimerie nationale, 1954.

5. DULAURE, *Nouvelle description des environs de Paris.* Paris, 1790.

6. GLAISE, *Dictionnaire étymologique et topographique de Seine-et-Oise,* texte dactylographié, 1962 *(Arch. dép. Essonne,* usuel et *Arch. dép. Yvelines,* 1 Mi 37).

7. Aujourd'hui, 142 rue de la Roquette. Voir : HILLAIRE (Jacques), *Dictionnaire historique des rues de Paris.* Editions de minuit, 1963 et *Société d'histoire de Paris, Mémoires,* t. XXVI, 1899, "Le jardin de Belesbat au faubourg Saint-Antoine".

8. SOYEZ (J.), *Recherches sur les origines et la formation des noms de lieux du Loiret.* Orléans, Houzé, 1943.

9. Carte I.G.N., 1/50 000, feuille XXIII 18, Pithiviers.

Le bois de Belesbat, assez étendu, est situé en grande partie sur le territoire de la commune de Guigneville. Jadis, il devait mordre sur le terroir de Pithiviers-le-Vieil, près du hameau de Frenay-les-Chaumes, aujourd'hui commune.

assez près d'un autre lieu-dit, disparu, celui de Boistaillé, que devait ajouter à son nom la branche de la maison des Hurault qui s'appellera ensuite "de Belesbat"[10].

Ce toponyme aurait désigné un lieu où on se livrait autrefois aux exercices sportifs. Il viendrait du mot "esbattement", ébats (lieu propre aux ébats, à la promenade)[11].

DEUXIÈME NOTE : A PROPOS DU VIEUX CHÂTEAU

"On ne connait pas grand chose des seigneurs de Belesbat avant les Renty à la fin du XV^{ème} siècle" a écrit l'archiviste de Seine-et-Oise en présentant l'inventaire sommaire du chartrier qui lui fut remis en 1952[12]. On ne sait rien non plus sur le vieux château de cette seigneurie, hormis cette description assez sommaire : "plusieurs corps d'hostel, granges, étables, courtil, jardin, colombier, le tout clos à murailles et à fossez à fond de cuve, environné de quatre tours avec le portail garni de deux tours en dedans du circuit dudit château, le tout couvert de tuiles et partie d'ardoises, devant ledit portail"[13].

En comparant cette description aux vestiges, notamment à la base des tours encore visibles au ras du sol, on déduit que c'était un petit château-fort de cinquante mètres de largeur sur soixante-dix mètres de longueur environ. Il était situé au-dedans d'un parc clos de murailles sur trois faces, la quatrième, celle de l'est, étant le cours même de l'Essonne. L'entrée était au nord, et dans le parc, il y avait un pressoir couvert de chaume.

Ce château existait déjà en 1479, année où l'on paya sur la cassette royale à deux artisans de Boutigny des frais de réparation "pour le faict du logis du roy en sa maison de Belesbat, tant pour habiller et mettre au point une des chambres dudit lieu où le feu avoit esté et faire plusieurs vitres neuves...". On y exécute aussi d'importants travaux de maçonnerie, de menuiserie, de serrurerie ; on place autour du château un "palyz" de bois de quarante huit toises de long[14].

---

10. Cf. annexe ci-dessous.

11. SOYEZ (J.), *op. cit.* ; et GODEFROY (F.), *Dictionnaire de l'ancienne langue française*, Paris, Viewey, 1884.

12. *Arch. dép. Yvelines*, VI J, note de présentation du chartrier.

13. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 20, liasse 2. Voir aussi les plans contenus dans le chartrier (VI J), le plan cadastral de Courdimanche établi en 1816 (pl. X) et la photographie (pl. XI).

14. DOUMIC (Solange), *op. cit.*, p. 2 ; source non indiquée, probablement : Comptes de l'hôtel de Louis XI *(Arch. nat.*, KK 69, comptes de 1476 à 1483).

"Le logis du roy" en 1479 ? Faut-il entendre par cela que la seigneurie et le château de Belesbat étaient alors propriété royale ? Sans aucun doute[15]. Mais l'étaient-ils depuis longtemps ? N'étaient-ils pas une acquisition récente comme celle de Vayres-sur-Essonne, faite au profit d'Olivier le Daim, favori de Louis XI, où, selon le désir du roi, Olivier devait être incité "à construire une belle maison" qui aurait remplacé Belesbat[16] ?

Acquisition faite auprès de qui ou confiscation sur qui ?

On ne peut qu'émettre quelques hypothèses, du fait que le terroir de la paroisse de Courdimanche était morcelé en plusieurs parties, chacune d'elle relevant d'un seigneur différent[17], dont les principaux étaient :

- pour Belesbat même, un seigneur local dont les biens faute d'héritiers ou pour toute autre raison auraient été vendus au roi ou confisqués par lui. Mais lequel ? Renty ? Bouville ? des Essarts ?

- pour le reste :

- l'Hôtel-Dieu de Paris. Il était autrefois seigneur de Courdimanche nous apprend l'abbé Lorieul, dans son "Journal" rédigé au XVIII^{ème} siècle[18]. Il y possédait les dîmes de la terre de Cognampuits, don d'un roi de France (Charles V ou Charles VI) et celles de la terre même de Courdimanche acquises en 1237 de Simon de Marolles[19].

- l'abbaye de Morigny, près Etampes. Dans le chartrier de Belesbat figurent en effet des copies d'actes capitulaires de cette abbaye, ainsi que l'inventaire de titres d'une portion de cette terre échangée par les religieux avec le seigneur de Belesbat, en 1573 contre des rentes. Ainsi, le 24 août 1609, Olympe du Faur, veuve de Michel Hurault rend-elle foi et hommage à l'abbé Théodore de Berziau pour le "château de Belesbat"[20].

---

15. *Arch. nat.*, R^{4}943, 1re liasse "Anne de Ranty, dame de Boutigny au temps du roi Louis XI qui était seigneur de Belesbat".

16. BAILLY (R.), *Monographie de Vayres-sur-Essonne*, 2ème partie dans *Bulletin de la société historique et archéologique de Corbeil, d'Etampes et du Hurepoix*, 1967, p. 18.

17. JACQUART (J.), *Le baillage de La Ferté-Alais* dans *Idem*, 1972, p. 21. L'auteur évoque le morcellement féodal, notamment dans cette circonscription.

18. STAES (J.), *Le journal de l'abbé Lorieul* dans *Idem*, 1973, p. 9-82.

19. BRIELE (L.), *Les archives de l'Hôtel-Dieu de Paris*. Paris, Impr. nat., 1894.

20. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 1 et VI J 21.

TROISIÈME NOTE : A PROPOS DU NOUVEAU CHÂTEAU

S'il est difficile – pour ne pas dire impossible – de dater la construction du vieux château et de dire qui l'a construit, on sait par contre que l'édifice que nous appelons "nouveau château" est dû à un membre de la famille Hurault de Boistaillé[21], à laquelle la seigneurie de Belesbat appartenait depuis le règne de Charles VII. Mais lequel ?

Pour R. Bailly, ce serait Charles-Paul Hurault, seigneur à la fin du XVIIème siècle parce que Saint-Simon a écrit que c'est à lui que l'on doit de l'"avoir fort accommodé" et que d'après Dangeau ce serait lui qui aurait aménagé le parc et détourné le cours de l'Essonne.

Solange Doumic émet un avis identique sans apporter de preuves et M. de Ganay dit, à propos de ce nouvel édifice en le datant du XVIIème siècle : "on ne sait par qui fut rebâti le château actuel"[22]. Rebâti ? Bâti conviendrait mieux : le "nouveau château" n'est pas une reconstruction ; c'est une construction entièrement nouvelle édifiée au milieu de l'enceinte du vieux château, dont seuls la poterne, les fossés à fond de cuve, deux tours d'angle et quelques bâtiments qui deviennent les communs, subsistent.

De par sa simplicité, cet édifice de pierre et de brique est très difficile à dater. Des comparaisons avec d'autres châteaux assez semblables, de datation connue, sont illusoires. Il consiste en un corps de bâtiment aux extrémités duquel se trouvent des pavillons perpendiculaires assez courts, de deux travées chacun.

La façade regarde à l'est, vers une nouvelle entrée à laquelle on accédait, venant de Boutigny, par un ponceau sur l'Essonne ; elle comporte un avant-corps central, très peu saillant, de deux travées, surmonté d'un fronton triangulaire avec un œil-de-bœuf au centre ; de chaque côté de cet avant-corps, il y a trois travées. Seuls les linteaux et les assises des fenêtres, le soubassement et la corniche sont en pierres. Tout le reste est en briques, y compris le mince bandeau qui sépare le rez-de-chaussée de l'étage. Le toit est à la Mansard, assez bas, couvert d'ardoises ; les lucarnes sont assez communes[23].

---

21. Voir ci-dessous l'annexe : "les Hurault de Boistaillé".

22. GANAY (E. de), *Châteaux et manoirs de France*, t. I, Ile-de-France, Paris, éditions Vincent, Fréal et Cie, 1938.

23. Voir pl. XII.

Pour trois raisons au moins, il est difficile de concevoir que ce soit à Charles-Paul Hurault, dernier membre de la lignée des Hurault de Boistaillé-Belesbat, que l'on puisse attribuer la construction de ce "nouveau château" : ce sont :

1. le vif intérêt que les Hurault portent à la seigneurie de Belesbat à partir du début du XVII[ème] siècle.

2. L'aménagement du parc achevé en toute certitude vers 1640.

3. Le train de vie des Hurault et de leurs alliés au long du XVII[ème] siècle.

1. La seigneurie de Belesbat à la fin du XVI[ème] siècle et au début du XVII[ème] siècle

Au cours du XVI[ème] siècle, les Hurault, officiers royaux, acquièrent de nombreuses seigneuries, grandes ou petites, dans la Beauce, le Gâtinais et le Hurepoix[24]. L'un d'eux est Nicolas, seigneur de Boistaillé-Belesbat. A sa mort, au milieu du XVI[ème] siècle, ses biens sont partagés entre ses trois fils :

- Robert, l'aîné, a la seigneurie de Belesbat et ses dépendances[25].

- Jean, le second, reçoit diverses seigneuries dans le Hurepoix.

- Le troisième, André, devient seigneur de Maisse.

En 1583, François, un des six fils de Robert, meurt, alors que sa mère, Madeleine de l'Hospital vit encore. Ce décès conduit à un partage entre les garçons encore vivants. Belesbat est attribué à Charles, fils aîné de Robert. Mais il est tué au siège de Chartres en 1591 ; son frère puîné, Michel, devenu à son tour seigneur de Belesbat meurt en 1592 à Quillebeuf dont il est gouverneur pour le roi.

Alors intervient Jean de Gontaut-Biron, époux de Marguerite, seule sœur de tous ces garçons. Il revendique la terre de Belesbat et s'en dit seigneur à plusieurs reprises, notamment :

- en 1597, dans un acte concernant le fief du Pressoir[26],

- en 1600, lors d'un baptême en l'église de Courdimanche[27],

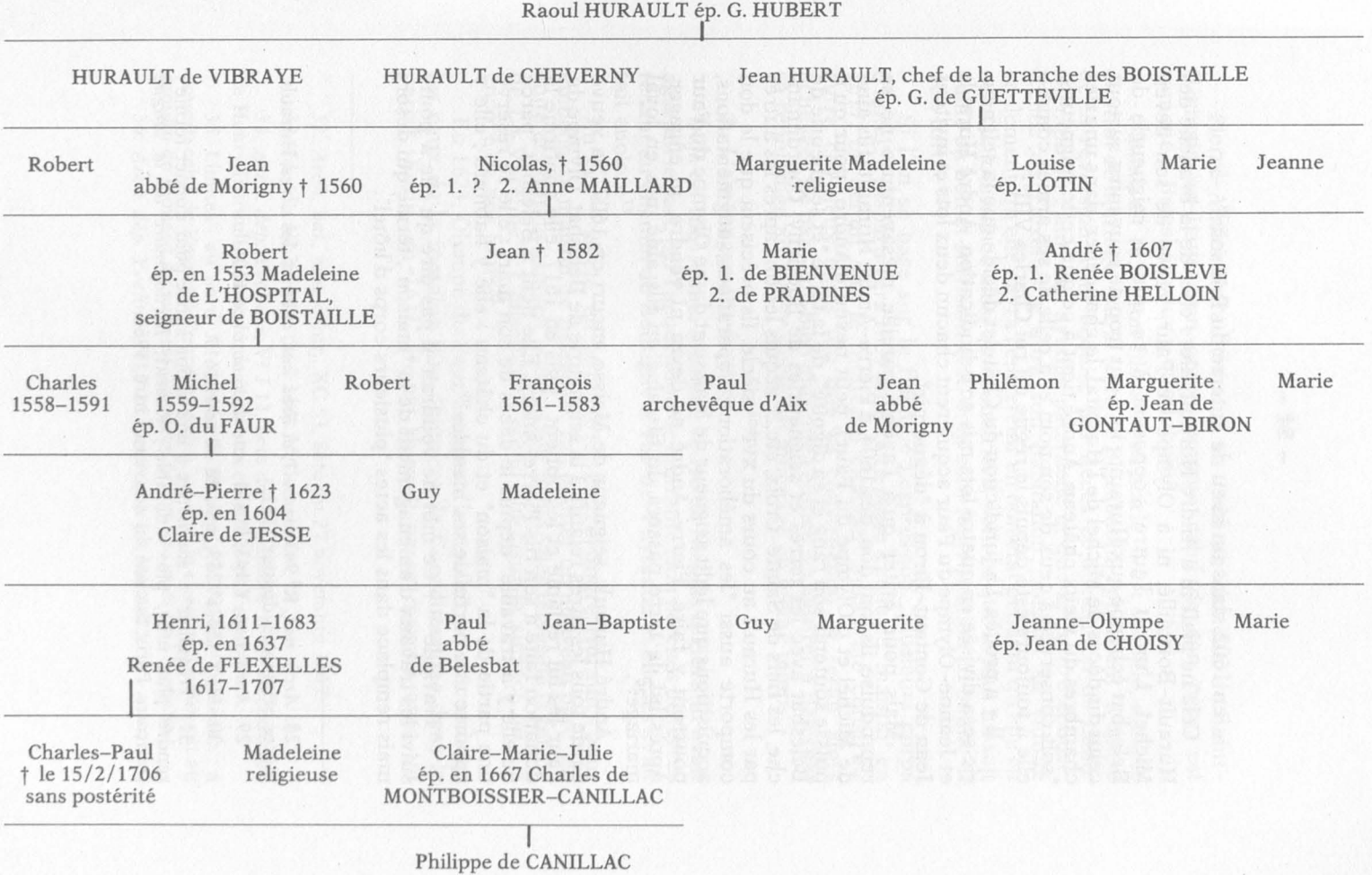
---

24. JACQUART (Jean), *La crise rurale en Ile-de-France*. Paris, A. Colin, 1974, p. 74, 228, 265.

25. Ce sont : Boutigny, Marchais, le Pressoir, Jarcy, Sainte-Croix, Courdimanche, etc., toutes situées aux alentours de Belesbat.

26. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 5, liasse : "fief du Pressoir".

27. *Arch. com. Courdimanche*, G G 1.


Raoul HURAULT ép. G. HUBERT
HURAULT de VIBRAYE
HURAULT de CHEVERNY
Jean HURAULT, chef de la branche des BOISTAILLE
ép. G. de GUETTEVILLE
Robert
Jean
abbé de Morigny † 1560
Nicolas, † 1560
ép. 1. ? 2. Anne MAILLARD
Marguerite Madeleine
religieuse
Louise
ép. LOTIN
Marie
Jeanne
Robert
ép. en 1553 Madeleine
de L'HOSPITAL,
seigneur de BOISTAILLE
Jean † 1582
Marie
ép. 1. de BIENVENUE
2. de PRADINES
André † 1607
ép. 1. Renée BOISLEVE
2. Catherine HELLOIN
Charles
1558–1591
Michel
1559–1592
ép. O. du FAUR
Robert
François
1561–1583
Paul
archevêque d'Aix
Jean
abbé
de Morigny
Philémon
Marguerite
ép. Jean de
GONTAUT–BIRON
Marie
André–Pierre † 1623
ép. en 1604
Claire de JESSE
Guy
Madeleine
Henri, 1611–1683
ép. en 1637
Renée de FLEXELLES
1617–1707
Paul
abbé
de Belesbat
Jean–Baptiste
Guy
Marguerite
Jeanne–Olympe
ép. Jean de CHOISY
Marie
Charles–Paul
† le 15/2/1706
sans postérité
Madeleine
religieuse
Claire–Marie–Julie
ép. en 1667 Charles de
MONTBOISSIER–CANILLAC
Philippe de CANILLAC

- en 1602, dans un aveu de la terre du Pressoir[28].

Cela ne plaît ni à André Hurault, alors chef de la branche des Hurault-Boistaillé, ni à Olympe du Faur, veuve de son neveu Michel. L'un et l'autre s'opposent à ce que la seigneurie de Belesbat échappe aux Hurault ; ils y ont trop de souvenirs, surtout celui du décès de Michel de l'Hospital, le chancelier, dans une des chambres du vieux château. André tient à ce que cette seigneurie "soit conservée à ceux de son nom et à celle de ses armes comme elle a toujours esté depuis le règne du roi Charles VIII"[29].

Il y a procès. La juridiction du Châtelet décide que la seigneurie sera divisée en quatre lots mis en adjudication. André Hurault et Jeanne-Olympe du Faur acquièrent chacun deux lots et invitent Jean de Gontaut-Biron à "déguerpir".

Mais pour éviter qu'à l'avenir pareille mésaventure ne se reproduise, ils font don, dès 1604, à Pierre-André Hurault (fils aîné de Michel et d'Olympe du Faur), petit neveu d'André "pour qu'il puisse soutenir son rang et sa dignité", de la terre "et seigneurie de Belesbat avec les terres et seigneuries de Boutigny, Courdimanche, les fiefs de Sainte-Croix, etc..." acquis les uns après les autres par les Hurault au cours du XVI^{ème} siècle. Ils précisent que le don comporte aussi "les améliorations, réparations, augmentations, acquisitions que ledit seigneur de Maisse et dame Olympe du Faur pourront y faire. Pierre-André ne devra ni vendre, ni engager. Après lui, la terre passera de fils aîné en fils aîné, nés en loyal mariage[29].

André Hurault, seigneur de Maisse, meurt en 1607. Sa veuve garde tous les titres relatifs à la seigneurie de Belesbat. Olympe du Faur les lui réclame et les obtient ; puis en 1617, elle confirme la donation faite à son fils Pierre-André. Elle tient à Belesbat "parce qu'elle y a travaillé" depuis le décès de son mari : elle se réserve une partie de la "maison" et du château : elle y habitera ; elle y apporte une partie de ses meubles[30].

"Travaillé"[31] ? Ce mot ne voudrait-il pas dire qu'elle a poursuivi les travaux d'aménagement de la "maison", terme qui désormais remplace dans les actes "plusieurs corps d'hôtel".

---

28. *Arch. nat.*, R^4 943, liasse 1, et *Bibl. nat.*, cabinet des titres, Hurault, pièces originales, dossier 1551.

29. *Arch. nat.*, Y 143, f° 331, acte du 6 octobre 1604.

30. *Id.*, Y 158, f° 289, acte du 10 août 1617.

31. "Travailler" : "soumettre à une action suivie pour donner forme : rendre plus utile, plus utilisable", ROBERT, *Dictionnaire de la langue française*. Paris, Société du nouveau Littré, 1964.

Pierre-André Hurault meurt en 1623 au château de Saint-Germain-en-Laye. Son corps, comme celui de son père, est ramené à Belesbat pour y être inhumé.

Quand, en 1637, son fils aîné se marie, il est spécifié, dans le contrat de mariage, que la terre de Belesbat lui appartient "à cause de la réversion à lui acquise par décès et disparition de dame Olympe du Faur, son ayeulle paternelle et que sa future épouse, Renée de Flexelles y aura son habitation pendant sa viduité seulement, qu'elle devra l'entretenir en bon état pendant qu'elle en aura la jouissance ainsi que douairière, pourvu que le tout lui soit baillé en bon et suffisant état, dont sera fait visitation en bonne et due forme"[32].

Si l'on se base sur le fait que l'expression "plusieurs corps d'hôtel" a disparu vers 1609 pour faire place à celle de "maison" en 1617, on déduit que le "nouveau château" aurait été construit entre ces deux dates (ou que sa construction se serait alors achevée). Le parc, qui bien plus que l'édifice, va assurer à Belesbat sa renommée au XVII^{ème} siècle est aménagé en même temps.

2. L'aménagement du parc

Déjà en 1561, Anne Maillart, veuve de Nicolas II Hurault avait agrandi le parc par l'acquisition de quarante cinq perches de terres tenant au chemin de Boutigny à Val-de-Puyseaux et elle les avait fait enclore[33].

Au XVII^{ème} siècle, en 1612-1613, Pierre-André Hurault "pour embellir sa maison de Belesbat", fait planter un nouveau parc "en suite et bout de l'ancien" après avoir acheté des terres de la ferme de La Varenne[34]. L'ensemble s'étend alors sur la surface qu'il a encore de nos jours[35].

En 1621, Olympe du Faur acquiert "la rigolle", pour "conduire les eaux de la fontaine (lire : source) de Courdimanche dans le parc[36]. Enfin, en 1631, Henry Hurault passe marché avec un

---

32. *Arch. nat.*, min. centr., XC 53, acte du 27 novembre 1637.

33. *Id.*, id.,, VI 28, acte du 2 août 1561.

34. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 13, acte du 19 octobre 1662 : déclaration de Henry Hurault relative à des travaux effectués par son père.

35. Limites : au nord, le chemin de Boutigny à Val-de-Puyseaux ; à l'ouest, celui de Vayres à Courdimanche ; au sud, le chemin conduisant au moulin de Flouard au sud-est du parc ; à l'est, le cours de l'Essonne.

36. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 21, acte du 5 janvier 1621.

charpentier de Boutigny pour "faire et entretenir les fontaines (jets d'eau ?) du parc de Belesbat qui sont : la fontaine de Neptune, celle de Cléopâtre, celle du Parterre, et entretenir la pompe qui les font..., remettre en état la fontaine de la Colonne, poser des "thiotz" *(sic)* à la fontaine de la porte neuve conduisant à Boutigny, à la fontaine du Triton, à celle des chevaux marins"[37].

En 1646, le même Henry est sur le point d'entrer en procès avec Pierre Huault, seigneur de Vayres, parce qu'il veut construire une muraille délimitant le parc au long du chemin de Boutigny à Val-de-Puyseaux. Ils se mettent d'accord sur la limite exacte de leurs terres[38].

De ces faits, on déduit :

- qu'une porte nouvellement construite existant en 1631, le "nouveau château" était achevé puisque sa façade donne sur cette porte,
- que le parc, agrandi, replanté, était aménagé.

3. Le train de vie des Hurault au XVII^{ème} siècle

C'est alors que M^{me} de Choisy, sœur d'Henry Hurault de Belesbat, et M^{me} de Brégy, sa belle-sœur, "ces femmes si avant dans le monde, si instruites des intrigues de la Cour, potinières à souhait, mettent Belesbat à la cour et dans le monde"[39].

Avant de les présenter l'une et l'autre, quelques mots sur Henry s'imposent.

Henry Hurault de Belesbat

Vers 1630, après le décès d'Olympe du Faur sa grand-mère, Henry Hurault qui, né en 1611 à Paris, a été émancipé[40], jouit de Belesbat à part entière.

Bel homme, il porte le surnom de "beau ténébreux". Il est connu pour sa galanterie et ses aventures, rapportées par Tallemant des Réaux dans une de ses "historiettes", avec la femme d'un maître des comptes.

---

37. *Arch. dép. Essonne*, II E 33/2, acte du 28 mars 1631. (La porte neuve semble avoir eu pour but de permettre aux Hurault de disposer d'une entrée tout à fait indépendante, puisqu'ils étaient aussi seigneurs de Boutigny.)

38. *Arch. nat.*, min. centr., XC VIII 159 : acte du 25 octobre 1646.

39. SAINT-SIMON, *Œuvres complètes*, éd. de BOISLISLE. Paris, Hachette, 1928, t. XIII, p. 300.

40. *Bibl. nat.*, cabinet des titres, pièces originales, Hurault, dossier 1552.

"Ah ! que j'aime ce Belesbat
quoiqu'il soit un peu fat
barbe noire, barbe à coquille
et long en ses discours
galant de ville et non galant de cour"[41].

En 1637, il épouse Renée de Flexelles, fille de Jean, seigneur de Brégy, conseiller du roi en ses conseils d'Etat et privé, président en la Chambre des comptes, et de Camille d'Elbène[42].

Madame de Choisy

C'est Jeanne-Olympe Hurault, sœur aînée d'Henry, née en 1604. Elle a épousé, en 1628, Jean de Choisy qui, selon des Réaux, l'a prise pour femme "pour avoir de l'alliance". Jean de Choisy est conseiller en Parlement, maître des requêtes, intendant de plusieurs provinces, chancelier du duc d'Orléans.

Elle, elle est jolie, mais ce qui la caractérise, c'est sa gaieté ; elle aime les divertissements "comment peut-on se divertir sans elle ?", écrit Mazarin ; elle dit les choses plaisamment ; elle a de l'esprit, conte à merveille ; elle joue un rôle piquant dans tous les souvenirs de la bonne société du XVII^{ème} siècle. Elle tient un salon toujours rempli de visiteurs considérables.

Mais, d'un autre côté, elle est ambitieuse, intrigante. Elle fait partie de ces égéries dont la Fronde avait prouvé les dangereux talents et que Mazarin jugeait capables de mener un royaume.

Elle se crut un jour à la veille d'être favorite du roi. Dans ses relations, on compte Monsieur, frère du roi dont "elle aurait dirigé la précoce ardeur". Elle met en avant Louise de La Vallière, sa protégée, en la faisant entrer au service d'Henriette Stuart. "Cette dame n'aura perdu aucune occasion de se rendre intéressante", écrira un mémorialiste et un historien dira d'elle "arrière petite fille du chancelier de l'Hospital, elle n'avait hérité ni de sa vertu, ni de ses scrupules"[43].

---

41. TALLEMANT des RÉAUX, *Historiettes*, édit. Monmerqué. Paris, Techenier, 1850, t. V, p. 384.

42. *Arch. nat.*, min. centr. XC 53 (acte déjà cité).

43. Le personnage de M^{me} de Brégy est évoqué dans les ouvrages suivants : ERLANGER (Ph.), *Monsieur, frère de Louis XIV*. Paris, Hachette, 1970. MOYNE (Christine), *Louise de La Vallière*, collection "J'ai lu", 1980.

Madame de Brégy

Charlotte Soumaize de Chézan, nièce du savant Soumaize, est comtesse de Brégy, parce qu'elle a épousé en 1637, à l'âge de dix-huit ans, Jean de Flexelles, comte de Brégy, frère de René. Dame d'honneur d'Anne d'Autriche "elle avait esté en grande réputation pour sa beauté et pour son esprit" écrit Dangeau quand elle meurt en 1693[44].

Belle ? Elle a fait elle-même son portrait[45] ; "ma personne est de celles que l'on peut plutôt dire grandes que petites ; la taille en est des mieux proportionnées et il s'y trouve un certain air galant et négligé qui m'a toujours persuadée que j'étais une des plus belles tailles de ma grandeur... ; mes cheveux sont bruns et lustrés..., la gorge assez belle... pour les dents, elles sont blanches et justement rangées..."

De l'esprit ? Mazarin fait grand cas d'elle. Mais elle reconnaît elle-même "avoir le cœur fier et dédaigneux". Elle écrit des poésies, des "œuvres galantes" qui sont publiées en 1666.

Parmi les autres personnes qui ont fréquenté Belesbat, il ne peut pas ne pas y avoir eu :

L'abbé de Choisy

Fils unique de M^me^ de Choisy qui l'a eu à quarante ans, il est un personnage curieux sur lequel on a beaucoup écrit.

Dans son enfance, il est compagnon de Philippe, frère du futur roi Louis XIV que, sur les instructions de Mazarin, on efféminise pour qu'il ne puisse un jour éclipser le souverain. Tous deux sont donc élevés en filles, portent des robes, des bijoux. Abbé[46], M. de Choisy garde ses habitudes de jeunesse et s'habille en femme aussi bien pour aller à l'église qu'à l'Académie française où il est élu. "Premier jupon entré dans cette institution" écrira un plaisantin. S'il joue des rôles d'actrice, il est aussi ambassadeur. Bref, il mène une vie à plusieurs facettes[47].

---

44. Il écrit aussi en 1688 "antique beauté à qui de la régence et de la jeunesse du roi, il estoit resté une grande familiarité avec eux et avec la reine-mère".

45. Reproduit par : PRUDHOMME (L.), *Biographie des femmes célèbres.* Paris, chez Lebigre, 1830.

46. Abbé de Saint-Benoit-du-Sault, après son cousin, l'abbé de Belesbat. Cf. REYNE (Geneviève), *L'abbé de Choisy ou l'ingénieux libertin.* Paris, Presses de la Renaissance, 1983.

47. Selon cet auteur, l'abbé de Choisy a décrit dans un de ses ouvrages le château de Crespan à Vouzay (lieu non identifié) ; mais la description ne correspond pas aux vestiges. Ne s'agirait-il pas de Belesbat ?

L'abbé de Belesbat

C'est Paul Hurault, frère puîné d'Henry. Assez effacé, semble-t-il, il n'est guère mentionné dans les écrits du XVII[ème] siècle. Il est abbé de Saint-Benoit-du-Sault, dans le Berry, non loin du Limousin. Il meurt en 1691, après son frère aîné (décédé en 1683) et sa sœur Jeanne-Olympe[48]. Dans son testament, il fait son héritier Charles-Paul Hurault "son neveu, comte de Belesbat, chef de ma branche - écrit-il - et fils de mon frère aîné". Il demande que son corps soit inhumé dans la chapelle de "Boutigny" *(sic)* où son père, sa mère et d'autres parents le sont déjà. Il attribue trois mille livres à la construction d'un mausolée dans cette chapelle, "destiné à la sépulture de ceux de ma maison"[49].

Ce texte laisse entendre que le lieu d'inhumation des Hurault de Boistaillé-Belesbat était la chapelle du château de Boutigny, lequel sera démoli à la fin du XVIII[ème] siècle, et non pas, comme on pourrait le croire, la chapelle du château de Belesbat[50] qui n'aurait servi que pour des baptêmes (et des mariages) tel celui en 1702 de Geneviève Hurault de l'Hospital, fille de feu Louis, seigneur du Vignay et de Champmotteux[51].

Dans la génération qui suit celle de tous ces personnages, un seul Hurault est à mentionner, Charles-Paul.

---

48. Les autres frères et sœurs d'Henry sont : Paul-Baptiste (vraisemblablement mort en bas-âge) ; Guy, tué en 1637 au siège de Landrecies ; Marguerite, citée dans le contrat de mariage d'Henry ; Madeleine, entrée en religion, en 1672, à l'abbaye du Pont-aux-Dames en Brie.

49. *Arch. nat.*, min. centr., LXXXV 375, acte du 19 mars 1691. En toute certitude, ont déjà été inhumés : Michel, décédé à Quillebeuf, dont le corps a été ramené à Belesbat ; Guy, seigneur de Vayres-le-Grand (d'après DEVERRE, *Le chancelier de l'Hospital)*, les parents de l'abbé : Pierre-André Hurault et Claire de Jessé, selon toute vraisemblance : Olympe du Faur auprès de son mari Henri Hurault, et Renée de Flexelles.

50. Cette chapelle est citée dans QUESVERS et STEIN, *Inscriptions du diocèse de Sens.* Paris, 1900-1904, d'après *Arch. dép. Yonne,* G 68. En 1642, Monsieur de Belesbat a un chapelain, ancien curé de Courdimanche *(Arch. dép. Essonne,* II E 33/2).

51. *Arch. comm. Courdimanche,* G G 1.

Charles-Paul Hurault

Unique garçon issu du mariage d'Henry et de Renée de Flexelles à vivre assez âgé, il hérite, en 1683, à la mort de son père, de la seigneurie de Belesbat, dans le château de laquelle, sa mère, d'après son contrat de mariage, est tenue de résider. Il est resté célibataire après l'échec d'un projet de mariage avec une demoiselle d'Alérac, projet qui avait causé de l'étonnement, rapporte M^me^ de Sévigné. La célèbre épistolière plaisante sa grosseur, moins méchamment que Saint-Simon qui le dépeint comme "une manière d'éléphant pour la figure, une espèce de bœuf pour l'esprit, qui s'estoit accoustumé à se croire courtisan à suivre le roi dans tous ses voyages de guerre et de frontières, qui se fit assez moquer de lui et ne laissoit pas de lâcher quelquefois des brutalités assez plaisantes..."[52] Il le complimente - on l'a appris au début de cet article - "d'avoir fort accommodé le jardin de Belesbat près de Fontainebleau où les eaux et les bois sont admirables", mais il ajoute que Charles-Paul s'y "estoit fort incommodé"[53].

Agé, Charles-Paul a des ennuis de santé. Le 24 mai 1701, il tombe en apoplexie alors qu'il visite une abbaye tenue par une de ses sœurs près de Nevers[54]. Il meurt en 1706. Sa mère qui a quatre-vingt-huit ans "en héritera s'il leur reste du bien" écrit Dangeau qui poursuit : "mais on prétend qu'il en a beaucoup mangé". Son héritier sera en fait son neveu, fils de sa sœur, Philippe, marquis de Canillac, colonel d'infanterie dont on ne parlera pas ici puisqu'il vend la seigneurie de Belesbat le 22 mai 1706, peu avant le décès de sa grand-mère[55].

---

52. SAINT-SIMON, *op. cit*, t. XIII, p. 306.

53. "Incommoder" mettre mal à l'aise (ROBERT, *Dictionnaire, op. cit.).*

54. DANGEAU, *Journal.* Paris, Firmin-Didot, 1860, t. VIII, p. 169 ; t. XI, p. 38.

55. L'acte passé devant Dutartre, notaire à Paris, n'a pas été conservé.

QUATRIÈME NOTE : LA FÊTE DE BELESBAT

Le principal événement dont le château de Belesbat a été le théâtre – c'est le cas de le dire – est sans aucun doute ce que l'histoire littéraire retient sous le nom de "fête de Belesbat".

Avant de reproduire la lettre de Voltaire qui en est le récit, des éditeurs et commentateurs de ses œuvres[56], écrivent que cette fête eut lieu dans les circonstances suivantes :

"On était dans l'automne 1725. Voltaire, admis à la Cour, faisait partie du Fontainebleau royal où il se voyait choyé de tous, mais où il perdait bien son temps, soit à la suite de la nouvelle reine, Marie Leczinska, soit dans la compagnie de la maîtresse de M. le duc [de Bourbon], plus reine encore que la Polonaise qui lui devait tout. M^me^ de Prie avait obtenu du marquis de Livry qu'il lui cédât pour un temps son château de Belesbat situé près de Fontainebleau. Elle y faisait quelques échappées, elle y emmenait volontiers Voltaire ; elle l'y invita une dernière fois vers le milieu d'octobre et ce fut là qu'on improvisa [la] une mascarade [suivante] en l'honneur de deux nouveaux mariés, la marquise de Curzay avec M. de Mauconseil, grand veneur de Pologne et grand joueur de Biribi."

Cette mascarade est résumée par le président Hénault, qui y prit part, comme suit :

"Le curé de Courdimanche était un original, grand chansonnier, et quelles chansons ! Nous nous amusâmes beaucoup dans un voyage que nous fîmes chez M^me^ de Prie à Belesbat où se trouvait M. de Voltaire[57]. Nous mîmes dans un lit ce curé à demi ivre, nous lui fîmes faire son testament. M. de Voltaire vint l'assister à sa mort. Par reconnaissance, le moribond le nomma son successeur à la cure de Courdimanche : tout cela en couplets fort agréables qui ont été imprimés et qui faisait une espèce de fête telle qu'on n'en voit qu'à la campagne."[58]

---

56. VOLTAIRE, *Œuvres complètes*, commentées par E. de LA BEDOLLIÈRE et S. AVENEL, dits éditeurs de Kehl, t. III, Voisenel, imprimeur, 1868.

57. La société, qui représente les citoyens de Belesbat, s'est plus ou moins déguisée : moustaches au charbon, bonnets de papier sur la tête, en forme de pain de sucre, sur chaque bonnet le nom d'un poète de l'Antiquité.

58. HÉNAULT, *Nouveau dialogue des morts*. Cette fête n'est pas mentionnée dans ses *Mémoires*.

Ce qui intéresse l'historien local est de connaître les noms, titres et qualités des personnages qui y prirent part ; il aura ainsi une idée de la société qui fréquenta le château à partir de son acquisition en 1706 par Jean-Baptiste Berthelot de Duchy.

Avant de les présenter un à un, plus complètement que ne l'a fait M. Thirion[59], il convient de rappeler que cette fête aurait été donnée, selon les éditeurs de Kehl, "en l'honneur de deux nouveaux mariés". Ce fut donc avant tout une fête de famille à laquelle prit part surtout le "clan" Berthelot, selon le mot du professeur Jean Delay[60], mot très juste parce que les Berthelot étaient une famille unie qui se réunissait volontiers pour célébrer des événements familiaux.

Mais puisque tous les historiens sont d'accord, preuves à l'appui, pour la situer au mois d'octobre 1725, nous ne croyons pas qu'il se soit agi d'une cérémonie de noces ; en effet, le mariage d'Etienne Guenot de Mauconseil avec Cécile-Thérèse Rioult d'Ouilly n'a eu lieu, d'après le registre paroissial de Courdimanche, que le 24 novembre. Nous pensons que "la fête" fut plutôt une réunion familiale organisée en raison de l'entrée imminente dans le "clan" de ce M. de Mauconseil et de la future épouse qui en faisait d'ailleurs déjà partie en tant que cousine de M^me^ de Prie[62].

Outre les membres du "clan", sont présents leurs amis, personnalités politiques, littéraires ou militaires, ces dernières s'étant connues lors de la campagne d'Italie en 1705.

Les Berthelot[63]

Originaire de Bretagne, d'extraction modeste, la principale branche de la famille Berthelot au début du XVIII^ème^ siècle a pour fondateur :

---

59. THIRION (H.), *Voltaire chez Madame de Prie* dans *Revue de la société historique de Versailles et de Seine-et-Oise*, 1903, t. III, p. 188 à 196 et IV, p. 260 à 272.

60. DELAY (Jean), *Avant-mémoires : d'une minute à l'autre.* Paris, N.R.F., 1979-1980, tome I, VI 9 "l'alliance Berthelot" et VII 9 "le clan Berthelot".

61. *Arch. comm. Courdimanche,* G G 1, registre paroissial. Il est bien tenu au début du XVIII^ème^ siècle, ne comporte ni ratures, ni surcharges.

62. La mère de M^me^ de Prie, Agnès Rioult d'Ouilly de Curzay, était belle-sœur du propriétaire de Belesbat.

63. PRÉVOST et ROMAN d'AMAT, *Dictionnaire de biographie française.* Paris, Letouzey et Ané, 1954, article Berthelot, t. VI.

François Berthelot

Secrétaire du roi, il devient commissaire général de l'artillerie pour la province de Picardie, puis pour la France entière. Il obtient le monopole des poudres et salpêtres pour tout le royaume. Il gère si bien ses affaires que Louis XIV le nomme conseiller d'Etat et que Colbert, dont il est parent éloigné, l'intègre à son équipe. Vers 1680, l'île d'Orléans au Canada est érigée en comté en sa faveur sous le nom d'île Saint-Laurent. Anobli par charge, il devient l'un des directeurs de la Compagnie des Indes et l'un des cinq grands fermiers généraux "comme l'homme le plus capable de faire les recouvrements sans tourmenter les peuples".

Il meurt en 1712. De sa seconde femme, Agnès Regnault de Duchy, il a sept garçons et deux filles tous (sauf deux décédés) dans la force de l'âge l'année de la fête de Belesbat dont :

(Jean) Etienne Berthelot

Second garçon de François, il est dit "de Pleneuf" du nom d'une terre des Berthelot en Bretagne. On l'appelle aussi "baron de Baye"[64]. A trente-cinq ans, il a épousé Agnès Rioult d'Ouilly de Curzay qui en a dix-sept et est réputée pour sa beauté et sa richesse.

Successivement commissaire général des poudres et salpêtres, trésorier général de l'extraordinaire des guerres, directeur général de l'artillerie, etc..., il est aussi premier commis de la guerre.

Au cours de la campagne d'Italie, pendant la guerre de succession d'Espagne, il est pris en flagrant délit de vol ; il se tire d'affaire grâce à son frère (ci-dessous) et rentre à Paris où sa femme mène joyeuse vie dans leur hôtel au coin des rues de Cléry et Poissonnière. Puis, pendant la Régence, une chambre de justice révise les comptes de l'armée d'Italie ; il est condamné à rembourser une somme considérable. Pour éviter l'emprisonnement, il se réfugie à Turin où sa fille Agnès - M^me^ de Prie - vit avec son mari, ambassadeur, "ensorcellant tous les hommes d'Etat de la péninsule".

En 1725, il a soixante-deux ans. Il semble qu'il n'ait pas pris part à la fête.

---

64. A cause de la seigneurie de Baye (Baye, Marne, cant. Montmort) qu'il possède en Champagne.

Simon BERTHELOT ép. Catherine GERMAIN

	Simon II	François, comte de Saint–Laurent 1626–1712 ép. 1. ? 2. Agnès Regnault de Duchy			Catherine ép. J.–B. AME	Marie ép. Christophe DALMAS		
Geneviève ép. RAVOT	Nicolas–François sr de Jouy 1661–1741	Etienne sr de Pléneuf, baron de Baye	Jean–Baptiste sr de Duchy et Belesbat	Michel–François sr de Rebourseau		Louis–Henri sr de Saint–Laurent	Marie ép. GACE	Anne ép. NOVION
Nic.–François II sr de Belesbat 1707–1743	fille	Agnès–Jeanne 1698–1727 ép. de PRIE	Ls–Michel sr de Monchesne † 1741	François sr de Pléneuf, baron de Baye, né en 1703		Fr.–Etienne mort en bas âge	Etienne–L. religieux 1707–1742	Etienne Henri III sr de Saint–Alban

Jean-Baptiste Berthelot de Duchy

"Le gros Duchy", comme l'appelle le président Hénault participe au même titre que son frère aîné Etienne à la campagne d'Italie comme général des vivres aux armées. C'est un "munitionnaire" qui lui aussi sait s'enrichir et qui, lui aussi, devra indemniser sérieusement le Trésor pendant la Régence. Il s'est caché, mais les succès de sa nièce et l'appui des grands financiers, les frères Pâris, lui ont évité d'infâmantes poursuites.

Rentré en grâce, il devient fermier général, puis il est nommé gouverneur général de l'Hôtel des Invalides. Il a une maison à Paris, rue de Cléry, près de celle de son frère ; il en a une autre à Fontainebleau ; il a le château de Belesbat "où ses réceptions devaient être aussi brillantes que par le passé"[65]. Il en est le propriétaire, il y a accueilli de hauts personnages, le duc de Vendôme et son frère, avant leur brouille en 1708.

On ne voit pas du tout pourquoi il aurait "prêté" son château au marquis de Livry et encore moins pourquoi celui-ci l'aurait mis à la disposition de la marquise de Prie, née Berthelot.

Célibataire, cinquante-trois ans, Jean-Baptiste Berthelot est, à notre connaissance, le doyen d'âge de tous les participants à la fête[66].

> "Duchy, maître de la maison
> vous êtes franc, vrai sans façon
> très peu complimenteur
> et je vous en révère"[67].

---

65. THIRION, *op. cit.*

66. A moins que sa tante paternelle, Catherine Berthelot, et son mari Jean-Baptiste Amé n'aient été présents (sans être cités dans la lettre), ce qui est possible puisqu'ils fréquentaient le château de Belesbat : ils y seront en 1731 pour le mariage du concierge du château *(Arch. comm. Courdimanche,* G G 1).

67. Nous citons ici et page suivante quelques vers extraits de la lettre de Voltaire.

"Maître de la maison", c'est bien ainsi qu'on le considère à la fête[68].

Dans la génération suivante, celle des futurs époux figurent :

Louis-Michel Berthelot, frère aîné de la marquise de Prie, seigneur de Monchesne. Il a vingt-trois ans : il est intendant des finances parce que, à l'instigation de sa sœur (voir ci-dessous), on a créé pour lui un nouveau poste.

> "Continuez, Monsieur, avec votre talent
> d'être plaisant et froid, sans être froid plaisant
> de divertir souvent et de ne jamais rire..."

Il est accompagné de sa femme :

> "aimable moitié de ce grand disputeur..."

François Berthelot de Pleneuf, baron de Baye, le jeune, frère puîné de Louis-Michel. Il a vingt-deux ans.

> "Vous êtes, cher de Baye, au printemps de votre âge
> vous promettez beaucoup, vous tiendrez d'avantage
> ...
> dailleurs imitez votre frère,
> mais qui pourrait imiter votre sœur".

La marquise de Prie

Cette sœur, c'est Jeanne-Agnès Berthelot de Baye.

Brillante, séduisante, elle a épousé le marquis de Prie, ambassadeur et l'a accompagné à Turin : "elle parle l'italien à merveille et le chante de même" écrit d'elle le chroniqueur Marais.

Maîtresse de Louis de Bourbon, prince de Condé, ce serait elle qui aurait incité son amant à solliciter de Louis XV le poste de premier ministre : elle lui dicte la politique à mener, notamment en matière financière.

En 1725, elle a vingt-sept ans. Elle vient de faire échouer le projet de mariage de son amant avec Marie Leczinska, fille de l'ancien roi de Pologne et de favoriser ainsi le mariage de Louis XV qui a été célébré le 4 septembre à Fontainebleau.

---

68. Aucun de ses frères et sœurs n'assiste à la fête, semble-t-il. Ce sont : Nicolas-François Berthelot, seigneur de Jouy, l'aîné ; Jean-Etienne (cité page 63) ; Michel-François Berthelot de Rebourseau ; Louis-Henri, seigneur de Saint-Laurent, Président de la cour du Parlement à Metz ; Geneviève, épouse Ravot ; Marie, épouse de Gassé : "fort vertueuse, horriblement laide" (SAINT-SIMON) ; Anne, épouse de Novion.

Elle a été nommée dame d'honneur de la reine.

"Objet aimable et rare assurément
qui passe d'un vol rapide
du grave à l'enjoué
du frivole au solide".

Elle est considérée comme une des plus jolies filles de la Cour parce qu'elle a beaucoup d'agrément dans le visage. Elle a aussi de l'esprit.

Un sieur Delaistre, cousin et protégé d'Agnès, avec laquelle il a séjourné à Turin, est, apparemment, le plus effacé du clan Berthelot[69]. Il est :

"doux, sage, ingénieux, agréable".

Les personnalités, amies des Berthelot

Elles appartiennent surtout au monde littéraire.

Voltaire

Parmi elles, la plus connue – de nos jours – est Voltaire.

En 1725, par contre, il commence seulement à se faire connaître. Il a déjà écrit "Œdipe" (1718) et vient de publier "L'indiscret". Cela n'a pas suffi à établir sa renommée.

Aux eaux, à Forges–les–Bains en Normandie, il a fait connaissance de M^me^ de Prie. Ils ont sympathisé et il compte sur elle pour être introduit à la Cour ; elle répond à son souhait en le recevant dans la maison de son oncle Duchy, à Fontainebleau, dans le courant de l'été 1725. De là, à Belesbat, il n'y a qu'une quinzaine de kilomètres. Elle y amène Voltaire une première fois en août, une seconde, en octobre, pour la fête[70].

---

69. Ne sont pas cités dans la lettre et n'ont donc vraisemblablement pas assisté à la fête, à l'exception de Louis, seigneur de Monchesne, les autres frères et la sœur de la marquise de Prie, ni, non plus, son cousin, Nicolas–François II Berthelot, qui sera le dernier membre de la famille, seigneur de Belesbat.

70. D'après THIRION, *op. cit.* Le 17 septembre, Voltaire écrit à M^me^ de Bernières à Fontainebleau : "Je pars dans deux jours pour aller à Bellegarde : de là, je retourne une seconde fois à Belesbat avec M^me^ de Prie. Ce sera dans ce temps–là que mes affaires seront fixées ou manquées". (*Œuvres complètes* de VOLTAIRE. Edition Beuchot, t. LI, p. 154.)

Le président Hénault

Charles-Jean-François Hénault reste connu sous le titre de "président" parce qu'il fut un temps président de la Chambre des enquêtes du Parlement de Paris. Mais, s'il fut magistrat, il fut aussi et surtout poète puis historien[71]. Fort gai dans sa jeunesse, homme du monde, il s'était lié avec les principaux esprits de son temps.

En 1725, il a quarante ans. Il a déjà rédigé des tragédies et il occupe depuis deux ans le siège laissé vacant à l'Académie française par le décès du cardinal Dubois. Il vient aussi d'être élu membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles lettres et d'être élevé au poste de surintendant de la reine, Marie Leczinska.

"Hénault, aimé de tout le monde
vous enchantez également
le philosophe, l'ignorant,
le galant à perruque blonde,
le citoyen, le courtisan".

Le marquis de Livry

Il a quarante-six ans ; il est décoré depuis peu de l'Ordre du Saint Esprit. Fils de Louis I Sanguin de Livry, du "vieux Livry" comme écrit Saint-Simon, "un fort bon homme", qui jouait toute la journée à des jeux de commerce avec le roi. Louis II a été baptisé par Bossuet dans la chapelle du château de Saint-Germain-en-Laye et a eu pour parrain Louis XIV, pour marraine Marie-Thérèse d'Autriche. Outre sa seigneurie de Livry qui a été érigée en marquisat du temps de son père, où il vit dans le château le temps qu'il ne passe pas à la Cour, il possède aussi celle du Génitoy près de Lagny-sur-Marne et celle de Sevran. Premier maître de l'Hôtel du roi en survivance de son père, il est maréchal de camp et lieutenant général des armées du roi. Ambitieux, incapable, il a été battu à Turin en 1706. C'est très vraisemblablement au cours de cette campagne d'Italie qu'il a fait connaissance et s'est lié avec Jean-Baptiste Berthelot.

"... Plus on connaît Livry, plus il est agréable
il donne du plaisir et toujours il en prend
il est le Dieu du lit et celui de la table..."

---

71. Il est l'auteur d'un *Abrégé chronologique de l'histoire de France.*

L'abbé de Livry

Frère du marquis, il est ambassadeur. Il rentre d'une mission diplomatique en Espagne. Il en accomplira bien d'autres. De plus, il,

> "soutient mieux que le Clergé,
> les libertés de l'église de France".

Le duc de La Feuillade

Ce ne peut être que Louis, fils unique de François III, comte d'Aubusson, qui prit ce titre de "La Feuillade" et se fit remarquer en faisant ériger la statue de Louis XIV, place des Victoires, à Paris. "D'un visage d'une laideur dégoûtante" (Saint-Simon), Louis était considéré comme ayant de l'esprit, de l'audace, les manières du grand monde et le jargon qui plaît aux femmes. Au cours de la campagne d'Italie, il ne fut pas plus heureux en 1706, devant Turin que le marquis de Livry. Néanmoins, le financier Pâris-Duverney et M^me^ de Prie le firent nommer maréchal en 1724[72].

> "Vous avez, jeune La Feuillade
> ce don charmant que jadis eut Saucourt"[73].

Monsieur de Bonneval

Sans doute poète et écrivain puisqu'on lui dit :

> "Et vous, cher Bonneval, que vous êtes heureux,
> vous écrivez souvent sous l'aimable de Prie
> et vous avez des vers le talent grâcieux..."

Monsieur de Billy

Est gouverneur du comte de Clermont dont il va être question ci-dessous. Selon Dangeau, c'est un homme dont on dit beaucoup de bien :

> "... Billy, nouveau mentor bien plus sage qu'austère
> de ce Télémaque nouveau, si pour éclairer sa carrière,
> ta main, de la raison, nous montre le flambeau..."

---

72. D'après le *Larousse du XIX^ème^ siècle*, il serait décédé en janvier 1725. Erreur de date ? ou personnage mal identifié ?

73. Saucourt, personnage non identifié.

Le comte de Clermont

Le personnage le plus distingué de la réunion est le comte de Clermont, Louis de Bourbon-Condé. Né en 1709, il a donc seize ans ; il est le frère cadet du premier ministre de Louis XV. Destiné à la prêtrise, il ne s'est senti aucune vocation et il a obtenu du Pape la permission de porter les armes : en cette fin d'année 1725, il est maître de camp de Clermont-cavalerie[74]. Il est déjà connu pour ses aventures galantes :

"Viens, parais, jeune prince
et qu'on te reconnaisse
pour le coq de notre paroisse".

Il a une sœur, Marie-Anne de Bourbon-Condé à qui la lettre de Voltaire avec la relation de la fête "écrite sur le champ" est adressée. Marie-Anne, très jolie, a eu une idylle avec le comte de Melun qui s'est tué en 1724 dans un accident de chasse. Elle en a eu beaucoup de peine, ce qui expliquerait d'une part son absence à la fête, d'autre part le fait qu'elle ne se soit jamais mariée.

En 1725, elle est surintendante de la maison de Marie Leczinska. Elle se mêle quelque peu de politique favorisant le duc de Bourbon son frère (l'amant de M^me^ de Prie).

Se tournant vers M^me^ de Montchesne, Voltaire résume :

"Toi, Montchesne discète et sage
accepte-moi pour directeur,
que ton mari soit bedeau de village
que de Baye soit carillonneur
et Duchy marguillier d'honneur ;
le Président sera vicaire
Livry, des pains bénits, sera dépositaire,
que l'abbé préside au lutrin
qu'il ait même encore l'emploi de sacristain.
Venez, B... soyez ma ménagère.

De ces biographies très sommaires, on conclut que dans le public de la fête, la jeunesse, les moins de trente ans étaient à peu près aussi nombreux que les plus de trente ans[75]. Tous avaient dû se divertir ensemble un mois plus tôt à Fontainebleau lors du mariage du roi.

---

74. En 1754, il entrera à l'Académie française après avoir dirigé une "Société des Arts" créée à son initiative.

75. Voltaire était le plus âgé des "jeunes".

L'historien local s'interroge : le vrai curé de Courdimanche, l'abbé Sanson[76] était-il présent ? On sait qu'il acceptait volontiers les moqueries.

CINQUIÈME NOTE : DÉBUT DE LA DÉCADENCE

Le 21 janvier 1740, Louis-Henri Berthelot, conseiller du roi en ses conseils et maître des requêtes ordinaires de son hôtel, demeurant à Paris rue de Cléry, paroisse Saint-Eustache se présente chez un notaire au Châtelet de Paris. Il lui remet le testament olographe de Jean-Baptiste Berthelot, son frère, seigneur de Duchy, Belesbat et autres lieux, intendant de l'Hôtel royal des Invalides, décédé la veille en son domicile parisien[77].

Ce testament, rédigé neuf mois plus tôt, est écrit d'une écriture fine, serrée et penchée. Il couvre une page et demi de format 21 x 30 environ. Presque toutes ses dispositions concernent la seigneurie de Belesbat dont notamment la première :

"Je laisse à mon neveu Berthelot de Belesbat[78], fils de mon frère aîné, sous-lieutenant au régiment des gardes françaises, les terres de Belesbat, Cognampuis, Boutigny, Marchais, circonstances et dépendances, avec la vaisselle d'argent, meubles, linge, tables..., le bois d'œuvre et à brûler qui se trouveront à ma mort dans le château de Belesbat, comme aussi les provisions de bouche, les ustensiles servant à l'entretien du parc, des fermes..., les terres..., etc..."

Il lui laisse aussi ses chevaux et équipages de Paris, les provisions du bureau de l'hôtel, "le livre du sacre du roy". Mais les tableaux de cet hôtel reviennent à M. de Monchesne, autre neveu.

---

76. Né à Valognes en 1672, il avait cinquante-trois ans. Il était curé de Courdimanche depuis 1706.

77. *Arch. nat.*, min. centr., XX 570, acte du 21 janvier 1740.

78. Il s'agit de Nicolas-François II, fils de Nicolas-François I, frère aîné du testateur. Seuls, dans la famille Berthelot, Jean-Baptiste et ce neveu auront porté ce titre de seigneur de Belesbat : le testament entérine une disposition prise depuis longtemps, puisqu'en 1731, ce neveu se qualifiait déjà de seigneur de Belesbat *(Arch. comm. Courdimanche*, G G 1).

Le légataire universel est le frère puîné du testateur, Louis-Henri Berthelot de Saint-Laurent. Il hérite de la maison de Paris, de celle de Fontainebleau, etc... ; il est chargé, en contrepartie, en ce qui concerne Belesbat, de payer chaque année, sa vie durant, mille livres aux pauvres de la paroisse de Boutigny et cinq cents à ceux de la paroisse de Courdimanche, la distribution des aumônes étant faite par les curés, le procureur fiscal et le concierge sous réserve de l'approbation du nouveau seigneur.

De plus, toujours en ce qui concerne Belesbat, Jean-Baptiste Berthelot lègue mille livres à son filleul, fils de son agent d'affaires et concierge à Belesbat, six cents à son jardinier, huit cents à son cuisinier, autant à son cocher, quatre cents à son laquais et six cents à sa servante. Ces sommes seront remises à leurs destinataires par Louis-Henri désigné comme exécuteur testamentaire.

Nicolas-François II Berthelot, devenu seigneur de Belesbat à la mort de son oncle, prend part en 1743, comme sous-lieutenant au régiment des gardes françaises, à la campagne menée en Allemagne contre l'armée anglo-autrichienne (guerre de succession d'Autriche). Il est tué à la désastreuse bataille de Dettingen. Cette mort au champ d'honneur marque la fin, aussi bien pour le clan Berthelot que pour la seigneurie de Belesbat, d'une période de splendeur.

Côté Berthelot, des lignées se sont déjà éteintes : les autres se sont dispersées et ont perdu leur notoriété : aucun membre de la famille n'est susceptible de garder Belesbat. Dans ces conditions, la seigneurie est mise en vente. Elle est acquise par un sieur Le Pescheux, déjà seigneur de Guigneville, dans la vallée de l'Essonne, au nord de Belesbat près de La Ferté-Alais. Le Pescheux est un homme bien différent de ses prédécesseurs. Physiocrate, il estime qu'une terre entourant un château n'est ni un lieu de détente, ni un lieu de plaisir champêtre : c'est un bien qui doit rapporter.

Il convertit donc le parc (en partie tout au moins) en terre à culture : au cours de l'été 1747, il en vend les bois à l'exception des charmilles[79], ce qui permet à l'abbé Lorieul, successeur de l'abbé Sanson à la cure de Courdimanche, normand d'origine comme lui, d'écrire dans son "Journal" que le parc [de Belesbat] qu'il avait considéré comme lieu des plus beaux des environs de Paris, à l'exception de celui de Villeroy, à Mennecy :

---

79. *Arch. dép. Yvelines*, VI J 13, acte du 4 juillet 1747.

"Aujourd'hui que le propriétaire d'iceluy le détient [il s'agit de M. Le Pescheux], la maison et le parc deviendront affreux ; notes *(sic)* qu'en rigueur, les terres que l'on ensemence de nouveau dans ce parc doivent la dîme de toute nature en grains au curé[80].

Joseph DELIVRÉ

ANNEXE
LES HURAULT DE BOISTAILLÉ

La noble maison des Hurault a pour fondateur Raoul I, seigneur de La Grange en Sologne. Mais celui qui fait la renommée de cette maison est son fils Jean qui sert de banquier au roi Louis XII et reçoit de lui, en contrepartie, de nombreuses faveurs.

Raoul a trois fils : l'aîné est la souche des Hurault de Vibraye ; le second est le fondateur de la branche des Hurault de Cheverny qui compte un chancelier de France sous le règne d'Henri III et plusieurs hommes d'Etat ; le troisième est le chef de la branche des Hurault de Boistaillé.

Si l'on connait bien Vibraye et Cheverny, on a de la peine de nos jours à situer Boistaillé. Déjà au XIX^{ème} siècle, le lieu-dit ne figurait plus sur les cartes. Rien de surprenant : c'était un petit fief, sans château, ni manoir, situé dans la Beauce au nord de Pithiviers, sur la commune de Mainvilliers. Plusieurs actes le citent :

"Le fief de Boistaillé dépendant de la terre d'Oinville à Mainvilliers"[81].

"Actes de foi et hommage rendus par Robert Hurault pour le fief de Boistaillé"[82].

"Nomination d'un vicaire pour le fief de Boistaillé dépendant de la terre d'Oinville par le prieur du prieuré Saint-Sanson d'Orléans"[83].

---

80. Le "Journal" de l'abbé Lorieul consiste en notes rédigées sur les pages blanches des registres paroissiaux de Courdimanche pour les années de 1736 à 1748. Il a été reproduit, annoté, par Jacques STAES dans le *bulletin de la Société historique et archéologique de Corbeil, d'Etampes, et du Hurepoix*, 1973, p. 9 et sq.

81. *Arch. nat.*, R^4 399, pièce 183.

82. *Arch. dép. Loiret*, Inventaires sommaires, A 1213.

83. *Arch. nat.*, R^4 413, acte du 13 juin 1527.

Les tramways de Corbeil et d'Essonnes

Au cours des dernières décennies du siècle dernier, d'assez nombreuses lignes de tramways, à chevaux vers 1870, électriques autour de 1900, commencèrent à se développer, dans Paris d'abord, puis aux alentours de la capitale. Bientôt plusieurs villes de la région songèrent à s'équiper de ce nouveau moyen de transport[1]. Ce fut ainsi le cas de Versailles, de Melun, de Fontainebleau[2], tandis que s'ébauchait la création de tout un réseau de lignes destinées à la desserte des environs de Paris. Au début de ce siècle, Corbeil, sous-préfecture du département de Seine-et-Oise, avec la ville voisine d'Essonnes, toutes deux déjà cités très actives, comptaient chacune une dizaine de milliers d'habitants[3].

Et Corbeil, cela est un détail peu connu, fut certainement la première petite ville des environs de la capitale, à en posséder un "privé" certes et à fonctionnement bi-hebdomadaire, mais que son promoteur aurait bien désiré voir devenir un "vrai" tramway, à l'usage du public !

Ce promoteur, c'était Paul Decauville qui, dès 1881, ne pouvant agrandir ses installations "d'agriculteur-industriel" à Evry (ferme de Petit-Bourg) s'était établi sur la commune d'Essonnes, aux lieux-dits "Les Tarterets" et "Les Bas-Tarterets", entre la voie ferrée de Paris à Montargis et la Seine, faisant bâtir là, ce que son souci publicitaire l'incita à baptiser "la plus grande usine du monde pour les chemins de fer portatifs".

---

1. Le tramway est un nom du début du XIX^{ème} siècle, d'origine anglaise (le dictionnaire Robert donne "1818 – nom anglais") qui désignait un chemin de fer à rails plats, servant aux transports urbains et qui, par extension, désigna aussi les voitures circulant sur ces rails.

2. Versailles, 60 000 habitants à l'époque, eut son tramway... à chevaux dès 1876, Melun, préfecture de la Seine-et-Marne, 14 000 habitants, n'eut le sien qu'en 1901, alors que Fontainebleau en avait inauguré un en 1896, avec seulement 13 000 habitants.

3. Recensements de :
1896 : Corbeil : 9 182 habitants, Essonnes : 9 072 habitants.
1901 : Corbeil : 9 632 habitants, Essonnes : 9 374 habitants.
1906 : Corbeil : 9 902 habitants, Essonnes : 9 633 habitants.

Pratiquant, à une époque où cela n'était pas courant, ce que l'on désigne aujourd'hui sous le nom d'"opération portes ouvertes", Paul Decauville, toujours à la pointe du progès, songea à faciliter l'accès de ses usines, grâce au moyen de transport fabriqué en ses établissements même ! Ce serait à la fois pratique et très publicitaire. Déjà à Evry n'avait-il pas, dès 1875-1876, créé un service hippomobile reliant les ateliers de Petit-Bourg à la gare P.L.M. d'Evry[4].

Aussi, dès le 28 août 1883 adressa-t-il deux lettres, l'une au maire de Corbeil, l'autre à celui d'Essonnes, sollicitant de ceux-ci l'autorisation d'établir cette ligne qui devait emprunter les territoires de ces deux communes. Le 9 novembre suivant, lors de la séance du Conseil municipal de Corbeil, M. Bessin donna lecture du rapport de la commission qui avait été nommée afin d'examiner la demande de Paul Decauville[5].

---

4. Les premiers catalogues de la firme P. Decauville font état de ce service, avec ce texte : "Les personnes désirant visiter Petit-Bourg et assister aux expériences pratiquées avec le chemin de fer portatif, devront prendre à la gare de Lyon, le train de 11 h 22 pour Evry-Petit-Bourg (55 mn de Paris). Il y a un break à l'arrivée de ce train, les mardis et vendredis. On peut revenir à Paris, par l'express de Corbeil, à 4 h 39". Le texte est illustré par un dessin de ce break attelé de deux chevaux (catalogue de 1884). Cette disposition est aussi rapportée par Turgan, dans *Les Grandes Usines* (Paris, 1878).

5. Cette lettre figure toujours dans les Archives municipales (série O, doc. non coté, dossier "Chemin de fer"). On peut lire ceci : "Cette ligne à voie étroite réduite de 0,60 m sera noyée dans le sol partout où elle sera susceptible d'être traversée par des voitures. Elle sera établie, partie avec des rails à ornières, partie avec des double-rails Vignole... car je désire que cette installation permette de comparer les différents systèmes de voies et de traction ; pour cette même raison... cette traction aura lieu avec des chevaux ou des locomotives à air comprimé ou électriques". On remarque encore que dans cette lettre, P. Decauville écrivait : "Ce tramway se continuera sur le territoire d'Evry-Petit-Bourg, en traversant une partie du territoire d'Essonnes. Je me propose de faire payer 10 centimes par personne allant de la gare de Corbeil jusqu'au Bras-de-Fer, sur le territoire d'Evry, et autant pour le retour. Si je prolonge la voie jusqu'au centre du village d'Evry, la taxe sera portée à 20 centimes..." P. Decauville ajoutait, à la fin : "Je ne doute pas que cette première tentative de tramway à Corbeil ait un réel succès et si je ne suis pas déçu dans mes espérances, j'aurai l'honneur de vous demander l'année prochaine une concession pour une autre ligne qui irait de la gare de Corbeil, jusqu'au Quai de la Pêcherie..." Et il terminait en proposant de payer une taxe annuelle de 30 francs à la ville, pour l'occupation d'une partie de la voie publique.

De ce rapport, il résultait que la commission était d'avis d'autoriser, en principe, l'établissement de ce tramway... aux conditions suivantes :

"Les voies devaient être posées dans le sens longitudinal des rues empruntées et à une distance minimale de deux mètres des conduites d'eau et de gaz... Au cas où des travaux seraient nécessaires sur ces dites conduites, M. Decauville devrait s'engager à assurer, à ses frais, la dépose et la repose de ses voies passant au-dessus des conduites. Enfin, la redevance annuelle à verser à la ville serait de dix centimes par mètre courant de ligne, ces sommes profitant... à la Caisse des Ecoles. Pour terminer, M. Decauville devrait, à l'expiration de sa concession, enlever ses rails et rétablir la chaussée à ses frais. A l'unanimité, le Conseil approuva ces conditions et donna son accord pour l'établissement du tramway. Mais il ne sera pas réalisé car il y avait aussi le Conseil municipal d'Essonnes puisque, à partir de la rue d'Evry (ancien chemin rural de Corbeil à Evry, ayant son origine sur le chemin de halage, longeant le bord du fleuve), la ligne devait parcourir environ cinq ou six cents mètres sur le territoire de cette commune[6]. Une commission aussi avait été nommée pour étudier ce projet à Essonnes et elle ne devait donner sa réponse que deux ans plus tard (novembre 1885) ! Et cette réponse était négative[7] : "considérant que la réalisation du projet de M. Decauville d'établir un tramway à voie étroite, de la gare de Corbeil à la limite du territoire d'Evry-Petit-Bourg, pour le transport des voyageurs serait contraire aux intérêts de la population agglomérée de la ville d'Essonnes" ! Les choses en restèrent là durant plusieurs années. Le 31 mars 1887, Paul Decauville renouvela sa demande auprès du Conseil municipal de Corbeil, "pour l'établissement d'un tramway, entre la gare de Corbeil et la rue d'Evry, par la rue du Chemin de

---

6. On ne trouve, dans les archives municipales de Corbeil-Essonnes, qu'un plan (doc. non coté, série O, dossier des chemins de fer, indiquant le tracé du projet "Decauville", sur le territoire de Corbeil. Il semblerait que cette ligne aurait eu environ de 1 000 à 1 200 mètres de longueur, soit 5 à 600 sur le territoire d'Essonnes.

7. Il était toutefois précisé que ce refus ne modifiait en rien l'autorisation qui avait été accordée à M. Decauville, de poser diverses voies devant traverser la rue Decauville (devant l'usine, sans doute) pour mettre ses ateliers en communication avec la gare aux marchandises du PLM, moyennant une redevance de 5 francs par voie.

Fer[8] et le quai de l'Apport–Paris. Rappelant la précédente démarche de M. Decauville, la délibération du Conseil de Corbeil, en date du 15 avril suivant, constate qu'après un nouvel examen de "l'affaire"... "considérant l'utilité de favoriser les progrès de l'industrie en ce pays et que la réalisation de ce projet sera une source de profits pour la ville... et qu'enfin, le succès de l'expérience devra aider à l'établissement d'un service public, profitable à chacun..." maintient sa décision favorable.

Toutefois, par rapport à la précédente autorisation, il était cette fois prévu quelques modifications. En particulier l'indemnité fut fixée et portée à 100 francs par an. D'autre part, au cas où la traction se ferait par chevaux, était réclamé le pavage du passage de ceux–ci "de la cour de la gare au débouché de la rue de Seine et l'entretien des écoulements d'eau qui seraient arrêtés ou suspendus au cours des travaux. En définitive, la durée de la concession fut fixée à 5 ans et en plus, M. Decauville obtint cette fois l'autorisation de créer une ligne reliant la rive droite du fleuve, au centre de la ville et à la gare et même une autre allant du centre de la ville à la papeterie d'Essonnes. En outre, la ville de Corbeil concèdait à M. Decauville la pratique de tout mode de traction, celui par la vapeur excepté, se réservant toutefois le droit de traiter de la création d'un service public avec un autre entrepreneur[9]. Lors de la séance du Conseil, M. Vignes, adversaire déclaré de ce projet, fit une nouvelle fois remarquer que cette ligne "ne présentait aucun intérêt pour la ville, qu'elle était un simple champ d'expériences pour M. Decauville" et il réclama le doublement de la redevance réclamée[10]. Paul Decauville accepta toutes ces nouvelles exigences. Du côté de la ville d'Essonnes un accord fut aussi obtenu.

---

8. La rue du Chemin de Fer supprimée vers 1919 était établie dans le prolongement de l'actuelle rue Lucotte, allant droit jusqu'à la Seine. Le terrain sur lequel elle était tracée fut vendu à la Société des Grands Moulins dont elle coupait le domaine.

9. Le maire demanda cependant "que la circulation du tramway soit interrompue dans "l'avenue de la Gare" chaque année pendant les quinze jours de la fête !

10. M. Vignes, conseiller municipal de Corbeil qui, lors de la séance suivante, combattait toujours le projet, précisa qu'il y était à présent tout à fait opposé, réclamant toutefois que la redevance soit portée à 500 francs. Mais si la majorité du Conseil ne le suivit point, elle demanda cependant que la durée de la concession soit réduite à deux ans, puisqu'il ne s'agissait que "d'expérience à faire".

Dès le mois de mai 1887, on apprend par le journal "L'Indépendant de Corbeil" que M. Decauville a commencé à monter ses voies pour le tramway, dans l'intérieur de ses ateliers (n° du 29 mai 1887), puis les travaux d'installation débutèrent dans la ville et dans le numéro de l'Abeille des arrondissements de Corbeil et d'Etampes, du 28 novembre 1887, on relève cet article amusant : "Nos armoiries en voyage" : L'on sait que M. Decauville a commencé la construction d'un tramway qui doit relier ses nouveaux ateliers à la gare de Corbeil ; les travaux ont été retardés jusqu'à présent par suite de nombreuses formalités à accomplir auprès de l'administration ; mais le matériel est fin prêt depuis longtemps et M. Decauville a fait construire pour cet usage de coquets et luxueux petits wagons, sur les panneaux desquels s'étalent orgueilleusement les gracieuses armoiries de notre ville de Corbeil, accompagnées de la belle devise "Cor bello paceque fidum". Mais ce que l'on ne sait pas, c'est que M. Decauville, voulant utiliser ces wagons en attendant leur mise en service à Corbeil les a fait transporter cet été à Deauville, où il possède une grande et belle propriété et où il a installé un petit chemin de fer reliant Trouville à Deauville[11]. Là, nos petits wagons ont fait merveille : on avait eu la précaution d'enlever l'inscription "Ateliers de Petit-Bourg" ; seules nos armoiries restaient. Et pendant toute la saison, ces charmants petits véhicules ont fait le bonheur et l'admiration du nombreux public étranger qui se presse sur cette plage à la mode. L'attention était surtout attirée par les armoiries qui les décoraient et qui, tout l'été, ont passé pour les armes de Deauville qui n'en possède probablement pas et qui est tout fier de cette attribution gratuite. Et le malin constructeur et propriétaire du tramway, riait dans sa barbe mais ne détrompait personne ! C'est bien là ce que l'on appelle "se parer des plumes du paon" et pour peu que cela dure, l'on verra les hôteliers de Deauville accaparer tout à fait nos armes et en faire l'ornement de leurs notes d'hôtel et de leurs cartes d'adresses.

---

11. On peut lire dans la revue "Chemins de Fer Régionaux et Urbains", n° 179 (année 1983), dans un article de J. CHAPUIS consacré aux chemins de fer à voie étroite du Calvados : "Signalons le tramway à cheval et voie de 60 cm, installé par Decauville, en 1885, sur 2 300 mètres le long de la plage de Deauville et allant jusqu'à Tourgeville". Dans les archives personnelles de Paul Decauville, on trouve une photographie de ce tramway, arrêté, probablement devant la villa de l'industriel. On peut lire sur la pancarte de ce véhicule : "Deauville, Benerville, Tourgeville". Voir pl. XIV.

Le tramway fut mis en service "régulier" le 1er mars 1888 et à partir de cette année-là, on peut lire sur les catalogues de la maison Decauville, ainsi que sur les diverses brochures publicitaires publiées à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1889 (celles-ci fournissant en outre "un calendrier du chemin de fer Decauville" indiquant les jours de visite aux ateliers de Petit-Bourg) "qu'un tramway spécial, à voie de 0,60 m attend les visiteurs à la gare de Corbeil, le mardi et le vendredi, à l'arrivée des trains partant de Paris, gare de Lyon à 11 h 20 et 1 h 30. On rentre à Paris à 5 h 20 par l'express de 4 h 39, à Corbeil". Ce tramway tiré par un cheval, on l'aperçoit sur les diverses "vues générales des ateliers Decauville" souvent dessinées par Emile Bourdelin. Il stationne devant le bâtiment de l'administration ou se déplace, selon les dessins, devant l'usine[12]. On peut lire aussi dans le journal "L'Abeille des arrondissements de Corbeil et d'Etampes", du 15 septembre 1889 que : "... le 20 septembre précédent, lors d'une grande excursion organisée à l'intention des quelque deux cents ingénieurs étrangers, c'est sur cette ligne de tramway que divers convois spéciaux conduisirent les invités jusqu'aux ateliers".

En 1890, on trouve trace dans les Archives municipales de l'encaissement par la ville de 400 francs de redevance pour les années 1888 et 1889. Bientôt, vers 1890, le tramway qui fonctionnait au début de son exploitation tiré par un cheval et qui, les jours d'affluence était remplacé par un train de plusieurs voitures remorquées par une locomotive à air comprimé, fut remplacé par un tramway électrique, à accumulateurs. Ainsi, on peut lire dans "l'Abeille" du 23 août 1900 que "le 18 août précédent... dans la matinée, le tramway électrique de la Société Decauville[13] qui se rendait à la gare de Corbeil pour l'express de 8 h 30, arrivé à la rencontre de la rue Lafayette et de la rue du Général Lucotte, le wagon sortit brusquement des rails et se renversa sur la voie publique. La personne qui se trouvait à l'intérieur eut ses vêtements détériorés par l'eau acidulée des accumulateurs ; quant au conducteur, il en fut quitte pour la peur. Cet accident est dû à une pierre qui s'était fortement logée entre le rail et le contre-rail, le tramway qui allait à une certaine allure est venu se buter contre cet obstacle et a déraillé. Il a été relevé quelques instants après par une équipe d'ouvriers de l'usine".

---

12. Voir pl. XIII.

13. Depuis le début de 1895, Paul Decauville, en désaccord complet avec le Conseil d'administration de la Société Nouvelle, avait quitté cette société qu'il avait créée et dont le succès avait excité l'appétit de concurrents étrangers.

En 1893, la Société Decauville ayant protesté auprès du maire de Corbeil contre le montant de la redevance annuelle, fixée alors à 500 francs par an, le Conseil municipal accepta de la ramener à 300 francs mais en rappelant à la Société "son désir de voir enfin se réaliser le véritable tramway, promis déjà depuis plusieurs années". (Délibérations des 24 octobre et 24 novembre 1893.)

Ce tramway aurait fonctionné au cours des toutes premières années de ce siècle, mais, pour son extension, le conseil d'administration de la Société Nouvelle des E^ts^ Decauville aîné, lors de sa séance du 10 octobre 1902, jugea l'affaire "du tramway électrique de Corbeil" sans intérêt. En 1908, la voie reliant la gare de Corbeil à l'usine fut déposée[14]. On ne possède aucune photographie de ce tramway en service. Toutefois sur un ouvrage consacré aux E^ts^ Decauville, sont présentées la locomotive à air comprimé de trois tonnes et la voiture à moteur électrique de 32 places assises et 8 debout "que nous avons vu marcher très régulièrement et qui deviendra d'un usage général, le jour peu éloigné, nous l'espérons, où les accumulateurs pourront être fournis à des prix moins élevés que ceux que l'on trouve actuellement" précise la légende[15]. Le catalogue de la Société Decauville n° 116, de 1908, présente, sur "une vue générale des fabriques de Corbeil", stationnant devant les bâtiments de l'administration de l'usine, sans doute "la voiture tramway I.S."[16] figurant sur les catalogues de la firme de l'époque.

---

14. Cette voie, selon l'ancien plan auquel il a été fait allusion à la note 6, avait son origine sur le côté nord-est de la place de la gare ; là se trouvaient deux voies, en évitement (en impasse, sur un autre plan de la place de la gare, dressé par la C^ie^ PLM). La ligne empruntait ensuite le côté droit de l'avenue Darblay, traversant la rue de Seine, puis suivant le côté droit de la rue du Chemin de Fer (voir note 8) jusqu'au quai de l'Apport-Paris où elle était posée jusqu'à la rue d'Evry. Le plan ne concernant que le territoire de Corbeil s'arrête là. Pour le reste nous n'avons que les dessins de la vue générale des usines, peu explicites à ce sujet.

15. FLAVIEN (E.), *La Société anonyme des Etablissements Decauville aîné de Petit-Bourg*, dans *Les Grandes Usines* de TURGAN, revue mensuelle, Paris, 1892.

16. Voir pl. XIV.

La disparition de ce premier tramway corbeillois paraît être passée complètement inaperuçue pour les Corbeillois, peut-être parce qu'il était à usage "privé". La presse locale ne lui consacre aucun écho, aucun article. Il est vrai qu'alors l'opinion corbeilloise était beaucoup plus intéressée depuis 1901-1902 par le "vrai tramway" qui lui était proposé ainsi que par les divers projets de "tramways départementaux" qui occupaient les colonnes de "L'Indépendant" comme de "l'Abeille".

En effet, dès le début de 1901, MM. Passedoit et Wery, tous deux ingénieurs à Paris, avaient sollicité du département de Seine-et-Oise, la concession d'une ligne de tramway électrique reliant Corbeil à Essonnes, la Papeterie et Moulin-Galant, ligne à voie unique et à écartement de 1 mètre. Son premier tracé prévu était le suivant : à partir de la place de la gare de Corbeil, par la rue des Grands-Bordes, la place de la République, la place Galignani, le tramway aurait gagné, passant par la rue Notre-Dame, la place du Marché et la rue Féray, la commune voisine d'Essonnes, et là, suivant d'abord la route nationale n° 7 puis la rue d'Angoulême, il aurait desservi la Papeterie, pour avoir son terminus à Moulin-Galant. Il fut aussi prévu qu'à partir de la route nationale n° 7, on pourrait établir une ligne se détachant de la première et formant boucle par la rue de Corbeil, la rue des Grands-Bordes, la rue d'Essonnes et l'avenue de la Gare. Dans son n° du 15 février 1901, "Corbeil-Journal", présentait ce tramway[17] et quinze jours plus tard (n° du 1er mars) le même journal exposait "que le principal but de ces deux particuliers était de se rendre utiles à la classe

---

17. Dans le dossier de la série O des Archives municipales de la ville de Corbeil-Essonnes (doc. non coté) existe une brochure intitulée : "Avant-projet d'un réseau de tramways électriques devant desservir Corbeil-Essonnes, la Papeterie et Moulin-Galant, dressé par MM. Passedoit et Wery, ingénieurs, rue Jussieu à Paris. Il y est précisé que le courant sera fourni par fil aérien, soutenu par des poteaux de 7,50 m, espacés de 35 m les uns des autres, que la voie métrique, armée en rails "Broca", de 36 kg/m, sera unique, mais avec des garages de loin en loin, que les voitures motrices, de 5 à 6 tonnes, auront des caisses de 6 à 6,5 m de longueur, reposant sur des trucks, de 2,8 à 3,6 m de long. Elles auront un gabarit de 1,8 m, toutes saillies comprises et offriront 16 places à l'intérieur et 8 places sur les deux plateformes extrêmes. Ces voitures, motrices et remorques, seront symétriques et pourront circuler dans les deux sens. Une seule classe était prévue. La vitesse des trains qui devaient avoir, au plus 14 à 15 m, était supposée être de 16 à 20 km/h. Le document prévoyait 40 trains quotidiens de Montgardé à Moulin-Galant, en passant par la gare de Corbeil et 30 par la ligne suivant la rue Feray. La centrale de production d'électricité qui, si elle était à vapeur, serait sur Corbeil et sinon sur Essonnes, pourrait aussi servir à l'éclairage électrique des rues. Hélas, aucun illustration ne figure plus dans ce document !

laborieuse de ces deux centres importants"[18]. Dans le n° du 15 mars suivant, il est cette fois question d'une ligne partant de Montgardé, suivant la Seine jusqu'à la place Saint-Léonard, traversant le fleuve, puis la place du Marché, qui par la rue Notre-Dame et l'avenue Darblay, irait à la gare. De là, par la rue d'Essonnes, la rue de Corbeil, elle atteindrait la route nationale 7, puis la rue d'Angoulème pour finir à Moulin-Galant. Sa longueur totale serait de 5 580 mètres, mais il était aussi prévu une seconde ligne, plus directe pour Essonnes, par la rue Féray puisqu'elle n'aurait que 1 700 mètres de la place Saint-Léonard à la route nationale n° 7. Un seul arrêt fixe était prévu, en cours de route, à la limite des communes de Corbeil et d'Essonnes. Les prévisions de trafic envisagées donnaient 592 "trains kilométriques", ce qui laissait espérer une recette annuelle de 86 432 francs. Comme la population totale devant être desservie par ce tramway était alors de 18 300 habitants et comme on escomptait que le septième de cette population se servirait journellement de la ligne, on espérait annuellement 954 110 voyageurs, ce qui, au tarif moyen de 0,10 franc procurerait une recette de 95 400 francs l'an supérieure de 10% à celle nécessaire, ci-dessus indiquée[19].

---

18. Dans l'exposé des motifs, publié le 8 mars, dans ce journal, il était expliqué que : "Corbeil comme Essonnes étaient des centres industriels importants, occupant une population ouvrière habitant, le plus souvent, loin de son travail journalier, qui doit chaque matin quitter très tôt son logis, pour arriver à la cloche et qui, le soir, fatiguée, se voit obligée de regagner à pied son domicile. Les repas se font pour les mêmes raisons dans des conditions déplorables. Tout cela entraînant une fatigue inutile et la fréquentation d'endroits malsains (cafés) cause de dépenses supplémentaires. Un tramway permettrait de porter remède à cet état de choses et pour une dépense insignifiante, l'ouvrier pourrait être transporté vivement. Il partirait plus tard et rentrerait plus tôt". Il était encore ajouté : "... Partout où des moyens de transport rapides et bon marché ont été créés, il a été constaté un mouvement ascendant du chiffre des affaires.

19. Détail intéressant, il est indiqué qu'à l'époque la papeterie d'Essonnes employait 1 900 personnes, étant ainsi le principal employeur de la région. Venaient ensuite le "Grand Moulin" qui occupait 500 ouvriers puis l'Imprimerie de Corbeil, où travaillaient 580 personnes ; les ateliers Decauville n'avaient alors que 750 employés. Les Tarterets (?) 150, ce qui donnait un total de 3 800 personnes que l'on pouvait arrondir à 4 000, avec le personnel de Chantemerle et celui de la briqueterie Radot.

Pour ce tramway qui ne devait jamais voir le jour, une enquête publique fut ouverte peu après et jusqu'au 5 septembre 1901 et une commission, dont "Corbeil-Journal" du 9 août suivant donne la composition, fut chargée d'examiner les observations consignées au registre d'enquête de l'avant-projet. En décembre de la même année, "Corbeil-Journal" incita les habitants des rues du 14-Juillet, de la Poterie, etc... à réclamer le partage en deux tronçons de la voie du tramway, à partir de la place Saint-Léonard, l'un desservant le quartier de la Pêcherie et l'autre la rue du 14-Juillet et alentours, "ce qui permettrait à la population ouvrière de ce quartier d'être desservie en même temps qu'elle servirait d'amorce pour le futur tramway de Milly à Paris".

On relèvera cette remarque de la "commission" chargée de l'examen du projet constatant que "si l'établissement d'un tramway doit être utile à la population ouvrière, il occasionnera une gêne sensible à la circulation des voitures dans la rue d'Angoulême"[20]. Cette même commission réclamait, en outre, une ligne plus courte reliant le centre d'Essonnes à la gare de Corbeil puisqu'il n'existait pas une seule "halte-station" sur les deux voies ferrées traversant la ville[21]. En résumé, la conclusion du rapport de cette dite commission était tout à fait défavorable au projet. Elle s'y opposait même farouchement et, suivant ses avis, le Conseil municipal d'Essonnes fit savoir que sa décision ne pourrait être favorable que si "la boucle", par la rue de Corbeil, menant directement à la gare de Corbeil, prévue accessoirement, était établie. Pour les Essonnois, ce qui importait, c'était l'accès à la gare[22].

---

20. On retrouve bien là, la détermination du Conseil municipal d'Essonnes de s'opposer à la construction d'une ligne de tramway autre que celle unissant le centre de cette ville à la gare de Corbeil. En effet, l'établissement d'une ligne de tramway était aussi bien une source d'encombrement de la circulation dans la rue Notre-Dame à Corbeil, étroite et très "commerçante" que dans la rue d'Angoulême à Essonnes.

21. Il fallut en effet attendre 1951-1952, pour voir la création à "Essonnes-Robinson" d'une halte sur la ligne de Corbeil à Melun et Montereau, construite en 1897. Pourtant, dès 1906, le Conseil municipal d'Essonnes réclamait la création d'un arrêt des trains de la ligne de Montargis, face à la mairie d'Essonnes, ce que la C^{ie} PLM jugeait inutile, "l'endroit ne se trouvant qu'à 1 610 m de la gare de Corbeil !"

22. En 1930, le Conseil municipal d'Essonnes réclamait toujours la création d'un service d'autobus de la gare de Corbeil au centre d'Essonnes puis, quelques mois plus tard, la construction d'une passerelle reliant la gare au chemin d'Ambreville, réclamation renouvelée encore en 1937 !

Toujours est-il que d'atermoiements en renvois à commission, le projet du tramway de "Corbeil-Essonnes" ne se concrétisa point. Ce "vrai" tramway qui, dès 1902 ou 1903, aurait pu animer les rues de Corbeil et d'Essonnes ne vit jamais le jour !

Mais un autre projet qui, lui, allait devenir réalité, une dizaine d'années plus tard, devait supplanter le précédent, puisque, dès ces années du début du siècle, il fut question de la création d'un réseau de tramways départementaux. La décision serait prise plus haut et là, le Conseil municipal d'Essonnes ne pourrait plus jouer aux "empêcheurs de tourner en rond". "Corbeil-Journal" dans on n° du 15 février 1901 disait : "Espérons que ces tramways viendront bientôt faire concurrence aux grandes lignes pour le plus grand bien et la commodité des voyageurs".

En ce qui concerne la région corbeilloise, les projets en cause prévoyaient : un tramway de Milly à Corbeil dont la concession était sollicitée par M. Darras, de Paris ; un tramway des Halles Centrales de Paris à Corbeil, proposé par le même entrepreneur ; un tramway d'Etampes à Corbeil sollicité par MM. Coignet, Josselin et Garnier ; un tramway de Rambouillet à Dourdan et Etampes, avec embranchement à Boissy-le-Sec, présenté par M. Brancion.

Enfin, en 1903, au nom de "La Société française des tramways électriques", MM. Franq et Lebeuf proposèrent aussi leurs services.

Discuté au Conseil Général de Seine-et-Oise, dès 1901, ce réseau de 600 km de lignes devait nécessiter une dépense de 35 millions de francs. C'était énorme et l'Assemblée départementale "était partagée entre le désir de prêter son appui à une œuvre dont l'utilité n'avait pas à être démontrée et la crainte de compromettre les finances du département !" (d'après "Corbeil-Journal" du 22 février 1901).

Les discussions et tractations sur ces divers projets allaient presque durer une dizaine d'années et aboutir à la création du réseau dit : "De Grande Banlieue" qui vit le jour en 1907 (déclaration d'utilité publique du 25 juin 1907).

En avril 1908, alors que s'éloignait définitivement la perspective de l'établissement d'un tramway de Corbeil à Essonnes, une enquête fut ouverte sur ces deux communes relative au projet du

tracé d'une ligne de "Maisse à Milly et Corbeil"[23] devant traverser ces deux communes entre Le Pressoir–Prompt et Corbeil, passant "de l'angle sud–ouest du jardin de l'Hospice, à travers le Champ–de–Foire, empruntant l'avenue Carnot, la rue Champlouis, les Allées–Saint–Jean, l'avenue de la Gare, pour aboutir à la gare aux marchandises de la C^ie^ PLM où était prévue la station terminus. La commission nommée pour l'étude de ce tracé, le rejeta, lui préférant une variante par les quais de la Seine jusqu'à la rue du Général–Lucotte qui serait empruntée pour rejoindre la gare. Corbeil et Essonnes ne devaient donc jamais voir un tramway dans leurs rues principales ! Une nouvelle enquête fut ouverte sur ce dernier tracé. La ligne devait quitter la route nationale n° 7 qu'elle suivrait en accotement depuis Le Plessis–Chenet jusqu'après la traversée du Pressoir–Prompt. Là, se développant, à flanc de coteau entre la route n° 7, la route n° 191 et le fleuve, contournant l'hospice, longeant le chemin de Corbeil au Bas–Coudray, traversant la place du Champ–de–Foire, elle devait emprunter l'avenue Carnot, traverser le pont sur l'Essonne et reprendre le premier itinéraire cité. Mais, en 1909, Ch. Drezet (ancien maire de Corbeil) publiait un tract[24] relançant le tracé par le bord de la Seine, assurant que cela contribuerait à améliorer cette belle promenade goûtée par des milliers de Corbeillois et surtout éviterait le passage dans des rues étroites.

Ainsi, à la fin de cette première décennie du siècle, on s'acheminait vers ce chemin de fer "de Grande Banlieue" qui, enfin, allait doter Corbeil et les "hauteurs d'Essonnes", d'un "faux tramway" puisque c'était "un vrai chemin de fer" à voie normale

---

23. Cette ligne dénommée de Maisse à Corbeil par Milly ne vit jamais circuler de trains allant directement de Corbeil à Maisse ; tous les convois durant ses 37 ans de fonctionnement allèrent toujours de Corbeil à Milly où il fallait changer pour gagner Maisse que d'ailleurs on atteignait très facilement de Corbeil, par la ligne de Montargis, en bien moins de temps !

24. Conservé dans les Archives municipales de Corbeil–Essonnes, série O, dossier des chemins de fer (doc. non coté).

qui, trois fois par jour, seulement, évitant Essonnes et écornant à peine Corbeil, allait unir ces deux agglomérations à Milly et, de là, à Etampes[25].

Ce réseau départemental, subdivisé en "Réseau Nord" et "Réseau Sud", ce dernier desservant notre région et ayant 89 km de lignes environ, avait donc été établi, à l'unanimité des conseils municipaux des communes traversées, avec une voie de 1,44 m, armée en rails de 23 kg par mètre et le gabarit du matériel roulant sur ses lignes avait été fixé à 2,05 m ce qui était assez étroit ! Mais le "matériel du type tramway", devait pouvoir se rendre sur les lignes auxquelles il se raccorderait qui étaient de véritables lignes de tramway, à Arpajon par exemple. (Et de là, on pouvait aller à Paris, aux Halles Centrales).

La convention prévoyant la construction de ce réseau incluant la ligne qui nous intéresse fut passée par le préfet de S.-et-O., avec MM. Monod et Seydoux, le 16 janvier 1907. Les travaux de premier établissement devaient être exécutés aux frais du département, les concessionnaires fournissant le matériel roulant et le mobilier des immeubles nécessaires. La durée de cette concession fut fixée à 50 ans. Le décret du 1er juillet 1909 approuvait la création d'une société anonyme par les deux concessionnaires ci-dessus. Cette société, c'était "Le C.G.B." dont les anciens Corbeillois se souviennent encore et ces trois lettres figurant toujours sur certaines plaques de rues posent aux jeunes Corbeil-Essonnois des questions sans réponse !

---

25. Au mieux en 3 heures et 15 minutes ! Et cela n'était possible qu'une fois par jour, l'autre relation nécessitant 2 h 30 d'attente à Milly, ce qui entraînait l'utilisation de tout un après-midi pour aller de Corbeil à Etampes par ce moyen (horaires de 1914). On remarquera que, dès 1911, il fut question d'un projet de tramway de Corbeil à Arpajon *(Arch. Mun.*, série O, dossier des chemins de fer). Remarquons que, dès 1896, des projets curieux, tel celui d'un tramway à voie étroite de Corbeil à Gretz (S.-et-M.), ou, en 1897, celui d'un tramway, à voie métrique, de Magny-en-Vexin à Boissy-Saint-Léger, par Corbeil, avaient été présentés au Conseil municipal de Corbeil qui donnait des avis favorables mais sans subvention ! Enfin signalons, en 1903, le projet de création d'un service "d'omnibus" desservant la ville (Registres délibérations, C.M. Corbeil).

Les travaux de construction furent, paraît-il, menés assez mollement. Ils durèrent plus de deux ans et, le samedi 1er juin 1912, eut lieu la reconnaissance de la ligne d'Etampes à Maisse, Milly et Corbeil, par un train spécial transportant tout un aréopage d'ingénieurs, d'élus et de personnalités départementales auxquelles devait se joindre le préfet de S.-et-O. Ce train allait arriver à Corbeil entre 5 heures du soir et 5 h 30. L'ouverture de la ligne au public eut lieu le 8 juin suivant.

Le 9 novembre donc à peine quatre mois après la mise en service, les maires des communes desservies par le réseau-sud se réunirent à la mairie d'Etampes. Personne ne représentait Corbeil mis à part le délégué de la Chambre de Commerce de Corbeil-Etampes.

Au cours de cette réunion furent réclamés l'abaissement des tarifs et l'augmentation du nombre des trains. M. Monod, représentant la Société du C.G.B., expliqua que les rampes adoptées et les courbes de faible rayon rendaient difficile et très onéreuse l'exploitation de ces lignes et il insista sur le fait que le choix par les communes du gabarit "tramway" avait limité la puissance des locomotives et augmenté les frais d'entretien. Mais il fut envisagé de porter à quatre le nombre des trains quotidiens sur chaque ligne[26] et aussi d'étudier le passage des wagons des grands réseaux sur ces voies établies pour permettre la circulation de matériel à gabarit tramway ! Détail important pour Corbeil, le maintien de la subvention annuelle de 80 000 francs, votée par le Conseil Général, pour la création d'un port, ce "Port Saint-Nicolas" qui allait, par la suite, prendre une certaine importance.

Et, dès lors, le C.G.B. commença, trois fois par jour, à animer les alentours de la route Nationale n° 7 qui, alors, mis à part le hameau du Pressoir-Prompt, étaient très ruraux. Les quais Bourgoin et Mauzaisse étaient les seuls endroits vraiment "urbains", de part et d'autre du débouché du pont sur la Seine. Là, passait le petit train, remorquant une ou deux voitures, un fourgon et parfois quelques wagons de pavés. Il ne remplaça jamais le tramway espéré par les Corbeillois mais, dès le début de son exploitation, il suscita des protestations à cause de ses fumées, de son sifflet, mais aussi surtout à cause des wagons de gadoues qu'il

---

26. Voir la reproduction de l'horaire de juin 1912 (pl. XV).

remorquait plusieurs fois par semaine ![27] D'ailleurs, le service du C.G.B. commença plutôt mal car, dès septembre 1913, un accident eut lieu à la traversée de la rue de l'Ombrerie, au coin du pont. La locomotive heurta une voiture de livraison des Galeries Lafayette, de Paris, la traîna sur une cinquantaine de mètres, bousculant une voiture en stationnement. Pas d'accident de personnes mais de gros dégâts. Puis, le lendemain de Noël 1912, un déraillement se produisit non loin de Soisy-sur-Ecole, avec le train du soir allant à Milly. Fort heureusement, là encore, de gros dégâts matériels mais pas de victimes.

On comptait à l'époque, pour l'agglomération corbeil-essonnoise, sur 5 km, cinq arrêts du "tacot" puisque c'est ainsi que fut toujours dénommé le petit train : d'abord la halte non gardée du Pressoir-Prompt, puis l'arrêt facultatif du Bas-Coudray, tout prêt de l'endroit où avaient été construits les ateliers et le dépôt des machines de la compagnie, avec la maison du chef de dépôt bâtie dans le style des gares en meulières, avec un étage. Venait ensuite l'arrêt de l'Hôtel de Ville sur lequel le Conseil municipal de Corbeil se pencha longuement, en 1913 car la C^{ie} le jugeant mal placé pour la marche de ses trains, en raison de la rampe d'accès au passage du pont, demanda qu'il soit transporté au bout du jardin public. Ensuite, c'était "Corbeil-Station", une vraie gare avec un bâtiment identique à celui dont il vient d'être question ci-dessus, édifiée sur des terrains situés entre l'usine à gaz et les Grands Moulins. Enfin, dès 1912, une voie, en impasse, se terminait dans la gare de Corbeil où "l'arrêt" n'aurait été vraiment aménagé qu'en 1927. C'était "Corbeil-Terminus" où le petit train venait

---

27. Ah ! ces wagons de gadoues de Paris dont la plupart allaient à Auvernaux qui furent attelés en queue des trains, leur odeur nauséabonde ayant indisposé les voyageurs lorsqu'ils étaient attelés en tête. Mais, qu'ils soient devant ou derrière, cette même odeur se répandait dans le quartier de l'Hôtel de Ville ce qui avait conduit le Conseil municipal de Corbeil à réclamer la pose de bâches sur ces wagons. "D'accord", répondit peu après la C^{ie} du C.G.B. mais qui paiera les bâches ?

attendre les voyageurs venant de Paris, ou conduire ceux désirant emprunter les trains du P.L.M.[28] La vitesse des trains était, à la traversée de la ville, limitée entre 10 et 15 km/h.

Survint la guerre de 1914 à 1918. Le service fut suspendu le 30 avril 1916 sur les lignes du C.G.B. mais, sur celle de Milly, subsista un service destiné aux militaires[29]. Le véritable service ne devait reprendre qu'en 1921 avec seulement deux trains par jour. Mais, entre temps, la C^ie du "C.G.B." devait abandonner l'exploitation du réseau par suite de l'interruption du service ; les lignes mises sous séquestre furent confiées, à partir du 1^er janvier 1923, à la "S.T.C.R.P." (Société des Transports en Commun de la Région Parisienne) qui, depuis 1921 – les anciennes compagnies de tramways ayant été rachetées par le département de la Seine – assurait l'exploitation des anciens réseaux.

Les tarifs furent notablement augmentés. Durant six ou sept ans, le service des deux trains par jour continua. A Corbeil, en 1927, le Conseil municipal se plaignait encore de l'usage abusif du sifflet et du danger que le passage des trains présentait, lors de la sortie des classes de l'école J.–Bourgoin. En effet, cette école donnait sur le quai emprunté par la ligne et les anciens élèves se souviennent encore que, des classes, on entendait plusieurs fois

---

28. Les stations du petit train étaient de plusieurs types : du genre de celle qui subsiste encore au Pressoir–Prompt (v. pl. XVI) étaient les haltes non gardées (HNG), donc sans logement pour un agent, tandis que les haltes gardées (HG), comme celle du Plessis–Chenet (v. pl. XVII) comprenaient, en sus de l'abri pour les voyageurs, une vaste pièce d'habitation et un bureau. Les "stations" (St), du type de celle de Corbeil–Station, étaient des bâtiments à étage avec, au rez–de–chaussée, un bureau, une salle d'attente et une cuisine. A l'étage, le chef de gare disposait de deux chambres. Tous ces bâtiments, construits en meulières, étaient couverts en tuiles mécaniques. Les "arrêts" (Ar), enfin, comme celui de l'hôtel de ville, n'étaient indiqués que par une simple plaque émaillée (voir pl. XIV, le plan et pl. XVIII, la gare de Corbeil–Station avec sa halle pour les marchandises).

29. A partir de 1916, toute la région de Milly servit de "Camp d'Instruction Militaire" pour des troupes coloniales, comme le 23^ème R.I.C., les zouaves, etc... Et, sur les cartes postales éditées vers cette époque et représentant des gares C.G.B., on aperçoit souvent des soldats.

par jour le train siffler longuement au coin du pont. Puis ferraillant, faisant trembler la bâtisse, le petit train passait, ses panaches de fumée et de vapeur s'égarant parfois dans l'entrebaillement des fenêtres côté quai[30].

Par convention du 28 septembre 1926, le département de S.-et-O. afferma le C.G.B. à la S.T.C.R.P. et quelques années plus tard, celle-ci y introduisit l'utilisation des automotrices à essence. Cependant, la situation du petit réseau restait précaire et pourtant, cette ligne de Corbeil à Milly était la meilleure.

En 1928, les employés du "tacot" se mirent en grève ; un tract syndical conservé dans les Archives municipales de Corbeil-Essonnes en explique les causes[31]. Le port Saint-Nicolas avait pris de plus en plus d'importance et une cinquantaine de mètres de voies y avaient été posées. Curieusement, aujourd'hui, en 1990, c'est là que subsistent les derniers tronçons de voie[32].

---

30. Voir : BAILLY (Roger), *La longue histoire de l'école Jacques-Bourgoin à Corbeil-Essonnes.* Corbeil-Essonnes, école Bourgoin, 1976, in-8°, 88 p. et MICHEL (Georges), *Corbeil et Essonnes, des origines à la fusion.* Evry, Le Républicain, 1976, in-8°, 180 p.

Le journal "L'Abeille" déjà cité, dans son n° du 17 juin 1923, relate le voyage par le C.G.B. des "Amicales"... Ce tacot... "le tramway", disaient les gens pétris de bonnes manières joua jusqu'en 1949, si l'on en croit les souvenirs des anciens de l'école et du Cours Complémentaire J.-Bourgoin, un grand rôle dans la vie de cet établissement scolaire, en sus, bien sûr, de celui qu'il jouait comme moyen de transport pour tous les élèves du C.C. demeurant au Pressoir-Prompt à Nainville, Auvernaux et Soisy-sur-Ecole. Au cours du dernier conflit mondial, le C.G.B. fut même utilisé pour véhiculer les garderies, organisées pendant les vacances d'été.

31. Le personnel se jugeait brimé par la mauvaise gestion de sa direction ; de plus, il protestait vigoureusement contre les salaires extrêmement bas qui lui étaient versés. La grève débuta le 8 décembre 1928 à 6 heures du matin. Les employés réclamaient 15% d'augmentation, quinze jours de congé par an et la sortie d'un statut du personnel.

32. Détail curieux, c'était par l'embranchement des Grands Moulins de Corbeil que les wagons des "grands réseaux", chargés au port, gagnaient la gare aux marchandises du P.L.M. Cet embranchement communiquait avec le C.G.B., dans la cour de la gare de Corbeil-Station.

Dès le début des années 1930, les cars automobiles qui se développaient rapidement allaient mener la vie dure au "tacot" qui, à partir de 1935–1936, était déjà virtuellement condamné. Le 1er janvier 1933, il fut confié par la département à la "Société des Chemins de Fer Economiques", dite la "S.E.". Vers 1928–1929, le service des trois trains journaliers avait été repris et, les dimanches et fêtes, un quatrième train connaissait un succès certain depuis 1929[33] tandis qu'un aller–retour "Plessis–Chenet–Corbeil" avait été créé en 1932, les mardis et vendredis, jours de marché.

En 1930, les travaux permettant la circulation sur les lignes du C.G.B. des wagons des "Grands Réseaux", avaient de nouveau fait l'objet d'une enquête publique et, bientôt, ces wagons purent circuler sur la ligne de Milly à Auvernaux. Mais il restait un point noir sur la route Nationale n° 7 ; les autos étaient de plus en plus nombreuses et le "tacot" traversait cette route, à niveau, près du Plessis–Chenet. Dès 1931, des accidents se produisirent dont un assez grave, en septembre de cette année–là.

Déjà quasiment moribond, le "C.G.B.", puisqu'il conserva toujours ce nom, allait connaître une véritable résurrection, par suite de la guerre 1939–1945, et de la pénurie de carburant, clouant sur place cars et automobiles particulières. Les trains Corbeil–Milly – de nouveau il n'y en eut plus que deux par jour – se trouvèrent bondés presqu'à chaque voyage. Ses "braves" petites locomotives[34] tiraient trois, voire quatre voitures offrant chacune une cinquantaine de places, sans compter les voyageurs debout sur les plateformes extrêmes et les marchepieds. Il fallait les voir s'essouffler dans la rampe de "L'Escargot", entre "Le Bas–Coudray" et Pressoir–Prompt, là où passe aujourd'hui la rue dite "chemin du C.G.B.". Certains jours, quelques voyageurs malicieux suivaient à pied "le tacot" plein à craquer[35]. Ah ! on ne se moquait plus du petit train qui assurait le ravitaillement des citadins ! On aurait alors payé cher pour qu'il soit plus performant. A la limite d'usure, le "tacot" n'en pouvait plus et voilà que les avions alliés le prenaient pour cible, tout comme un "grand train" ! Le 8 juillet 1944, près de Nainville–les–Roches la locomotive du train est transpercée mais les voyageurs sont saufs.

---

33. Au départ de "Corbeil–Station", vers 1930, il existait un train partant vers Milly, à 9 h 30 ou 10 h 08, selon les jours, un vers 16 h les samedis, un vers 19 h 30 et, en été le dimanche, vers 21 h.

34. Voir pl. XVIII.

35. Cette "rampe" de 30 mm/m par laquelle la ligne se hissait du niveau de la Seine à celui du plateau, était le cauchemar des mécaniciens et des chauffeurs du C.G.B.

Pauvre "tacot", après ce regain d'activité des "années terribles", son matériel était, au lendemain de la guerre, tout à fait défaillant et les pouvoirs publics se désintéressaient absolument de cette situation bien qu'en 1945–1946 il ait encore été question, au Conseil Général, de l'aménagement pour le passage des wagons S.N.C.F., de la ligne d'Auvernaux à Corbeil–Station. Mais, le 1er juillet 1949, ce fut la fin, en toute méconnaissance tant des intérêts des usagers que des populations[36]. Le C.G.B. cessa de fonctionner : aux cars qui avaient pris une bonne partie du trafic voyageurs, s'étaient ajoutés les camions qui avaient, à leur tour, écrémé le trafic marchandises. La route avait gagné.

Le "tramway" était passé de mode. En un temps record, le déclassement de la ligne suivit (16 avril 1951) ; les installations, gares et matériel roulant, furent vendus mais les rails restèrent sur le Quai Bourgoin, à Corbeil, jusque vers 1954–1955.

A Corbeil–Essonnes, les terrains de "Corbeil–Station", furent aménagés à partir de 1957 par la direction départementale de l'Equipement qui, après avoir démoli le bâtiment de la gare, y fit construire bureaux, garages, installations diverses et parking.

La ville, quant à elle, acquit, en 1967, les anciens ateliers du "Bas–Coudray" où elle installa les siens tandis que la plateforme de l'ancienne ligne devenait une rue dont il a déjà été question plus haut. La halte du Pressoir–Prompt, seul vestige, encore à présent à peu près intact des installations du C.G.B., fut transformée en 1967[37].

L'histoire des tramways de Corbeil–Essonnes se termine là.

Roger BAILLY

---

36. Ce petit réseau qui pourtant se développait à peu de distance de la capitale, semble n'avoir jamais suscité beaucoup d'intérêt. Que ce soit dans la *Géographie des Chemins de Fer Français* de LARTILLEUX, publiée en 1948 (alors qu'il existait encore) ou dans la revue "Le Vie du Rail", on ne trouve que vraiment peu de choses le concernant. Seule une association d'amis des chemins de fer secondaires, la "FACS" lui a consacré plusieurs numéros spéciaux.

37. C'est par délibération du Conseil municipal de Corbeil–Essonnes, en date du 9 mars 1967 que cette ville décida l'acquisition des terrains constituant l'assiette des installations du C.G.B. appartenant au département. Les bâtiments et terrains au lieudit "La Quarantaine" où se trouvaient les ateliers et dépôt du "Bas–Coudray" étaient alors déjà loués à la ville, à usage d'ateliers et installations pour les services municipaux. Par délibération du 23 juin 1965 fut décidée la création d'une voie nouvelle à établir à l'emplacement de l'ancienne voie du C.G.B. ainsi que l'utilisation des terrains sis au lieudit "Pressoir–Prompt", afin qu'il y soit construit un groupe scolaire et ses annexes.

Fouilles et trouvailles

BALLANCOURT–SUR–ESSONNE [1] – *La Butte*

En mars 1989, M. Alain Bénard a découvert deux cavités sur la pente nord du plateau dit "La Butte". La première comporte un auvent gravé de cinq sillons ; la seconde, en contrebas de la première, est une grande géode subdivisée en "salles" dont la partie arrière est riche en gravures sur toutes ses parois : grilles, sillons, carré, croix, etc...

G.E.R.S.A.R.

DOURDAN [2]

Le Groupe archéologique de l'Association des Amis du château a organisé, du 31 juillet au 19 août, un stage de fouille sur le chantier de l'Auberge du château pour continuer le dégagement d'un habitat gallo–romain et médiéval découvert en 1987[3].

En outre, l'étude de l'abondant mobilier céramique dégagé à l'occasion de cette fouille et de fouilles antérieures d'ateliers de potiers se poursuit régulièrement sous la direction de Laurent Bourgeau.

P.C.

ETIOLLES [4] – *Les Coudraies* [5]

Le Centre de Recherches et d'Information Préhistorique d'Etiolles a poursuivi normalement ses activités en 1989.

---

1. Arr[t] d'Evry, canton de Mennecy.
2. Arr[t] d'Etampes, chef–lieu de canton.
3. Voir *Bulletin de la S.H.A.C.E.H.*, 1987, p. 75.
4. Arr[t] d'Evry, canton de Saint–Germain–lès–Corbeil.
5. Voir *Bulletins de la S.H.A.C.E.H.* depuis 1972.

Cette année était la première du nouveau programme triennal (1989/1991) d'où le caractère succint de ce rapport qui sera repris lors du bilan 1991.

Ouvert aux fouilleurs du 6 juin au 26 juillet, le chantier d'Etiolles a connu une fréquentation très importante, plus forte que celle des années précédentes. Le recrutement a intéressé les étudiants, les jeunes gens du département dont le nombre est en augmentation, et des chercheurs français et étrangers qui créent un courant d'intérêt appréciable pour tous.

Par ailleurs, les stagiaires de l'Ecole Nationale d'Archéologie du Ministère de la Culture ont apprécié leur séjour de formation du 1er au 14 juillet à Etiolles. Ils ont participé aux fouilles, et ont bénéficié, ainsi que les autres stagiaires, de plusieurs conférences spécialisées.

En dehors de la période juin–juillet, le Centre d'Etiolles a fonctionné de façon épisodique selon les impératifs des travaux d'études et de publications du gisement. Cette formule s'impose par sa rentabilité intellectuelle, sous forme de courts séminaires de travail intensif, dans des locaux maintenant confortables et mieux équipés en matériel informatique.

Aux axes de recherche habituels à notre équipe s'est ajouté celui du peuplement préhistorique de la région. La présence proche des sites des Tarterêts, rive gauche, de celui d'Etiolles et des nombreux indices (silex taillés) retrouvés lors des grands travaux, rive droite de la Seine, entre Juvisy et Melun, nous conduit à établir un programme de recherche du territoire de fréquentation des groupes préhistoriques dans cette région. Cette nouvelle recherche demande une exploration d'ordre scientifique et d'ordre médiatique avec la collaboration des municipalités et du département, sous l'impulsion du C.N.R.S.

Les premiers aspects de cette nouvelle recherche ont donné lieu à la publication d'un ouvrage collectif sur l'Environnement et l'Habitat magdalénien du centre du Bassin Parisien auquel l'équipe d'Etiolles a largement participé. Cet ouvrage sortira aux éditions Documents Archéologiques Français, fin 1990.

L'action médiatique a été poursuivie tant par l'accueil permanent des visiteurs, isolés ou en groupes organisés, des écoles et lycées que par la journée Portes Ouvertes organisée le 17 septembre qui connut une affluence considérable.

De plus, le chantier d'Etiolles a été présenté dans chacune des grandes expositions de cette Année de l'Archéologie, notamment "30 ans d'Archéologie" (Grand Palais) et "La Seine aux Temps Préhistoriques" (Museum d'Histoire Naturelle) où une reconstitution d'un habitat a été exposée. Chacun des ouvrages publiés à l'occasion de l'Année de l'Archéologie présente un ou plusieurs textes sur les travaux réalisés par l'équipe d'Etiolles.

I. – Principaux résultats de la première année du programme

La fouille a conservé sa surface habituelle de 140 m^2. Elle a permis de réaliser[6] :

1. Dans la partie sud-est du chantier :

– le dégagement du foyer M23 et de son pourtour. A noter la présence de deux fragments corticaux de silex gravés de quelques traits parallèles

– le démontage de l'amas S/T 28

– la recherche de l'individualisation spatiale des unités : indépendance des unités M23 et N27 et question non résolue de l'appartenance des dalles du niveau P27 à l'ensemble N27

– la constatation des phénomènes géodynamiques locaux qui décrivent des paysages de chenaux aux berges mouvantes d'où l'étude fine des deux grandes coupes M23/31 et M31/R31

– le démontage du foyer N27 et de son pourtour qui se révèle intéressant par la disposition des pierres qui le délimitent[7]

– la mise au jour d'un nouveau foyer N26 jouxtant une nappe de gros éléments de silex et une aire d'activité avec burins, chutes de burin, lamelles. (Recherche de la position stratigraphique du nouveau foyer N26 par rapport à l'unité proche M23. Recherche de la ou des fonctions : foyer domestique ou foyer annexe)

– l'extension du sol d'occupation de N26, en N29, P24 et peut-être U27 où sont successivement mis au jour des nucleus, éclats et lames, et une concentration de burins et chutes de burin. Cette recherche s'établit par le suivi difficile de la microstratigraphie des dépôts argilo-sableux en attendant d'être confirmée par les remontages de silex.

---

6. Voir plan de la fouille (pl. XIX).
7. Voir pl. XX.

2. Dans la région nord-ouest du chantier, la coupe a été reculée d'1,5 m. Ont été mis au jour des nucleus, des éclats, des lamelles et trois concentrations de débitage. Il reste à trouver leur appartenance stratigraphique. Plusieurs hypothèses sont valables dont celle qui nous obligera à ouvrir le sol à l'extérieur du hangar.

II. – Nouveaux éléments stratigraphiques et chronologiques

La complexité des séquences stratigraphiques nous conduit à rechercher toujours davantage d'informations sur le site même et au-delà de part et d'autre de la vallée de la Seine pour retracer les processus sédimentaires avec le plus de précision possible. Elles sont de plus indispensables à une meilleure reconstitution de l'évolution du climat et de l'environnement par la collecte des mollusques continentaux fossiles que poursuit Patrice Rodriguez depuis quelques années.

Etiolles 1989

Depuis qu'une couverture permanente a été établie sur la zone principale de fouille en 1984, nous bénéficions d'une vision stratigraphique complète depuis la dernière occupation magdalénienne d'Etiolles, l'unité Q31 (1983), jusqu'aux plus récents sols dégagés par la fouille, en l'occurence M23 en 1989. La lecture de telles séquences n'était possible auparavant qu'à l'occasion de sondages, opérations toujours délicates dans une zone aussi riche en vestiges archéologiques. Cette séquence qui se complète d'année en année représente pour nous un outil de travail précieux, en mettant notamment en évidence, et surtout lors de cette campagne de fouille, la complexité des stratifications, mais aussi des faciès et micro-faciès tout à fait révélateurs des dynamiques de mise en place des dépôts successifs. La campagne 1989 ayant permis le dégagement d'éléments nouveaux, cette série alluviale importante (plus de 2,50 m d'épaisseur) a fait l'objet d'un relevé minutieux sur les 2 axes du carroyage, l'axe SE/NW, de L31 à Q31, et l'axe SUD/EST, de L31 à L22.

L'interprétation macroscopique de ces coupes vient confirmer les données de la malacologie obtenues à partir de sédiments recueillis à l'issue des décapages horizontaux et répartis de part et d'autre de la surface exploitée depuis la construction du hangar.

En effet, au sein de la série des associations malacologiques "magdaléniennes", on constate une augmentation de la composante aquatique au fur et à mesure que l'on aborde les niveaux stratigraphiques les plus profonds. Cette évolution montre la succession dans le temps de plusieurs systèmes hydrologiques qu'accompagnent pour la première fois de façon évidente les variations sédimentaires. Anciennement, contemporain du niveau d'habitat M23, un écoulement alternant des phases lentes, à caractère marécageux, et des périodes de vive activité, probablement brutales et de courte durée, participe à la mise en place d'une succession de lits d'argile et de passées caillouteuses fortement oxydées (unités 14 à 7). La présence d'oxyde de fer et surtout celle de précipitations de Manganèse au sein des cailloutis (unités 10 et 8) correspondent à un milieu anaérobie du à la pérennité des plans d'eau et doivent être mises en rapport avec les colmatages d'argile. Ce phénomène est très localisé sur le site mais la présence à quelques centaines de mètres de l'autre côté de la Seine de formations identiques peut laisser penser qu'il découle d'un événement plus généralisé à l'échelle de la vallée ou de la région. Après une phase de transition caractérisée par une alternance de passées sableuses et de limons laminés (unités 6 à 2) témoignant d'inondations lentes et de longue durée (formes de surcharge = involutions caractéristiques des sols gorgés d'eau), cette dynamique fait place peu à peu à un régime plus régulier de crues saisonnières fortement alluvionnantes, responsables du dépôt des limons lités supérieurs (unités 1) qui viennent sceller la plupart des niveaux d'occupation jusqu'au niveau final Q31 peu avant la baisse d'activité fluviale conséquente de l'installation du climat froid et sec du Dryas II.

Cet ensemble constitue la base de la nappe d'alluvions récentes qui tapissent la vallée. Cette séquence est unique sur le site de par sa situation en bordure du ruisseau dont elle représente le comblement progressif. Les lacunes sont certainement nombreuses, par reprise des matériaux, mais il apparaît comme une certitude que nombre d'horizons, les niveaux profonds notamment, se sont mis en place ici et pas ailleurs du fait de cette concavité naturelle sans cesse réentaillée tout en se resserrant. Le ralentissement du débit du ruisseau a permis la fossilisation de nombreux niveaux d'alluvion comme en témoigne la topographie des niveaux d'habitats à cet endroit du site, superposés les uns aux autres en situation de berge pentue.

Etiolles-le-Pont

En aval du site, en limite sud-ouest de la commune de Soisy-sur-Seine et en bordure du remblai du pont franchissant le fleuve vers Evry, les travaux de construction d'un centre commercial ont représenté une nouvelle opportunité d'observer les limons jaunes tardiglaciaires. Ce terrain se place exactement à équidistance de la Seine et du site d'Etiolles "le Monastère" où ont été recueillies quelques lames, selon un axe perpendiculaire au flux. C'est-à-dire que nous nous trouvons là à moins de 100 m de la berge. Aucune coupe n'a jusqu'ici été observée en un point aussi proche du lit mineur actuel de la Seine et son étude est d'autant plus intéressante. La lecture des longues coupes pratiquées sur plusieurs centaines de mètres n'a pas révélé d'industrie. Seul un proximal de petite lame a été ramassé dans les déblais de limon jaune. Sa position stratigraphique précise est donc inconnue. Il s'agit d'un silex de la catégorie des blonds gris, légèrement translucide, relativement frais et ne présentant aucune patine. Ce silex ne rappelle pas ceux rencontrés à Etiolles et semble avoir été obtenu sur galet. Il n'est pas trop audacieux de situer son origine au sein des limons jaunes tardiglaciaires.

La séquence stratigraphique mise au jour, ici, est comparable à toutes celles relevées à proximité de la zone archéologique à ce niveau topographique de la vallée. Des prises d'altitude ont été faites par rapport au niveau zéro du chantier de fouille.

De -125 à -150 cm : terre végétale,

de -150 à -273 cm : limon brun,

de -273 à -383 cm : limons jaunes finement stratifiés. Ensemble homogène,

de -383 à -423 cm : cailloutis calcaire hétérométrique dans matrice argileuse grisâtre,

à partir de -423... : limons jaunes. Niveau de la nappe phréatique.

Seule la partie inférieure de la séquence, supposément tardiglaciaire, a fait l'objet d'un échantillonnage de sédiment en vue d'une analyse malacologique par P. Rodriguez (quatre prélèvements de 20 litres chacun). Les limons bruns nous sont bien connus en cet endroit de la vallée, ils relèvent de l'Holocène, et il est apparu inutile d'en renouveler l'analyse une nouvelle fois.

Outre la présence d'un silex taillé, la similitude de cette séquence avec celles en place sur la zone principale d'Etiolles, mais surtout la position topographique des limons jaunes, à peu près au même niveau que le toit des limons "magdaléniens", représentent autant d'indices de contemporanéité de ces dépôts. L'analyse malacologique d'Etiolles-le-Pont constitue donc dans cette étude générale du contexte environnemental et climatique des magdaléniens d'Etiolles une nouvelle occasion d'en parfaire les connaissances.

Evry "Le Bras de Fer"

A la faveur de travaux d'envergure à Evry, sur la rive gauche de la Seine faisant pratiquement face au site d'Etiolles, pour l'extension de l'actuelle station d'épuration sur le lieudit "le Bras de Fer", une stratigraphie intéressante est apparue et il nous a été possible d'y pratiquer une colonne de prélèvements malacologiques.

En effet, cette séquence comparable en son sommet à celles mises en évidence de part et d'autre de la vallée présentait en outre l'intérêt d'être complétée dans sa partie inférieure par des horizons sédimentaires normalement sous le niveau de la Seine et donc jusqu'ici rarement observés en coupe. Des caractères d'hydromorphie sont apparus, oxydes de fer et de manganèse, encroûtement, etc... sans qu'il soit possible de dater ces phénomènes d'altération à la seule lecture des profils, ces niveaux de sable ou de cailloutis étant largement affectés aujourd'hui par l'action de la nappe phréatique, action importante liée à leur situation sous le niveau des eaux et la proximité du fleuve. Cependant, ces caractères rappellent ceux observés cette année sur le gisement même d'Etiolles, à une profondeur aujourd'hui à l'abri de la nappe, et on peut penser que quoique antérieurs stratigraphiquement sur cette rive gauche de la Seine, ils résultent de conditions hydrologiques comparables participant d'une même dynamique. Il semble donc intéressant de comparer les malacofaunes qui se trouvent associées à ces formations de part et d'autre du cours d'eau. Cette série permettra donc d'étayer le cadre chronologique et environnemental du gisement d'Etiolles que la malacologie dresse depuis plusieurs années.

Sous la couverture de limon brun, retroussée largement pour les travaux, une séquence assez régulière a été lue :

de 0 à -60 cm : limon sableux (prél. 5),

de -60 à -90 cm : sable (oxyde de fer et manganèse) (prél. 4),

de -90 à -140 cm : limon argileux (prél. 3),

de -140 à -142 cm : cailloutis fin dans matrice argileuse,

de -142 à -175 cm : limon argileux oxydé (prél. 2),

de -175 à -177 cm : petit lit de galets roulés,

de -177 à -210 cm : limon argileux oxydé (prél. 1),

de -210 à -245 cm : cailloutis hétérométrique orangé et oxyde de manganèse,

à partir de -245... : limons laminés.

Les prélèvements malacologiques obtenus dans la zone de fouille 1989 et au travers de ces deux coupes extérieures ont été tamisés et les faunes déterminées. Ils seront intégrés à l'analyse globale du site que P. Rodriguez a réalisée et replacés dans l'étude générale des sites magdaléniens du Bassin Parisien auquel il a consacré une partie de son travail de thèse. L'ensemble de ces résultats sera présenté lors de sa soutenance de thèse prévue pour le courant de l'année 1990.

III. – PROGRAMME 1990

Selon le programme initial, nous devons descendre à la recherche des niveaux successifs accessibles sous le hangar. Ainsi, en 1990, après le démontage des unités M23 et N27, nous chercherons les couches inférieures.

En même temps, nous poursuivrons l'extension des zones ouvertes dans la région nord–ouest de chantier.

Yvette TABORIN

LA FERTÉ–ALAIS [8]

M. Christian Wagneur a découvert en bordure de champ, au lieudit "Les Bois–du–Roi", une meule à grain préhistorique en grès.

Cette meule, de type plat, a été fracturée anciennement. Sa longueur actuelle est de 28 cm pour une largeur de 27 cm et une épaisseur variant entre 14 cm et 7 cm au niveau de la cassure.

---

8. Arr[t] d'Etampes, chef–lieu de canton.

Le piquetage de la surface fonctionnelle est bien visible sauf au centre où l'usage a presque poli la roche. Sa concavité est faible : 2 cm dans le sens longitudinal A.B. et 1 cm dans le sens transversal C.D. On n'observe pas de dissymétrie des coupes[9].

Cette meule a été déposée au Musée Régional de Préhistoire de Nemours.

Alain BENARD

JANVILLE-SUR-JUINE [10]

La meule dormante néolithique qui se trouvait à proximité du dolmen de la Pierre-Levée[11] a été transférée au musée de préhistoire de Nemours pour en assurer la protection. Elle est désormais exposée dans le patio botanique n° 11 en regard des salles consacrées au Néolithique.

Nous avons effectué cette opération en accord avec la Direction Régionale des Antiquités Préhistoriques d'Ile-de-France et la Société Préhistorique Française propriétaire de la parcelle.

Alain BENARD

MARCOUSSIS [12] *- Château de Montagu*

Au cours de l'année, les membres bénévoles de notre association ont réalisé, sur le site de l'ancien château de Montagu, 484 heures de travaux pratiques et bon nombre d'heures d'engin, afin de dégager les pierres taillées retirées de la surface des douves.

En 1988, avait été réalisé l'élargissement des fossés d'assainissement périphériques de la contrescarpe. Cette année ce fut le tour des fossés de l'escarpe du tertre du château à être creusés sur une profondeur de 1,50 m en référence du niveau O du sol actuel. Ainsi put-on constater que l'appareillage des maçonneries à cette profondeur est en parfait état de conservation.

Les travaux ont permis tout en conservant l'irrigation des caniveaux, de mettre en gazon la totalité des douves et d'améliorer la présentation du site pour le feu d'artifice qui fut tiré par la ville de Marcoussis pour les fêtes du Bicentenaire.

---

9. Voir pl. XXI.

10. Arr[t] d'Etampes, canton d'Etréchy.

11. Voir : *Complément à l'inventaire des meules dormantes d'Ile-de-France,* dans *Bull. Soc. Préhistorique Française,* 85, *C.R.S.M.,* n° 7, 1988.

12. Arr[t] de Palaiseau, canton de Montlhéry.

Un dégagement réalisé afin de reconnaître l'appareillage de la surface du sol à l'entrée principale du tertre au midi, nous a permis de situer la structure d'appui du pont-levis construit sous Jean de Montagu, sur les ruines du manoir de Bernard de Montlhéry.

Dès à présent nous pensons pouvoir préciser que le château serait bien le troisième construit sur le même site et que l'ancienne tour carrée de la maison forte (du château de la Motte) aurait été incorporée aussi bien dans la construction du XIII^ème^ siècle que dans la dernière construction du XV^ème^ siècle.

N.-R. PAYEN

Président de l'Association
des Amis du château de Montlhéry

MILLY-LA-FORÊT [13] *- La Butte Monceau*

En février 1989, Claude Labrude a trouvé une cavité ornée sous la platière nord-ouest de La Butte Monceau. C'est une géode large de 2 m, profonde de 3,40 m, haute de 30 à 50 cm.

On y voit essentiellement des sillons (gros ou fins) entrecroisés, un bourrelet cranté de douze larges sillons, une marelle inachevée et une croix à branches égales.

G.E.R.S.A.R.

VARENNES-JARCY [14] *- L'Yerres*

Le Groupement de recherches archéologiques subaquatiques a effectué une opération de sauvetage sur le site du moulin de Vaux-le-Reine menacé par un projet de barrage et d'aménagement des berges.

Les piles d'une ancienne passerelle et des pièces de bois prises dans la berge ont été observées ainsi que de nombreux objets de verre provenant de l'ancienne verrerie Lalique, proche de la rivière.

Ph. BONNIN

---

13. Arr^t^ d'Evry, chef-lieu de canton.
14. Arr^t^ d'Evry, canton d'Epinay-sous-Sénart.

VERT-LE-PETIT [15]

En creusant une excavation dans son jardin, M. Debout a découvert, à une profondeur d'environ 40 cm dans un limon de pente, une petite série de silex dont nous présentons l'inventaire ci-après :

- un burin d'angle sur cassure et sur lame de 8 cm,
- deux lames non retouchées de 9 et 11,5 cm,
- une lame à crête de 15 cm,
- une lamelle à crête de 5 cm,
- un éclat laminaire de 9,5 cm avec plage de cortex,
- un éclat laminaire de 6 cm avec retouches inverses sur l'un des côtés,
- un casson avec enlèvements lamellaires,
- un grattoir sur éclat cortical, de facture médiocre et en mauvais état de conservation,
- un mésial de lame avec plage de cortex,
- un gros éclat cortical de 17 cm de longueur sur 10,5 cm de largeur.

Aucun niveau n'est repérable dans la coupe. Les silex ont été découverts accompagnés de nombreuses pierres brûlées mais aucune trace cendreuse ou charbonneuse n'a été remarquée.

Ce matériel peut être attribué avec vraisemblance au Paléolithique supérieur probablement à la période magdalénienne bien que le petit nombre de pièces et l'absence d'outil caractéristique enlèvent toute certitude.

La nature du site ne peut être déterminée en raison du peu d'éléments disponibles. La présence de pierres brûlées qui suggèrent l'existence d'un foyer malgré l'absence de cendre et les pièces de débitage sont l'indice d'une installation d'une certaine durée. L'endroit est favorable : en bordure de l'Essonne mais à un niveau non inondable, versant ensoleillé d'exposition sud-est et présence de sources.

Il ne s'agirait donc pas de pièces erratiques mais la faible surface touchée par ces trouvailles ne permet pas d'en dire plus. L'environnement urbanisé est défavorable à l'extension des recherches.

Position cadastrale du site : lieudit "Fontaine Laveau" ou "La Fontaine à l'Aveau" sur l'ancien cadastre, section Y, parcelle 71.

Alain BENARD

---

15. Arrt d'Evry, canton de Mennecy.

VILLIERS-LE-BACLE [16] *- Les Fonds d'Orsigny*

Jusqu'à ces dernières années, il existait, à une quinzaine de kilomètres au sud-ouest de Paris, un secteur agricole privilégié, tache encore verte au milieu des étendues bétonnées : le plateau de Saclay.

Cette situation n'a pas manqué d'attirer la convoitise des aménageurs, promoteurs, marchands d'autoroutes... et même de certaines municipalités plus soucieuses de profits immédiats que de protection du cadre de vie de leurs administrés.

Parmi toute cette agitation mercantile, les archéologues (bénévoles et professionnels) paraissent bien anachroniques avec leur manie de vouloir constamment préserver le patrimoine archéologique et historique régional ! Malgré leur disponibilité et leur enthousiasme, ils n'ont guère les moyens d'exiger le respect des vestiges du passé et doivent souvent se contenter de négocier des délais auprès des entrepreneurs afin de pouvoir étudier (rapidement) les traces laissées par nos lointains ancêtres, avant leur destruction irrémédiable par les bulldozers.

Ayant eu connaissance d'un projet de modification du tracé de la route départementale 36 entre Saclay[16] et Chateaufort[17], passant à proximité d'un gisement néolithique que nous avions découvert en 1982[18], la Section "archéologie" de l'Association culturelle du C.E.A. entreprenait au mois d'avril 1989, des prospections exhaustives ; elles permettaient de repérer une occupation gallo-romaine et du Haut Moyen Âge au nord-est de Villiers-le-Bâcle sous forme de tuiles, mœllons, fragments de poteries et ossements humains remontés à la surface du sol par les engins agricoles.

Une grande partie de ce site se trouvant menacée à brève échéance par la construction de la nouvelle route et d'un grand carrefour, une série de sondages était réalisée dès la fin du mois d'août (autorisation n° 48 de la Direction des Antiquités Historiques d'Ile-de-France), afin, d'une part, de déterminer la nature

---

16. Arr[t] de Palaiseau, canton de Bièvres.

17. Yvelines, arr[t] de Versailles, canton de Versailles-sud.

18. GIGANON (D.), *Nouvelles découvertes préhistoriques sur le plateau de Saclay*, dans *bulletin de la S.H.A.C.E.H.*, 1982, p. 77-79.

exacte, l'état de conservation, l'époque des vestiges susceptibles d'être encore présents, d'autre part, d'analyser l'impact des bouleversements du sol prévus sur l'ensemble du gisement[19].

Guidé sur le terrain par une concentration de mœllons et de tuiles, le premier sondage de 2 m x 2 m amenait la découverte d'une sépulture à une quarantaine de centimètres de profondeur seulement : corps en "décubitus dorsal", orienté pieds à l'est, entouré d'un coffrage de pierres.

La poursuite de la fouille au même niveau ayant fait apparaître une seconde inhumation en parallèle, la surface dégagée était étendue, tandis que l'on procédait, aux alentours immédiats, à cinq autres sondages dont trois allaient se révéler positifs, notamment par la découverte de fondations de murs en pierres meulières.

Les résultats obtenus ont dépassé toutes nos espérances :

- repérage de quatorze sépultures,
- dégagement d'un ensemble architectural composé d'une dizaine de murs ayant conservé généralement deux assises de pierres,
- présence d'un puits et de traces de canalisations[20].

Essai d'interprétation et chronologie relative

La rareté du matériel recueilli ne favorise pas la datation de l'ensemble des structures ; aucun mobilier funéraire ne figure, en effet, dans les sépultures ; le remplissage des tombes, outre de nombreux fragments de tuiles à rebord et de tuiles-canal, renfermait quelques tessons de poteries communes granuleuses vraisemblablement d'époque carolingienne. L'approche chronologique est confortée par la position générale des corps : orientation des pieds vers l'est/sud-est (de 95 à 120°), bras croisés sur le ventre ou le pubis dans plus de 80% des cas, et le mode d'ensevelissement : placés dans un linceul cousu (ossements comprimés longitudinalement, pieds serrés l'un contre l'autre, absence d'épingles de fermeture).

---

19. Ces fouilles ont nécessité plus de mille heures de travail bénévole, dans des conditions rendues très pénibles par la sècheresse persistante de l'année 1989, pour 22 participants (membres de la Section "archéologie" de l'A.A.C.-C.E.A. et habitants de Villiers-le-Bâcle et des communes voisines). Qu'ils en soient chaleureusement remerciés !

20. Voir pl. XXII.

Ces inhumations sont, la plupart du temps, délimitées par un entourage de pierres, parfois par un simple calage à la tête et aux pieds. On note souvent la présence de traces de bois décomposé, principalement dans la couche inférieure du remplissage, indiquant l'utilisation du cercueil ou d'un brancard[21].

Toutefois, dans la fosse 1022 au sud qui recèle trois inhumations dont une d'un enfant de trois à quatre ans, neuf monnaies en bronze, du Bas–Empire, toutes identiques ont été trouvées ; ce sont des imitations maladroites du monnayage de Constance II (337–361 après J.–C.).

La solidité et la largeur des fondations dégagées (0,80 m en moyenne et murs accolés d'1,50 m de large au total), l'absence de récipients à usage culinaire et d'ossements d'animaux, l'orientation des sépultures dans l'axe des murs principaux, incitent à attribuer une fonction religieuse à ce bâtiment dont aucun texte ne fait état : église, chapelle cimetériale, baptistère ?

Il n'est pas exclu, d'ailleurs, qu'il ait été bâti à l'emplacement d'une construction antérieure gallo–romaine dont on aurait réutilisé une partie des éléments (temple rural du Bas–Empire ?). Seule, la poursuite de la fouille en profondeur, prévue pour 1990, pourra fournir la réponse.

Quoiqu'il en soit, cette découverte est extrêmement intéressante car les édifices du Haut Moyen Âge sont assez rares et surtout très mal connus dans notre région. C'est un jalon insoupçonné de l'histoire de Villiers–le–Bâcle qui ressurgit plus de mille ans après sa destruction.

Nouvelles perspectives

Compte tenu de l'intérêt scientifique des vestiges mis au jour, la Direction des Antiquités Historiques a demandé à la Direction Départementale de l'Equipement de surseoir aux travaux prévus à cet endroit et de procéder à un décapage mécanique sur l'emprise de la nouvelle route, en bordure nord du bâtiment carolingien. Cette opération, entreprise en janvier 1990 a permis de recenser,

---

21. L'ensemble de ces constatations présente beaucoup d'analogies avec les inhumations découvertes lors des fouilles du village carolingien de Villiers–le–Bel (95) : période II, seconde moitié du VIII^{ème} siècle jusqu'au début du X^{ème} siècle. Voir *Un village au temps de Charlemagne*, catalogue de l'exposition au Musée des A.T.P., 1988, p. 169, 170.

sur une bande de terrain d'environ 200 m de longueur sur 10 m de largeur, près d'une vingtaine de fosses et trous de poteaux, deux larges fossés comblés de pierres et de tuiles gallo-romaines, une nouvelle sépulture à 30 m au nord-ouest de l'édifice, un four domestique et la présence probable d'une installation de réduction du minerai de fer comme celle que nous avons fouillée en 1986 à Briis-sous-Forges sur le tracé du T.G.V. Atlantique[22].

Les premiers éléments de datation (céramique, monnaie) recueillis lors du nettoyage de la zone après le décapage par les engins, suggèrent plusieurs périodes d'occupation : gallo-romaine (IIème au IVème siècle après J.-C. ; mérovingienne (VIème - VIIème siècles après J.-C. ; carolingienne (jusqu'au Xème siècle).

Notre découverte est donc encore plus importante qu'on ne le pensait ; elle complète la vision du paysage antique qui s'élabore peu à peu grâce aux différentes études archéologiques menées depuis une quinzaine d'années, en confirmant qu'une implantation humaine assez dense s'est maintenue sur l'ensemble du plateau de Saclay durant le premier millénaire.

L'accueil de nombreux visiteurs sur notre chantier a permis de mieux sensibiliser les habitants de la commune et des environs aux problèmes posés par les inévitables travaux d'infrastructure et la non moins nécessaire protection du patrimoine. La mobilisation de toutes les bonnes volontés sera, plus que jamais, indispensable, pour mener à leur terme les recherches entamées en 1989 sur ce site si prometteur.

Daniel GIGANON

22. GIGANON (D.), *L'atelier métallurgique gallo-romain de Briis-sous-Forges*, dans *bulletin de la S.H.A.C.E.H.*, 1986, p. 47-56.

BIBLIOGRAPHIE

Actes de la rencontre sur les zones humides de l'Essonne. Longpont, S.E.P.N.E. (40, rue de Lormoy), s.d. [1989].

Rencontre organisée le 23 septembre 1988 par la Société d'étude et de protection de la nature de l'Essonne.

Adélaïde, comtesse de La Ferté-Baudoin et de Gometz. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1987, in-8°, 4 p.

André Malraux, l'homme des univers. Actes du colloque. Paris, Grand Palais, 5, 6, 7 décembre 1986. Verrières-le-Buisson, comité national André Malraux, 1989, in-4°, 278 p.

Nombreux témoignages. Très belles photographies.

Archives (les) de l'Ile-de-France. Guide des recherches, publié sous la direction de G. GILLE et G. WEILL. Conseil de Paris et conseils généraux des départements d'Ile-de-France, Archives nationales, 1989, in-8°, 382 p.

Guide arrêté à 1987 donnant pour chaque catégorie d'archives (anciennes, contemporaines, communales, hospitalières) les renseignements utiles sur les fonds conservés et les instruments de recherche. Outre les archives des huit départements issus de la loi de 1964, on trouvera aussi des indications sur les archives régionales. Une cartographie administrative, un lexique et des tables facilitent la recherche. Cinquante illustrations en agrémentent l'aspect.

ASSOULINE (Pierre), *L'homme de l'art, D.H. Kahnweiler, 1884-1979.* Paris, Balland, in-8°, 1988, 489 p.

Ce grand marchand de tableaux avait une maison de campagne à Saint-Hilaire où il recevait de nombreux artistes.

Autrefois L'haÿ, exposition janvier-février 1989, centre culturel communal. L'haÿ, municipalité, 1989, in-8°, 24 p. ill.

Il ne s'agit pas d'un catalogue mais d'un ensemble de notations historiques.

BABELON (Jean-Pierre), *Les châteaux de France au siècle de la Renaissance.* Paris, Picard, 1989, in-4°, 832 p., 840 ill.

Bagneux sous la Révolution française. Histoire d'une société populaire en l'an II de la République. Les Amis de Bagneux (4, rue des Fossés, 92220), 1989, in-4°, 192 p. ill.

Publication intégrale des procès-verbaux de la société populaire précédée d'une description et d'une analyse du bourg.

BAILLY (Roger), *Decauville, ce nom qui fit le tour du monde.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-4°, 200 p., tr. nombr. ill.

On regrette souvent qu'histoire et archéologie industrielles soient encore très négligées. Cet ouvrage prouve que c'est un thème qui peut intéresser une foule de lecteurs et qu'il est grand temps de le traiter si l'on veut trouver encore des archives et des témoins. Roger Bailly n'a négligé aucun aspect : humain, social, économique, financier, technologique et commercial de cette entreprise née à Evry au siècle dernier et qui vit encore à Corbeil-Essonnes. La mise en page et la qualité du tirage laissent un peu à désirer mais il ne s'agit pas d'une édition de luxe mais d'un bon livre accessible à tous.

BAILLY (Roger), *Promenade à travers les roches Vayroises.* Vayres-sur-Essonne, mairie, s.d. [1989], in-4°, 15 p., ill.

BARTHELEMY (Guy), *Les savants sous la Révolution.* Le Mans, éd. Cenomane, 1988, in-8°, 256 p.

Entre autres : Bernardin de Saint-Pierre, Lazare Carnot, Geoffroy Saint-Hilaire.

BERTET (Bernard), *Villebon, ses hameaux, leur passé.* Villebon-sur-Yvette, mairie et M.J.C., 1984, 162 p. ill.

D'après cartes postales anciennes.

BIANCHI (Serge) et CHANCELIER (Michel), *Draveil et Montgeron, deux villages en révolution.* Le Mée-sur-Seine, éd. Amatteis, 1989, in-8°, 328 p.

Etude très complète et comparée de deux villages voisins et d'importance à peu près égale, de 1789 à 1799. Draveil se montre modéré mais sait se battre pour obtenir de quoi nourrir ses habitants même les plus pauvres tandis que Montgeron est plus exalté et connaît des manifestations et des conflits violents. Avec ce huitième livre de la série publiée sous les auspices du comité départemental du Bicentenaire, nous avons vu se dérouler la Révolution dans une vingtaine de villages et constaté combien différentes et personnelles furent les réactions de leur population.

BIANCHI (Serge), BROCHOT (Jacques), GOUBET (Michel) et VINCHON (Jean–Pierre), *Quand Ris et Orangis s'appellaient Brutus. La Révolution au village, 1789–1799.* Le Mée–sur–Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in–8°, 316 p.

Après une bonne présentation des deux paroisses et de la vie qu'on y mène dans les années 1780, exposé des conflits entre seigneur et sujets, entre deux municipalités et deux gardes nationales opposées puis entre les prêtres et les villageois. Ces crises exceptionnelles expliquent une déchristianisation précoce et, semble–t–il, profonde.

BIDOU (Solange), *La réforme grégorienne dans le diocèse de Sens (fin du X^ème – fin du XII^ème siècle).* Thèse de l'Ecole des Chartes, 1984, 2 volumes in–4°, 380 p.

Intéresse la moitié sud de l'Essonne sur trois points principaux : les archidiacres, les paroisses laïques rendues au clergé séculier ou régulier, les prieurés.

Bienvenue aux Archives. Archives départementales du Val–de–Marne, juillet 1989, in–4°, 18 p.

Catalogue des principales ressources du service et des instruments de recherche.

BILLARD (Michel), *L'Essonne à l'heure révolutionnaire* t. I : 1789–1792, t. II : 1792–1799, Etampes, éd. du Soleil natal, 1789, in–8°, 188 et 112 p.

BILLARD (Michel), *Essonne, terre royale. Le jardin des capétiens – Les délices des Bourbons.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1988, 2 vol in–8° de 184 p.

BILLARD (Michel), *Notre Essonne verte : Angerville, Monnerville, Dommerville.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1988, in–8°, 62 p.

Reprise d'articles de presse.

BILLARD (Michel), *Notre Essonne verte : Guillerval, Saclas, Saint–Cyr–la–Rivière.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1988, in–8°, 46 p.

Rappel d'épisodes connus.

BLANCHOT (P.), DUCHON (N.), FOUCHER (A.) et VOLLANT (M.), *Mennecy sous la Révolution ou la révolution de Jean-Michel.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 300 p.

Après une excellente présentation de Mennecy à la fin de l'Ancien Régime, les événements de 1787 à 1798 sont présentés chronologiquement et avec un grand luxe de détails rendu nécessaire par la complexité et le grand nombre de conflits locaux provoqués surtout par le curé Delanney, personnage extravagant, révolutionnaire convaincu, un des initiateurs de la déchristianisation. Il sera difficile d'ajouter quelque chose à ce travail très complet et très documenté.

BOUCHERY (Edmond) et BOUCHERY (Louis), *Le bailliage de Meudon : Chaville, Clamart, Meudon, Vélizy, Viroflay.* Clamart, chez l'auteur, 1985, 153 p.

BREDIN (Jean-Denis), *Sieyès, la clé de la Révolution française.* Paris, éd. de Fallois, 1988, in-8°, 612 p.

Importante biographie du "fondateur-fossoyeur de la Révolution" qui fut - très provisoirement - châtelain de Crosne.

BRYSON (Norman), *Tradition and desire : from David to Delacroix.* New-York, Cambridge University Press, 1987, XXII, 228 p.

BUISSON (Jeannie), *Viry-sur-Orge et Châtillon-sur-Seine au XVIII*ème *siècle.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 216 p., ill.

Utile tableau de Viry et Châtillon avant 1789 qui sera suivi d'une étude de cette commune sous la Révolution. On regrette que la bibliographie de la p. 211 soit squelettique alors que l'auteur cite divers autres auteurs dans le cours du livre mais sans références précises de telle sorte qu'il est impossible de distinguer ce que l'auteur apporte de nouveau. On s'étonne de ne pas voir mentionnée l'excellente étude de M. Mahaux sur la grotte de coquillages parue dans notre bulletin de 1984.
Nombreuses photos de maisons anciennes.

Cahiers (Les) de la Révolution à Fresnes, 1789-1794. Ecomusée de Fresnes, 1989, in-8°, 96 p.

Quelques aspects de la Révolution à Fresnes d'après les cahiers de doléances, les registres paroissiaux, des tailles et des délibérations.

CATILLON (Jacques), *Epinay-sur-Orge. L'Ancien Régime et la Révolution ou un aubergiste entre en révolution : Nicolas Vaudin, premier maire d'Epinay.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 264 p.

Après une bonne présentation du village et des villageois avant 1789, l'exposé des démêlés entre le maire, vrai sans-culotte, d'une part, et le seigneur, le curé et le notaire, de l'autre, précis, vivant, se lit comme un roman. Publié sous le patronage du comité départemental du Bicentenaire.

CAVAILLER (Paulette), *1789 à Saint-Germain-lès-Corbeil* dans *Lions Show 1990.* Corbeil-Essonnes, Lions Club Val d'Essonne-Saint-Germain, 1990, in-8°, p. 35-47.

CAVAILLER (Paulette), *Population et habitat à Saint-Germain avant l'an mille* (première partie) dans *Lions Show 1988.* Corbeil-Essonnes, Lions Club Val d'Essonne-Saint-Germain, 1988, in-8°.

CAYEUX (Jean de), *Hubert Robert.* Paris, Fayard, 1989, in-4°, 433 p.

CHABIN (Anne-Marie), *Le reliquaire de la basilique Notre-Dame de Bonne Garde de Longpont-sur-Orge, XIX*ème *siècle. Présentation et inventaire.* Arch. dép. Essonne, 1988, in-4°, 89 p.

Reliquaire inscrit à l'Inventaire supplémentaire le 24 juin 1988. Sera classé ultérieurement.

CHARDAC (Yves), *Le secret de Savalette de Lange ou l'étrange histoire de Saulx-les-Chartreux.* Première partie : *la tour octogonale de Saulx.* Longjumeau, impr. Bl. reprographie, 1988, in-4°, 231 p.

L'auteur ayant découvert dans sa demeure, partie de l'ancien domaine des Chartreux, des vestiges nombreux et curieux (marques templières (?), puits de force, fondations profondes, remplois peut-être gallo-romains) s'est intéressé à l'histoire locale - tout au moins à certains de ses aspects : voisinage de Montlhéry, souterrains, mystères templiers puis chartreux... On peut y relever des notations intéressantes mais à utiliser avec précaution.

Châteaux à Brunoy 1189-1789-1989. Exposition conçue par Jean Gautier et Sylvie Dannaud. Musée de Brunoy, 1989, in-4°, 124 p.

Ce catalogue d'une exposition présentée du 16 septembre 1989 au 14 janvier 1990 est bien plus qu'un catalogue puisqu'on y trouve des études et compte-rendus de fouilles concernant la motte féodale, la Tournelle, le Fossé Daniel, les caves du château, l'architecture et l'urbanisme, les grandes eaux, les jardins et l'Yerres.

Châtenay-Malabry, histoires et paysages. Office de tourisme de Châtenay-Malabry, 1988, in-4°, 334 p., ill.

Bel ouvrage qui s'intéresse surtout à la période contemporaine et à la transformation du village en ville de banlieue.

Chemins de la ville : enquêtes ethnologiques sous la direction de Jacques GUTWIRTH et Colette PETONNET dans *Le regard de l'ethnologue.* Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1987, in-8°, 270 p.

Sédentarisation des "gens du voyage" dans un village de l'Essonne.

CLAUDE (Viviane) et GUILLERME (André), *L'Orge et ses syndicats. Approche historique et technique d'une rivière périurbaine.* Paris, Ecole nationale des travaux publics, nov. 1986, in-4°, 155 p.

Histoire du bassin de l'Orge depuis le début du XIX^{ème} siècle : création d'un premier syndicat en 1843 ; draînage, pollution, lotissements jusqu'à la création du nouveau syndicat en 1945 et à sa réussite actuelle.

CLEBERT (Jean-Paul), *Les Daudet, 1840-1940.* Paris, Presses de la Renaissance, 1989, in-8°.

COMPERE (Marie-Madeleine) et JULIA (Dominique), *Les collèges français, XVI-XVIII^{èmes} siècles,* tome II. *Répertoire France du Nord et de l'Ouest.* Paris, INRP et CNRS, 1988, in-8°, 710 p.

Nous y avons relevé les collèges et petits séminaires de Cerny, Corbeil, Etampes et Issy-les-Moulineaux.

COUDRAY (Hervé), *L'abbaye de Villiers aux XVII et XVIII^{èmes} siècles.* Mémoire de maîtrise, Paris, Université I, 1989, in-4°, 148 p.

Apporte des précisions intéressantes sur cette abbaye mal connue jusqu'alors.

Crosne en Révolution. Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 240 p.

Réalisé par l'association "Crosne 89 le Bicentenaire", sous la direction d'Annie CREPIN et Serge BIANCHI, dans la série des monographies proposées par le comité départemental du Bicentenaire, cette étude très sérieuse nous présente une petite commune de 320 habitants qui fit la Révolution avec enthousiasme, surtout au début, mais toujours avec modération, qui ne connut pas les crises de Mennecy ou de Ris et qui représente probablement la majeure partie de nos villages.

DAGORET (Hubert), *Echarcon sous la Révolution.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 96 p.

Echarcon de 1779 à 1799 sous ses multiples aspects ; querelles de clochers avec Vert-le-Petit et lourdes réquisitions du district.

DEBRU (Georges), *L'action spécifique des agents PTT à la Libération (l'exemple de Meudon)* dans *L'œil et l'oreille de la Résistance,* colloque Paris 1984 (1986), p. 73-77.

Découverte (la) des paysages de la Révolution à l'Europe - Ile-de-France. Paris, mission du Bicentenaire et I.G.N., s.d. [1989], dépliant in-4°.

Carte de France avec les trois itinéraires d'Arthur Young (1787 à 1790) et carte d'Ile-de-France avec trois circuits d'intérêt paysager.

DHOMBRES (Nicole et Jean), *Naissance d'un nouveau pouvoir : sciences et savants en France 1793-1824.* Paris, Payot, 1989, in-4°, 938 p.

Passage d'un monde savant où chaque génie isolé est une figure de proue du progrès à une communauté scientifique qui s'est mobilisée pour la défense de la République sous la Révolution. On relève dans l'index les noms de nombreux personnages qui ont illustré notre région depuis Nicolas Appert, Bernardin de Saint-Pierre, les Carnot jusqu'à Oberkampf et l'abbé Tessier.

Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français sous la direction de Jean MAITRON. Paris, Editions Ouvrières, 1989, t. XXXIV et XXXV, 4ème partie 1914-1939, LEA-MARTRO.

Se reporter à l'introduction du tome XVI pour consulter la liste des militants de Seine-et-Oise pour cette période.

Dictionnaire de biographie française sous la direction de MM. PREVOST, ROMAN d'AMAT et H. TRIBOUT de MOREMBERT. Paris, Letouzey et Ané, 1989, in-4°, fasc. CII-CIII.

Biographies de : Ernest HOSCHEDE (1838-1891), collectionneur de tableaux qui reçut ses amis peintres dans sa propriété de Montgeron et dont la veuve épousa Monet qui peignit plusieurs tableaux chez eux ; Edouard-Jean-Marie HOSTEIN (1804-1889), peintre auteur de "Ruines du château de Chevreuse" 1826 et "Vue prise aux environs de Chevreuse" 1846 ; Jean-Conrad HOTTINGUER (1764-1841), banquier d'origine suisse mort dans son château du Piple à Boissy-Saint-Léger ; Michel-Ange HOUASSE (v. 1680-1730), peintre mort à Arpajon ; Jean-Antoine HOUDON (1741-1828), célèbre sculpteur dont la famille était originaire d'Etréchy ; Jacques-Gabriel HOURLIER (1924-1978), officier aviateur qui dirigea l'école du personnel navigant d'essai et de réception de Brétigny-sur-Orge de 1957 à 1960 et fut directeur adjoint de la circulation aérienne militaire à Villacoublay ; Edouard-Charles-Marie HOUSSIN (1847-1917), sculpteur qui fut, dès 1894, professeur à l'école d'application de la manufacture de Sèvres ; Jean HUAULT (1539-1606), conseiller d'état, seigneur de Vayres-sur-Essonne où il mourut ; Robert HUBAC (1910-1975) professeur d'histoire au lycée de Sceaux de 1945 à 1955, mort à Créteil ; Frédéric-Eugène-Virgile-Henri HUCHARD (1844-1910), cardiologue mort à Clamart ; Antoine-Auguste HUDE (1851-1888), négociant en vins, maire d'Issy-les-Moulineaux, député né à Bercy ; Jean HUË (début XV^ème^ siècle - 1489), chancelier de l'Université de Paris, né et mort à Etampes où il fut chanoine de Notre-Dame ; Jean-François HUË (1751-1823), peintre né à Saint-Arnoult-en-Yvelines ; François-Alexis-Emile HUET (1905-1968), officier et résistant mort à Clamart ; Jean-Baptiste HUET (1772-1852), graveur mort à Villiers-sur-Orge ; Jean-Baptiste-Marie HUET (1745-1811), peintre, capitaine de la milice de Sèvres dès 1789, propriétaire à Villiers-sur-Orge de 1801 à 1807 ; Jean-Baptiste-Cyprien d'HUEZ (v. 1728-1793), sculpteur qui travailla pour les jardins de Choisy-le-Roi ; Eugène HUGO (1800-1837), poète, frère aîné de Victor, interné à Charenton de 1823 à sa mort ; René HUGUENIN (1894-1955), professeur de médecine, cancérologue attaché à l'Institut de Villejuif dès 1934 dont il est directeur en 1946 ; HUGUES LE GRAND (v. 898-956), fils de Robert I, puissant duc des Francs, père d'Hugues Capet, mort à Dourdan ; Joseph HUGUES dit HUGUES-LAGARDE (1748-1805), négociant puis régent de la Banque de France dont l'épouse Elisabeth-Rose AUDIBERT mourut en 1829 au château de Segrez à Saint-Sulpice de Favières où mourut également, assassiné, leur fils aîné Auguste-Joseph ; Henriette-Jeanne RIGAUDIN épouse HUMBERT (1890-1986), néo-malthusienne qui, après un séjour à la prison de Fresnes, écrivit en 1934 "Sous la cagoule. A Fresnes, prison modèle" ; Jules-Eugène HUMBERT (1821-1870) peintre de figures sur porcelaine employé à la manufacture de Sèvres dès 1851 ; Roger-Léopold HUMMEL (1900-1983) architecte qui construisit avec André Dubreuil la cité - jardins et deux groupes scolaires de Maisons-Alfort ; André HUNEBELLE (1896-1985) producteur puis réalisateur de films né à Meudon ; Jean-Jacques-Nicoles HUOT (1790-1845) naturaliste élevé à Villeneuve-le-Roi, fondateur en 1831 de la Société des sciences morales, lettres et arts de Seine-et-Oise ; Guy HURAULT de L'HOSPITAL, mort le 3 décembre 1625 et inhumé au château de Belesbat à Courdimanche-sur-Essonne ; Henri II HURAULT

de L'HOSPITAL, seigneur de Bélesbat mort en 1684 ; Michel HURAULT de L'HOSPITAL (v. 1558–1592), petit–fils du chancelier qui l'éleva, également seigneur de Bélesbat ; Joseph HURÉ (1899–1976) ingénieur des mines, spécialiste du pétrole, mort à Meudon ; Charles, Jacques et Nicolas HUREL, facteurs d'instruments de musique au XVIIIème siècle, fils de Charles laboureur à Angerville ; Honoré–Jean–Aristide HUSSON (1803–1864) sculpteur mort à Meudon ; Jean–Baptiste HUZARD (1755–1830) vétérinaire, élève et quelque temps professeur à l'école de Maisons–Alfort, père de Jean–Baptiste (1793–1870) également vétérinaire sorti de la même école ; Louise–Catherine IBELS (1881–1965) graveur, auteur de "Marché aux puces à Bicêtre" (1946) ; Milon d'ILLIERS (début XVème – 1493) évêque de Chartres ; Jean–Baptiste–Jacques IMBART de LA TOUR (1874–1920) sénateur né à Ablon ; Pierre–Gilbert–Jean–Marie IMBART de LA TOUR (1860–1925) historien né à Valenton ; Ange–Bernard IMBERT–DELONNES (1745–1825) médecin du comte d'Artois et chirurgien du duc d'Orléans qui se cache à Montgeron pendant la Terreur ; INGEBURGE de Danemark (1176–1226) reine de France inhumée à Corbeil ; Auguste–Marie–Pierre INGOLD (1852–1923) oratorien, directeur du noviciat de l'Haÿ–les–Roses vers 1880 ; Jean–Auguste–Dominique INGRES (1780–1867) célèbre peintre chargé en 1843 par le duc de Luynes de la décoration du château de Dampierre qu'il n'acheva pas ; Pierre–Alexandre–Ildefonse ISAAC (1845–1899) administrateur de la Guadeloupe, mort à Vanves ; Jean–Baptiste ISABEY (1767–1855) peintre des cérémonies impériales, logé à la manufacture de Sèvres dès 1809 dont il exécuta un lavis conservé au Musée de Sceaux ; Paul ISKE (1877–1961) peintre, mort au Kremlin–Bicêtre ; Marie de CONDÉ, marquise d'ISLE (1553–1574) qui épousa à Blandy (ne serait–ce pas plutôt à Blandy en Seine–et–Marne ?) son cousin Henri de CONDÉ ; Evrard JABACH (1618–1695) fils d'un marchand de Cologne naturalisé en 1647, illustre collectionneur d'œuvres d'art, propriétaire de la tannerie de buffles et d'une manufacture de colle à Corbeil dont le fils, Henri (1659–1703) reprit la direction ; Henri JABINEAU (début XVIIIème siècle – 1792) prêtre janséniste puis avocat, né à Etampes ; Charles–Victor JACLARD (1840–1903) socialiste, communard élu conseiller municipal d'Alfortville en 1889.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques sous la direction de R. AUBERT. Paris, Letouzey et Ané, 1988–1989, in–4°, fasc. 132 à 135.

Notices sur Eugène d'HARCOURT (1786–1865) ambassadeur de France auprès du Saint–Siège, né à Jouy–en–Josas ; la famille de HARLAY dont Achille II, seigneur de Grosbois, premier président du Parlement de Paris, François (1625–1685) archevêque de Paris en 1671, Marguerite et Marianne, abbesses de Port–Royal ; Raoul–Octave–Marie–Jean HARS-COËT (1874–1954) évêque de Chartres, grand liturgiste, fondateur du Centre de pastorale dont les réunions de travail se tinrent à Vanves de 1944 à 1950 ; Pierre HAUBTMANN (1912–1971) grand spécialiste de Proudhon, informateur du Concile Vatican II puis recteur de l'Institut catholique de Paris qui commença sa carrière comme aumônier de l'Institution Saint–Joseph de Meudon ; Jean–Barthélemy HAUREAU (1812–1896) érudit,

deuxième président éphémère de notre société ; Jean HAUTEFAGE (1735-1816) janséniste connu pour son rôle dans la publication des œuvres d'Antoine Arnauld qui trouva refuge de 1773 à 1778 à l'abbaye de Gif ; Elisabeth HAYES (1823-1894) fondatrice des Franciscaines missionnaires de l'Immaculée Conception qui tenta en vain d'ouvrir une maison à Sèvres vers 1870 ; Roger HECKEL (1922-1982) jésuite directeur des "Cahiers d'action religieuse et sociale" puis évêque coadjuteur de Strasbourg qui fut aussi professeur au séminaire d'Issy.

DIONAY (Yves), *Gastronomie de l'Essonne et de ses environs.* Etampes, éditions du Soleil natal, 1988, in-8°, 33 p.

Petit livre intéressant accompagné de quelques recettes.

Eglise Notre-Dame de La Ferté-Alais. Les histoires au fil de... La Ferté-Alais, 1988, in-4°, 40 p.

A partir des monographies de V. de Courcel et Desgrandchamps avec additions concernant le clocher et les cloches d'après des archives locales.

Ermitage Notre-Dame des Anges de La Ferté-Alais. Les histoires au fil de... La Ferté-Alais, 1988, in-4°, 7 p.

Etampes en Révolution, 1789-1799. Le Mée-sur-Seine, éd. Amatteis, 1989, in-8°, 248 p.

Dernier - mais non le moindre - de la série des ouvrages patronnés par le comité départemental du Bicentenaire, cette histoire réalisée par l'Association "Etampes-histoire", fort bien rédigée, nous apporte énormément de connaissances nouvelles sur la vie relativement calme des Etampois "modérés et attentistes" pour la plupart alors que le meurtre de Simonneau et les missions de Couturier, épisodes mis en vedette au XIX^{ème} siècle, nous faisaient imaginer un grand bouillonnement révolutionnaire. Ici encore, plus qu'ailleurs, la question des subsistances fut primordiale.

Exona, catalogue collectif des fonds locaux et régionaux, 2ème édition. Evry, ADELPE (4, avenue de la Liberté), 1988, in-8°, 114 p.

Sélection d'un millier d'ouvrages conservés à la bibliothèque des Archives départementales, à la bibliothèque centrale de prêt et dans quatre bibliothèques communales, intéressant l'Ile-de-France et surtout l'Essonne, présentés par thèmes avec index des auteurs et des matières.

FARCY (Jean-Claude), *Les paysans beaucerons au XIX^{ème} siècle.* Chartres, société archéologique d'Eure-et-Loir, 1989, 2 vol., in-8°, 1 230 p.

Très importante thèse - ouvrage essentiel - sur la Beauce rurale au XIX^{ème} siècle qui intéresse l'Essonne pour les anciens cantons de Dourdan-Sud, Etampes et Méréville.

Farine et pain à La Ferté-Alais. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1987, in-4°, 7 p.

Ferté-Alais (La). Les histoires au fil de La Ferté-Alais, 1987, in-8°, 47 p.

Ce n'est pas une monographie mais une suite de seigneurs. Dans la bibliographie relativement importante, on ne trouve pas les travaux essentiels d'Estournet sur La Ferté et sur la famille du Donjon et de Jacquart sur le bailliage.

FEUILLOLEY (Paul), *Une randonnée préfectorale.* Paris, Pierre Bordas, 1989, in-8°.

Itinéraire d'un préfet qui eut, parmi bien d'autres, la tâche d'installer la sous-préfecture de Palaiseau créée en 1966.

FORTEAU (Charles), *Chalou-Moulineux pendant la Révolution* précédé de : *Les registres paroissiaux de Chalou-la-Reine et de Moulineux.* Préface de Michel BILLARD. Etampes, éditions du Soleil natal, 1989, in-8°, 144 p.

Réédition de ces articles bien connus.

GANAY (Ernest de), *Bibliographie de l'art des Jardins.* Paris, bibliothèque des Arts décoratifs, 1989, 170 p.

Livre réalisé à partir des fiches déposées par l'auteur à la bibliothèque en 1944 donc travail ni exhaustif ni critique mais cependant utile. En outre, bibliographie des œuvres d'Ernest de Ganay.

GAUCHET (Jacques), *Brunoy sous la Révolution.* Brunoy, Bibliothèque municipale, 1989, in-8°, 58 p., ill. de S. PIERRET.

GELIS (Jacques), *La sage-femme ou le médecin. Une nouvelle conception de la vie.* Paris, Fayard, 1988, in-8°, 560 p.

GERMON (Claude), *Ile-de-France-sud (L'). Une chance pour 1993.* Paris, éd. Sedires, 1989, in-8°, 144 p.

GIBOURY (Jacques-Philippe), *Dictionnaire des régicides, 1793.* Paris, Perrin, 1989, in-8°, 442 p.

Dictionnaire commode pour trouver rapidement les régicides mais les biographies très courtes n'apportent rien de nouveau.

Gometz-la-Ville fait sa Révolution. Exposition du 27 mai au 4 juin 1989. Gometz-la-Ville, mairie, s.d. [1989], in-4°, 36 p.

Catalogue illustré de l'exposition qui a pu être réalisée grâce aux recherches de notre confrère Pierre Rousseau.

Guide des sources de l'histoire de la Révolution dans le Val-de-Marne. Créteil, Archives départementales, 1989, 2 vol., in-f°, 385 + 446 p.

1) Sources conservées à Créteil.

2) Sources conservées à Paris, Versailles et dans les communes.

Guide des 300 plus beaux jardins de France. Marseille, Rivages, 1989, in-8°, 220 p.

Enquête menée par le Conservatoire des Jardins et Paysages. Sont recensés les parcs des châteaux de Breteuil, Coubertin, Courances, Dampierre, Jeurre, La Celle-les-Bordes, Le Marais, Meudon, Saint-Jean-de-Beauregard, Sceaux, Verrières-le-Buisson ; les pépinières Croux à Châtenay-Malabry, la roseraie de L'Haÿ-les-Roses.

Guide (Le) du patrimoine rural, 4 000 musées et collections d'agriculture. Lyon, La Manufacture, 1988, in-8°, 366 p.

Présente, région par région, les musées et collections d'agriculture. Rien n'est cité en Essonne où existent cependant plusieurs collections et un embryon de musée. Citons à proximité les écomusées de Saint-Quentin-en-Yvelines, Savigny-le-Temple et Fresnes et le musée de l'école vétérinaire de Maisons-Alfort.

Gustave Caillebotte 1848-1894. Dessins, études, peintures du mardi 28 février au vendredi 24 mars 1989. Galerie Brame et Lorenceau, Paris. Luçon (85 400), impr. Drapeau-compo, 1989, in-4°, 63 ill. couleurs avec commentaires.

Préface et catalogue par M. Pierre Wittmer de cette exposition qui comportait de très nombreuses vues d'Yerres et environs.

HARTOG (François), *le XIX^ème^ siècle et l'histoire. Le cas de Fustel de Coulanges.* Paris, P.U.F., 1988, 399 p.

On sait que ce grand historien a habité Massy.

Hauts-de-Seine (Les) et la Révolution. Archives départementales et Musée de l'Ile-de-France, 1989, in-8°, 94 p. ill.

Cette jolie brochure publiée à l'occasion d'une exposition présentée à l'Hôtel du département à Nanterre comprend 21 textes concernant les événements révolutionnaires et les principaux domaines des Hauts-de-Seine alors compris dans les départements de Seine et Seine-et-Oise.

Histoire de Dourdan pendant la Révolution française. Dourdan, association des Amis du château, 1989, in-8°, 80 p. ill.

Outre trois articles d'Emile Auvray réédités, on trouve : *la vie à Dourdan de 1792 à 1799* par J.-L. PRETER ; *la maison de force* par S. CECCALDI et *Charles-François Lebrun à Dourdan* par F. GILLES.

Histoire du Val-de-Marne sous la direction d'Alain CROIX. Paris, Messidor, 1987, 412 p., ill.

HLUSZKO (Alexis). *Doléances et chasse en Essonne-nord.* Mémoire de maîtrise, Paris Université I, 1989.

Horloge. Eglise Notre-Dame de La Ferté-Alais. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1987, in-4°, 7 p.

Itteville sous la Révolution. Etampes, éditions du Soleil natal, 1989, in-8°, 36 p.

Jean Longuet, la conscience et l'action. Paris, Revue politique et parlementaire, 1988, in-8°, 209 p.

Petit-fils de Karl Marx, socialiste convaincu et actif, maire de Châtenay-Malabry de 1925 à sa mort en 1938.

J'étais enfant en 1789, dossier élaboré par Agnès ROGERET, préface de Jacques GELIS. Paris, centre national pédagogique (29, rue d'Ulm), 1989, in-4°, 7 fascicules.

1) Naissance et petite enfance. 2) L'enfant abandonné. 3) L'enfant au travail. 4) La vie quotidienne. 5) Jeux, jouets et fêtes. 6) Ecole et éducation. 7) L'enfant patriote.

JOHNSON (Lee), *The paintings of Eugène Delacroix,* t. V et VI. Oxford, Clarendon press, 1989.

Derniers volumes de cette grande entreprise.

LACHIVER (Marcel), *Vins, vignes et vignerons. Histoire du vignoble français.* Paris, Fayard, 1988, in-8°, 714 p.

L'auteur, grand connaisseur de la vigne en Ile-de-France, nous donne ici, grâce aux travaux régionaux parus depuis une vingtaine d'années, une excellente synthèse pour la France entière qui actualise et complète l'ouvrage magistral de DION, récemment réédité.

LAPORTE (Robert). *Histoire de Thiais,* tome II : *XVIIIème siècle, l'Ancien Régime de 1701 à 1789.* Thiais, la ville, 1986, in-4°, 267 p. ill.

Le tome I est paru en 1983.

LAURENT (Goulven), *Paléontologie et évolution en France, 1800-1860 : histoire des idées de Cuvier-Lamarck à Darwin.* Paris, C.T.H.S., 1987, 553 p. ill. (Mémoires de la section d'histoire des sciences et des techniques).

Insiste sur l'opposition Cuvier-Lamarck et la synthèse réussie d'Etienne et Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire, illustres Etampois.

LECHERBONNIER (B.), *Bourreaux de père en fils : les Sanson, 1688-1847.* Paris, A. Michel, 1989, in-8°, 392 p.

Les Sanson ont possédé une maison à Vert-le-Petit.

LEVEAU-FERNANDEZ (Madeleine), *De Vicus Novus à Vigneux-sur-Seine.* Paris, Messidor, 1988, in-4°, 160 p., ill.

Monographie sommaire mais intelligente, bien présentée, agréable à lire. Comme souvent, préhistoire et époques gallo-romaine et franque sont traitées de façon très superficielle.

LOMBARD-JOURDAN (Anne), *"Montjoie et Saint-Denis". Le centre de la Gaule aux origines de Paris et de Saint-Denis.* Paris, C.N.R.S., 1989, in-8°, 392 p.

Très remarquable étude sur le rôle essentiel du Lendit chez les Gaulois près de Paris et de Saint-Denis dans le royaume franc. Le chapitre sur les "Parisii" gardiens d'un pôle religieux, politique et économique est particulièrement intéressant.

LONGUET (Jacques), *Un destin révolutionnaire à Evry, Madame de Bourbon, citoyenne Vérité,* suivi de *La Garde Nationale d'Evry-sur-Seine sous la Révolution.* Paris, A.D.E.F., 1989, in-8°, 108 p.

Intéressante biographie d'une princesse mystique, un peu illuminée mais généreuse qui vécut à Petit-Bourg de 1781 à 1797.

Malakoff, cent ans d'histoire. Paris, Temps actuels, 1983, 187 p., ill.

MASSON (Robert), *Roinville, l'église, les calvaires, les cimetières, le presbytère, les droits des abbayes.* Roinville, chez l'auteur, 1989, in-4°, 60 p.

MASSON (Robert), *Roinville, ses constructions seigneuriales et dépendances, les bornes, le bailliage.* Roinville, chez l'auteur, 1988, in-4°, 98 p.

Extraits d'ouvrages anciens mais aussi et surtout d'archives notariales.

MEDARD (Jacques), *La région de Montlhéry dans la Révolution.* Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 256 p., ill.

Cette étude de la Révolution dans treize communes autour de Montlhéry représente un énorme travail de dépouillement d'archives et il a l'avantage de permettre des comparaisons entre un bourg commerçant et les villages voisins tout au long des dix ans considérés qui furent, en définitive, dominés par les revendications des paysans et les questions de subsistances dans une région de forte production pourvue d'un important marché et, comme partout, par l'apprentissage de la démocratie. Livre publié sous les auspices du Comité départemental du Bicentenaire.

MELMER (Pierre), *Souvenirs marignolais, 1942-1953.* Brétigny-sur-Orge, Amicale des Anciens des Essais en vol, 1987, 175 p. ill.

Souvenirs des habitants de Marignane réfugiés à Brétigny-sur-Orge.

Mémoires de Madame du Hausset sur Louis XV et Madame de Pompadour, édition présentée par J.-P. GUICCIARDI. Paris, Mercure de France, 1985, 271 p., index.

Reprend l'édition de 1809 d'après le manuscrit confié par l'auteur au marquis de Marigny. Intéressante préface.

Méréville de la Révolution à nos jours. Le Mée-sur-Seine (77350), éd. Amatteis, 1989, in-8°, 234 p.

Rédigé par des membres de la Société historique et archéologique du canton de Méréville et publié sous les auspices du Comité départemental du Bicentenaire, cet ouvrage, après une présentation géographique et archéologique et un bref rappel du passé lointain, commence avec le marquis de La Borde et la construction du château puis décrit les événements révolutionnaires et s'achève par l'étude de l'évolution de la vie locale aux XIX et XX^{èmes} siècles. Très nombreuses illustrations.

MIJOLLA (France de), *La Seine-et-Oise (Essonne, Val-d'Oise, Yvelines) dans la guerre de 1939-1945.* Le Côteau (42120), éd. Horvath, 1989.

1789. La Révolution à Ballancourt. Ballancourt au fil des temps, 1989, in-8°, 108 p., ill.

Travail collectif qui prolonge l'exposition présentée pour le Bicentenaire.

1789, les Courcouronnais. Etude démographique, généalogique et historique. Courcouronnes, club de généalogie du collège Paul-Fort, 1989, in-4°, 33 p.

Etude de la population de Courcouronnes au début de la Révolution d'après les registres paroissiaux.

1789-1799. Citoyens en Essonne par Michel CAILLARD et M.-A. CHABIN. Corbeil-Essonnes, Archives départementales, 1989, in-4°, 8 cahiers.

Cette publication du service éducatif est principalement destinée aux enseignants et aux élèves mais elle intéressera aussi tous ceux qui aiment l'histoire locale. Elle comporte la reproduction de 74 documents regroupés en sept thèmes et accompagnés de commentaires historiques et méthodologiques, d'un lexique, de tableaux et de cartes.

Mort (la) de Bara, de l'événement au mythe, autour du tableau de Jacques-Louis David. Avignon, Musée Calvet, 1989, in-4°, 168 p.

Six historiens étudient la naissance du mythe, ses causes, ses métamorphoses. Présentation de très nombreuses œuvres.

Musée Snecma. Snecma (2, bd Martial-Valin, 75724 Paris cedex 15), s.d. [1989], in-8°, 20 p. ill.

Plaquette éditée à l'occasion de l'inauguration du musée à Melun-Villaroche.

Nature et fonction des foyers préhistoriques. Actes du colloque internationl de Nemours 1987 sous la direction de Monique OLIVE et Yvette TABORIN. Nemours, éd. A.P.R.A.I.F., 1989, in-4°, 334 p., ill.

Ce deuxième volume des Mémoires du Musée de Nemours publie les communications faites au colloque de Nemours parmi lesquelles figure : *Etiolles, quels foyers pour quels usages ?* par M. OLIVE (p. 197-208).

NICOT (René), *Longjumeau et ses environs de Louis XIV à la Révolution.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1989, in-8°, 247 p.

La description du terroir et l'histoire de 1700 à 1789 occupent 32 pages. Tout le reste est consacré à la Révolution mais une trop grande place est faite aux généralités.

Notre village sous la Révolution. Les histoires au fil de La Ferté-Alais, 1989, in-8°, 72 p., ill.

Officier (L') français des origines à nos jours sous la direction de Claude CROUBOIS. Saint-Jean-d'Angély, éd. Bordessoules, 1987, in-8°, 430 p.

Evolution de l'armée et de ses officiers de Charles VII à nos jours. Index des noms de personnes et de lieux.

Paray d'hier et d'aujourd'hui. Ville de Paray, 1989, in-4°, 180 p. Préface de Jean JACQUART.

Bref résumé des origines à la Révolution en 36 pages. Quatorze pages sont consacrées au XIX^{ème} siècle et début du XX^{ème} siècle. Tout le reste intéresse l'évolution du village de 1921 à 1945 (lotissements et aéroport d'Orly).

PINON (Pierre), *L'hospice de Charenton, temple de la raison ou folie de l'archéologie ?* Paris, Institut français d'architecture.-Pierre Mardagu, 1989, in-4° carré, 256 p., 149 ill.

PLAULT (Michel), *Les lanternes des morts. Inventaire, histoire et liturgie.* Poitiers, Brissaud, 1988, in-f°, 198 p., ill.

Dans l'inventaire est citée l'hypothétique lanterne de l'église de Longjumeau. Rien de nouveau pour ou contre cette attribution.

POISSON (Georges), *Les Hauts-de-Seine, 60 ans avant leur naissance.* Le Côteau, Horvath, 1985, 215 p., ill.

D'après cartes postales.

PRADE (Marcel), *Ponts et viaducs au XIX^{ème} siècle. Techniques nouvelles et grandes réalisations.* Poitiers, Brissaud, 1988, in-f°, 406 p., ill.

Seuls sont décrits, pour notre région, le viaduc du Val-Fleury à Meudon et l'aqueduc d'Arcueil-Cachan.

PRADE (Marcel), *Les ponts monuments historiques. Inventaire, description, histoire.* Poitiers, Brissaud, 1988, in-f°, 430 p., ill.

Sont étudiés : le pont des Templiers à Balizy sur le Rouillon, le pont des Belles-Fontaines à Juvisy, les ponts Cornuel et de l'Hêtre, sur la Juine, à Bouray et Lardy, le pont de Méréville et le pont de la Reine Blanche à Boussy-Saint-Antoine.

Prieuré de La Ferté-Alais. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1988, in-4°, 8 p.

Pussay à travers les âges. Etudes historiques de Charles FORTEAU (1895-1902) et Michel BILLARD (1988). Paris, éd. Arcam, 1988, in-8°, 126 p.

Pages 7 à 92 : réédition de la partie de l'étude de FORTEAU sur les registres paroissiaux du canton de Méréville intéressant Pussay.
Pages 93 à 114 : *l'église de Pussay, miroir de la vie quotidienne du village au fil des âges* par Michel BILLARD.

REALE (Michel), *Reliquaire de la basilique de Longpont.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1989, in-8°, 124 p., ill.

Inventaire exhaustif des 1 400 reliques conservées à Longpont, classées par ordre chronologique, de la Vierge à sainte Thérèse de Lisieux. Photographies des Archives départementales.

REBOUL-SCHERRER (Fabienne), *La vie quotidienne des premiers instituteurs 1833-1882.* Paris, Hachette, 1989, in-16, 312 p.

Parmi les 22 instituteurs dont la biographie a servi à illustrer l'ouvrage d'exemples précis et bien vivants figurent Victor Duruy et Gustave Lefrançais qui fut instituteur suppléant pendant cinq mois à Sainte-Mesme en 1846.

Région (La) d'Ile-de-France, document pour la classe. Paris, préfecture de la région d'Ile-de-France, 1988, in-8°, 32 p.

Mise à jour d'un document antérieur.

Révolution (La) française dans le Val-de-Marne sous la direction de Michel BALARD et Alain CROIX. Clio 94, 1989, in-8°.

Excellent travail collectif. Bonnes études sur la vente des biens nationaux, les subsistances, le personnel politique et les bouleversements culturels.

Révolution (La) française et le monde rural. Actes du colloque tenu à la Sorbonne les 23, 24 et 25 octobre 1987. Paris, C.T.H.S., 1989, in-8°, 586 p.

Deux articles nous intéressent plus particulièrement : *La vente des biens nationaux dans la Région parisienne* [districts de Melun et Versailles] par Philip DAWSON, p. 235 à 251 et *La politisation des paroisses rurales de la banlieue parisienne* [districts de Saint-Denis et Bourg-la-Reine] par Raymonde MONNIER, p. 425 à 441.

RIVIERE (Simonne), *Deux émigrés et un révolutionnaire dans l'Arpajonnais (Ollainville, Bruyères-le-Châtel, Saint-Sulpice-de-Favières).* Etampes, éd. du Soleil natal, 1989, in-8°, 42 p.

Il s'agit du marquis de Castries, de Madame de Blot et de Jean-Nicolas Pache.

ROBERT (Jean-Jacques), *L'Essonne au Luxembourg.* S.l. janvier 1989, in-8°, 12 p.

RUBENS-DUVAL (A.), *Morsang-sur-Seine au fil des siècles.* Etampes, éd. du Soleil natal, 1989, in-8°, 128 p.

Bonne monographie de l'époque gallo-romaine à nos jours. L'étude du site et de son évolution est intéressante et toutes les hypothèses sur les origines intelligentes et se référant aux meilleures sources. Nombreux croquis et cartes mais il est dommage que le type d'impression très modeste n'ait pas permis la reproduction des photographies ou de cartes postales des sites, des monuments et des objets d'art.

Rues de La Ferté-Alais. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1987, in-4°, 12 p.

SAUNIER (Annie), *Les malades dans les hôpitaux du Nord de la France à la fin du Moyen Âge, vers 1200-1250,* thèse de doctorat. Paris, Sorbonne, 1982, in-8°, 960 p.

La région étudiée correspond aux provinces ecclésiastiques de Reims et de Sens et, par conséquent, devrait intéresser le sud de l'Essonne mais, seuls, les documents conservés aux Archives départementales du Loiret et de la Nièvre ont été consultés (pour la province de Sens). On n'y trouve donc pas beaucoup de renseignements sur notre région mais les conclusions peuvent servir de comparaison pour des études similaires.

Savigny-sur-Orge, 1789-1799, un village pendant la Révolution. Ville de Savigny, 1989, in-4°, 92 p.

Bon travail réalisé par des élèves du collège Paul-Bert dans le cadre d'un projet d'action éducative sous la direction de M^me^ DUMOND. Présentation du territoire et des hommes en 1788-1789 puis les événements en trois chapitres (1789-1791, juin 1791 - début 1795 et 1795-1799).

Sculpture (La) du XIX^ème^ siècle. Paris, 1986.

Réunion d'articles parmi lesquels nous avons noté : "Aux origines du fonds de sculptures du dépôt d'Ivry : la politique de commande de la ville de Paris dans les débuts de la III^ème^ République" par Daniel IMBERT, p. 94-106 et "un atelier de recherches subventionné par l'Etat : Henry Cros à Sèvres" p. 193-199.

Seigneurie de La Ferté-Alais de 860 à 1860. Les histoires au fil... de La Ferté-Alais, 1987, in-8°, 6 p. dépliantes.

Tableau généalogique des seigneurs.

SERULLAZ (Maurice), *Delacroix.* Paris, Fayard, 1989, in-8°, 476 p.

THIBAULT (Jacques), *Villeconin : la vie communale de la Révolution à 1888 à travers les écrits.* Sermaise, chez l'auteur, 1984, 15 feuillets.

THIBAULT (Odette), *Sermaise, délibérations du conseil de district (1790-1795).* Dourdan, chez l'auteur, 1989, in-4°, 17 p.

Analyse des délibérations du district de Dourdan concernant Sermaise présentées par thèmes.

*Un village au temps de Charlemagne. Moines et paysans de l'abbaye de Saint-Denis du VII*ème *siècle à l'an mil.* Paris, éd. de la réunion des musées nationaux, 1988, in-8°, 358 p., ill.

Catalogue de l'admirable exposition présentée du 29 novembre 1988 au 30 avril 1989 au Musée des Arts et Traditions Populaires. Les sites intéressés sont essentiellement ceux de Saint-Denis et du Parisis mais ils nous donnent une idée exacte de la vie en Ile-de-France à l'époque franque.

VALLIN (Jean-François), *Si mon canton m'était conté : contribution à l'histoire des communes composant l'actuel canton de Brétigny-sur-Orge.* Brétigny, chez l'auteur (résidence Bellevue, rue Jean-Maupin), 1987, 208 p. ill.

Vivre l'Essonne en Ile-de-France. Paris, Edigéo, s.d. [1989], in-8°, 414 p., ill.

Volume publié par l'Union départementale des offices de tourisme de l'Essonne. Outre des informations diverses sur les administrations et organismes qui s'intéressent au tourisme, on trouvera trois chapitres anonymes sur l'Essonne historique, l'Essonne touristique et surtout l'Essonne économique, article bien documenté. Pour finir, quinze notices sur les principales villes du département. De nombreuses coquilles sont à déplorer.

VOVELLE (Michel), *La Révolution contre l'Eglise. De la raison à l'Être Suprême.* Bruxelles, éd. Complexe, 1988, in-8°, 312 p.

Intéresse notre région puisqu'on sait que le mouvement de déchristianisation n'est pas parti de Paris mais de la banlieue (Ris et Mennecy principalement).

Yvelines (Les). Paris, éd. Delmas, 1987, in-4°, 160 p. (Collection "Richesses de France").

PÉRIODIQUES

Au Plessis-Robinson : Maurice Payret-Dortail, un architecte du début du siècle, un urbaniste qui sut saisir la vocation sociale de l'habitat dans *Sites et Monuments,* 1988, n° 120, p. 25-28.

BAGNEUX (Anna de), *Le Marais de mains en mains* dans *La Demeure historique,* 1989, n° 4, p. 6-8.

Liste des propriétaires du château de 1250 à nos jours.

BELHABIT (Jean), *A propos du relais de Fromenteau* [à Juvisy] dans *Relais* (Paris), 1988, n° 24, p. 7-9.

BORJON (Michel), *Le château de Farcheville* dans *Monuments Historiques,* n° 160, décembre 1988-janvier 1989, p. 83.

Note relative aux travaux entrepris dès 1987 par le nouveau propriétaire M. Jean Chalopin et aux recherches historiques préalables faites par le GRAHAL, 4, avenue Percier, 75008.

BRISAC (Catherine) et FERAULT (Marie-Agnès), *La verrière gothique de Santeny (Val-de-Marne) et son panneau du Glencairn Museum (Pennsylvanie)* dans *Revue des Arts,* 1988, n° 79, p. 42-46.

CUILLERON (Monique), *Les causes matrimoniales des officialités de Paris au siècle des lumières (1726-1791)* dans *Revue historique du droit français et étranger,* 1988, p. 527-559.

DIETSCHY-PICARD (Claude), *Les Vigny de Beauce, les Vigny de Courquetaine* dans *Bulletin de l'Association des Amis d'Alfred de Vigny,* 1987-1988, n° 17, p. 32-34.

DI MATTEO (Colette) et LABLAUDE (Pierre-André), *Le portail polychrome de Notre-Dame d'Etampes* dans *Monuments Historiques,* n° 161, janvier-février 1989, p. 80-90.

Découverte de polychromie probablement originelle lors de restaurations récentes du portail méridional. Restitution théorique d'après les vestiges en place. Voir ci-dessous : NOLAN.

GIESSMANN (Ernest-Joachim), *Lazare Carnot in Magdeburg* in *Jahrschrifte für Heimat - und - Kulturgeschichte im Bezirk Magdeburg,* 1987, p. 28-57.

GIESSMANN (Ernest-Joachim), *Lazare Carnot und die preussischen Militärreform* dans *Jahrbuch für Militärgeschichte* (Berlin), 1986, p. 310-320.

GIESSMANN (Ernest-Joachim), *Lazare Carnot Weg nach Preussen or : Ein Exulant in der beginnenden Krise der Regierung Hardenberg, 1815-1816* dans *Jahrbuch für Geschichte der Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, t. 34, 1986, p. 7-38.

Trois études très intéressantes sur la fin de la vie du grand Carnot, en exil.

GOULET (Anne), *Les invasions normandes entre Loire et Seine (840-930). Leurs répercussions sur les établissements monastiques* dans *Ecole nationale des chartes. Position des thèses...*, de 1989, p. 85-94.

GREGORY (Pierre), *Témoins du plus grand service royal* dans *Connaissance des Arts*, 1988, n° 436, p. 58-65.

Service de Louis XV en porcelaine de Sèvres-Vincennes.

GUIRAUD (Hélène), *Bagues et anneaux à l'époque romaine en Gaule* dans *Gallia*, t. 46, 1989, p. 173-211.

Article de synthèse sans le catalogue exhaustif. D'après les cartes de répartition peu de trouvailles dans notre région sont signalées sauf celle d'Angerville.

HIRTZ (Colette), *Ecole normale supérieure de Fontenay : des protestants aux sources de la laïcité française* dans *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français*, t. 135, 1989, p. 281-290.

JOHNSON (Lee), *"L'éducation d'Achille" d'Eugène Delacroix* dans *J.-Paul Getty museum Journal*, vol. 16, 1988, p. 25-32.

LE CLECH-CHARTON (Sylvie), *Les notaires et secrétaires du roi et la commande artistique officielle : service du roi, des grands et de la ville* dans *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. 146, 1988 (1989), p. 307-335.

Parmi ces notaires, de nombreux personnages sont liés à notre région. Citons entre autres : Jean Duval qui bâtit le château de Dampierre, Nicolas II et III de Neufville, seigneurs de Villeroy, Jean Lallemant "commis" de la duchesse d'Etampes, Dreux Budé, seigneur d'Yerres bienfaiteur de Saint-Eustache de Paris, Thomas Rappouel, mécène de Saint-Cyr-sous-Dourdan, Guillaume de La Mare constructeur du château de Gillevoisin, Jacques Marcel seigneur de Vert-le-Grand.

LEROLLE (H.), *De certaines coutumes électorales du P.C.F. Le cas d'Ivry-sur-Seine* dans *Communisme* (5, rue Férou, 75006), n° 18-19, 1988.

LUGINBUHL (Yves), *Sur les pas d'Arthur Young, l'Ile-de-France* dans *Monuments Historiques,* n° 163, avril-mai 1989, p. 44-48.

MOUY (Michel), *Le grès en Hurepoix* dans *Maisons paysannes de France,* n° 91, 1989, p. 16-17.

NOLAN (Kathleen), *Narrative in the Capital Frieze of Notre-Dame d'Etampes* dans *The Art Bulletin,* vol. LXXI, n° 2, juin 1989, p. 166-184, 16 fig.

L'auteur date le portail sud de Notre-Dame d'Etampes de 1145-1155 tandis que C. DI MATTEO, P.-A. LABLAUDE et D. PICARD l'attribuent aux années 1130-1140. Sa chronologie paraît la plus vraisemblable. K. NOLAN rappelle l'étroite parenté unissant les statues-colonnes du portail d'Etampes à deux statues-colonnes de l'ébrasement de gauche du portail nord de la façade occidentale de la cathédrale de Chartres. Aucune de ces sculptures ne bénéficie de documents susceptibles de leur assigner une date précise mais, à Etampes, un élément caractéristique de modénature permet de situer le portail dans le développement de la construction de l'église : il s'agit des bases à scotie surcreusée des colonnes du portail dont le profil se retrouve identique aux bases de plusieurs piliers du bas-côté nord du chœur et du bras nord du transept. Ces piliers postérieurs aux murs extérieurs de cette partie de l'édifice ont été montés au milieu du XII^ème^ siècle. A Chartres, les bases du portail et du revers de la façade occidentale présentent le même profil. La scotie surcreusée, caractère spécifique de la base gothique dont les plus anciens exemples se voient aux cathédrales de Sens, du Mans, de Noyon et de Senlis ainsi qu'aux églises de Saint-Lomer de Blois et de Saint-Germain-des-Prés à Paris, n'apparaît pas avant les années 1150 pour se généraliser vers 1160-1170. Il paraît ainsi judicieux de tenir compte de la présence innovatrice de ce type de base aux portails de Chartres et d'Etampes pour leur datataion.

P. ROUSSEAU

PAPIN (Yves D.), *De Montparnasse à Montrouge et de Montsouris à Plaisance : Survol de nos moulins* dans *Revue historique du XIV^ème^ arrondissement de Paris,* 1988, n° 32, p. 53-58.

PICARD (Denis), *Aux couleurs des Ecritures* dans *Connaissance des Arts,* n° 445, mars 1989, p. 128-135.

Concerne le portail à décor polychrome de Notre-Dame d'Etampes. Voir ci-dessus : NOLAN.

POISSON (Georges), *La maison de Pierre Cicéri à Saint-Chéron* dans *Bulletin de la Société d'histoire de l'Art français*, 1988, p. 175-183.

PONS (Bruno), *Le château du duc d'Antin, surintendant des bâtiments du roi à Petit-Bourg* dans *Bulletin de la Société d'histoire de l'Art français*, 1989, p. 55-91.

PUEYO (Jean), *Les portraits de George Sand par Delacroix* dans *Présence de George Sand*, 1986, n° 27, p. 21-29.

RIVET (Isabelle) [Les registres de l'émigration dans l'Essonne] dans *Bulletin du cercle généalogique et héraldique de Marche-Limousin*, 1988, n° 41, p. 47-49.

SAUNIER (Annie), *Le visiteur, les femmes et les "obstétrices" des paroisses de l'archidiaconé de Josas de 1458 à 1470* dans *110ème congrès des Sociétés savantes*. Montpellier 1985. Section histoire médiévale, 1987, 1, p. 43-62.

SIMONI-AUREMBOU (Marie-Rose), *La chasse au daru, un animal fabuleux, des mots mystérieux* dans *Société dunoise*, 1988 (1989), n° 278, p. 3-14.

Cette chasse à laquelle on envoie les naïfs est attestée dans presque toute la France et particulièrement en Hurepoix.

STEPHAN (Edouard), *Violences, misère et mortalité en Yvelines pendant la Fronde (1re partie)* dans *Revue d'histoire de Versailles et des Yvelines*, t. 72, 1988, p. 81-109.

Le secteur étudié va du Val de Gally aux confins de la Beauce ; il comprend la plaine de Versailles, le plateau de Trappes, partie de la vallée de la Mauldre, la haute vallée de Chevreuse et le massif forestier de Rambouillet.

La Fédération des sociétés historiques et archéologiques d'Ile-de-France a distribué, en 1989, le tome 40 de ses *Mémoires*. Nous avons remarqué, p. 7-36 : *Les Antonins à Paris des origines à la réforme de 1619* par Georges FRECHET [ils possédaient la seigneurie de Boussy-Saint-Antoine avec une partie de celle de Mandres et à Soisy-sur-Seine "les Buissons-Saint-Antoine" ainsi que des terres et rentes à Sucy-en-Brie] ; p. 37-112 : *Le couvent des Minimes de Passy* par Odile KRAKOVITCH [il possédait des terres à Villejuif et Vanves] ; p. 113-205 : *Propriété, fiscalité, doléances. Vitry-sur-Seine (1787-1789)* par Michel TRAVERSAT

[cette monographie peut servir de modèle à tous ceux qui veulent étudier la vie économique de leur commune à l'aube de la Révolution] ; p. 257-335 : *Boucicaut, Chauchart et les autres, fondateurs et fondation des premiers grands magasins parisiens* par Véronique BOURIENNE [Les Boucicaut du Bon Marché possédaient une maison à Fontenay-aux-Roses ; leur fils mourut à Chamarande ; Jules Jaluzot du Printemps était petit-fils de Billaudel, notaire d'Arpajon ; Pierre Parissot de la Belle Jardinière était le mari de M.-B. Moreau d'une famille originaire de Charenton.

L'institut d'aménagement et d'urbanisme de l'Ile-de-France a diffusé en 1989 ses *Cahiers* n° 87 à 91. Le premier est consacré aux villes nouvelles (janvier) ; le second d'avril comporte, p. 27 à 31, un article de Pierre POMMELET intitulé : *Roissy et Massy dans le projet régional d'aménagement* et, p. 32 à 49, *un pôle européen à Massy*. Le troisième de juillet est consacré à La Villette et le n° 91 d'octobre nous parle du palais des Congrès et des inondations en Ile-de-France ; son supplément, non daté est intitulé : *Vers un projet régional d'aménagement*. Cet organisme a également publié *Informations d'Ile-de-France* n° 82 à 84 (novembre 1988 à octobre 1989) qui s'intéressent, entre autres choses, à l'eau et à l'artisanat.

Le Cercle d'études généalogiques et héraldiques d'Ile-de-France, dans sa revue *Stemma*, n° 44, 4ème trimestre 1989 a donné deux articles qui nous concernent : *Provinciaux cités dans les registres paroissiaux à Arcueil, 1677 à 1740* (p. 940-944) et *Les patronymes présents à Chatou en 1789-1791* par Paulette BLAMPIN.

Le comité départemental du bicentenaire de la Révolution a distribué les numéros 1, 2 et 3 de sa revue *89 en Essonne*. Le premier présente le pays, les hommes, l'orage avant 1789 en quatre articles : p. 4-25, *Les pays et la terre* par Jean JACQUART, Jean-Pierre DURAND, Jacques MEDARD et Serge BIANCHI ; p. 26-40, *La population à Athis, Ballancourt, Roinville* par Claude DUMOND et Liliane JOUHAUD ; p. 41-53, *La révolution administrative* par S. BIANCHI, Sophie BIENVENU et Raymonde AUTIER et, p. 54-60, *L'orage de grêle du 13 juillet 1788 à Etampes, Ris, Draveil, Vigneux et Méréville* par Nicole HOLZHAMMER, S. BIANCHI, Christiane CARENTON et R. AUTIER. Pour finir, p. 61-64, *Chronique du bicentenaire*. Le n° 2 est consacré aux doléances : p. 4-21, *La procédure* par Marcel DORIGNY, Marie-Claire MOULIAS, S. BIANCHI et R. AUTIER ; p. 22-31, *L'écriture des cahiers*

par M.-C. MOULIAS ; p. 32-47, *Les doléances régionales* [en Brie et Hurepoix] par Michèle BROSSARD, Gérard BECU, Jacques LONGUET, Michel CHANCELIER, Philippe CURTAT et Michèle PLUQUET ; p. 48-65, *Les grands thèmes* par M.-C. MOULIAS, Alexis HLUSZKO, P. CURTAT, Jacques CATILLON, R. AUTIER et S. BIANCHI ; p. 66-83, *Problèmes et tensions* [à Dourdan et en Etampois] par Claude ROBINOT, J.-P. DURAND, S. BIANCHI, L. JOUHAUD, J. MEDARD, M. DORIGNY et p. 84-88, la chronique habituelle. Le n° 3 s'intéresse aux troubles des subsistances "Journées et marches de la faim" : p. 12-23, *Emotions et rumeurs en 1789* [à Dourdan, Montlhéry et Viry] par L. JOUHAUD, J. MEDARD et Philippe OULMONT ; p. 24-48, *Les foules rurales en marche en 1792* par Romuald FERET, Jacques GELIS, J. MEDARD, M. CHANCELIER, P. CURTAT et M.-C. MOULIAS ; p. 49-60, *Taxations et réquisitions, 1793-1795* par R. AUTIER, Mennecy et son Histoire, Alain PABIOT, J. CATILLON et S. BIANCHI et p. 61-64, *Chronique.*

Le Groupe d'études, de recherche et de sauvegarde de l'Art rupestre (GERSAR) a fait paraître son bulletin n° 32 comportant la *chronique des abris ornés* dans le département et en dehors.

Dans le *bulletin du Centre généalogique de l'Essonne,* nous avons remarqué : *Corbeil, les Prussiens de l'an II détenus à la maison d'arrêt* par Andrée CASCIOLA (n° 37 de 1988) ; *Cour d'assises de Seine-et-Oise. Audience des 17 et 18 janvier 1827, procès de Louis Demollière et sa femme accusés d'empoisonnement* [à Guillerval] (n° 41 de 1989, p. 5-9) et *Registres protestants de l'Essonne* [Saint-Escobille et La Norville] par Denis WATEL *(Ibidem,* p. 13-15).

La Société d'art et d'histoire du pays de Châtres a publié son bulletin n° 14 (décembre). A noter, p. 4-7 : *Le monument aux morts d'Arpajon* par A. PABIOT ; p. 8-10 : *Une découverte historique, le plan-atlas d'Arpajon (1750 ?)* par A. PABIOT ; p. 14-21 : *Le moulin Cerpied ;* p. 25-31 : *Un village vigneron à l'aube de la Révolution : Saint-Germain* par Michelle PLUQUET ; p. 32-34 : *Vaudeville à l'ordre du jour [1792]* et p. 35-41 : *Cahiers de doléances d'Egly et Avrainville.*

Le n° 9 de *Bouray et son Histoire* est entièrement consacré à la Révolution.

La Société d'art et d'histoire du Val d'Yerres a diffusé le n° 18 (décembre 1989) de sa revue *Le Monmartel* dont les 122 pages sont elles aussi consacrées à la Révolution : Philippe CURTAT étudie *le château en 1746, la Faisanderie, le village en 1784, les cahiers de doléances de la vallée de l'Yerres, l'esprit public pendant la Révolution, les troubles de 1792* et *les fêtes révolutionnaires.* Jean GAUTIER nous présente *la fabrique et les archives paroissiales.* Jacques GAUCHET s'intéresse à *l'église sous la Révolution,* à *la révolte de 1777,* aux *cahiers de doléances de Brunoy,* à *la société populaire.* Michel CHANCELIER signe un article sur *l'économie locale d'après les cahiers* et compare *les cahiers jumeaux de Varennes et Brunoy.* Dans un volume de supplément sont publiés les actes concernant l'administration du duché de Brunoy (70 pages).

A Corbeil-Essonnes, le comité local du bicentenaire a poursuivi la publication du journal *Corbeil la Montagne* le n° 3 de décembre 1988-janvier 1989 donne la fin du cahier de doléances d'Essonnes et un article de J.-M. FRITZ : *Paroisses et lieux de culte de Corbeil et d'Essonnes avant 1789.* Dans le n° 5-6 (2ème et 3ème trimestres 1989), on trouve les noms des rues de Corbeil sous la Révolution et la chronologie des événements de 1789 à 1790.

L'Association des amis du château de Dourdan a distribué son bulletin n° 7. Nous avons relevé : p. 12-15, *Documents archéologiques ; étude de la céramique de Dourdan (ateliers du Madre et de l'auberge du château) ;* p. 32-33, *les prénoms révolutionnaires* par Marianne CHARDINE et p. 36-38, *les bornes* par A. GARRIOT. Elle a, en outre, réalisé un numéro spécial de 56 pages entièrement consacré à la Révolution.

Quatre numéros de *Cahiers des pèlerins de Hurepoix de l'Yveline et de Normandie* ont paru en 1988 et 1989. Nous avons noté dans le n° 16 (juin 1988) : p. 2-41, reproduction de la monographie de Sermaise rédigée par l'instituteur LEGRAND en 1889 ; p. 42-68, *Les anciennes fortifications de Dourdan* et p. 69-99, *Connaître Dourdan* (suite) par A. GARRIOT ; p. 100-101, *Jean-François Regnard dourdanais (sic)* [sur l'orthographe du nom des habitants de Dourdan]. Dans le n° 17 (décembre 1988) : p. 2-14, *Sermaise, l'église et son espace environnant* par J.-J. IMMEL ; p. 15-26, *La seigneurie de Sermaise entre 1662 et 1789* par J.-L. PRETER ; p. 27-29, *Blancheface sous la Terreur* par M.-M. BARGAIN [déjà paru dans un bulletin municipal] ; p. 30-97, *Histoire de Sermaise de l'époque napoléonienne à 1988* par J. THIBAULT, A. GARRIOT et J.-L. PRETER ; p. 98-130, *Connaître*

Dourdan (la rue d'Etampes) par A. GARRIOT. Dans le n° 18 (juin 1989) : p. 2–21, reproduction de la monographie des Granges–le–Roi rédigée par l'instituteur A. LINDET en 1889 ; p. 22–23, réédition d'un article d'A. DUVOIR, *deux meurtres aux Granges–le–Roi au XVIIIème siècle ;* p. 24–38, *la paroisse des Granges–le–Roi sous l'Ancien Régime* par J.–L. PRETER ; p. 39–67, *La vie à Dourdan en 1789* par le même ; p. 69–95, *Les cahiers de doléances du tiers et du clergé ;* p. 96–112, *Connaître Dourdan* (suite des rues en E) par A. GARRIOT ; p. 113–114, *Le nom révolutionnaire des rues de Dourdan* par le même. Dans le n° 19 (décembre 1989) : p. 3–6, *Maître Jean Chanson (1904–1979), fondateur de notre association* par A. DUVOIR ; p. 7–11, *L'église Saint–Léonard des Granges–le–Roi, son évolution architecturale* par J.–J. IMMEL ; p. 13–102, *Histoire des Granges–le–Roi de l'époque révolutionnaire à 1989* par J.–L. PRETER et A. GARRIOT ; p. 103–121, *L'abbaye de l'Ouÿe* par les mêmes ; p. 122–126, *Connaître Dourdan* (suite des rues en E) par A. GARRIOT.

La Société historique et archéologique d'Evry et du Val–de–Seine a fait paraître un deuxième numéro spécial "Chronique de la Révolution". Il comporte : p. 8–17, *La taille à Evry en 1789 et 1790 ;* p. 19, *Le cahier de doléances à Bondoufle* et p. 20, suite et fin du résumé des *délibérations du Conseil général et du directoire du district de Corbeil* concernant Evry et villages voisins.

L'Association "Evry en 89" a publié, outre un numéro bibliographique, ses bulletins 2 et 3. On y trouve : un compte–rendu de : *1789, 10 000 citoyens prennent la parole* par J. GUYARD ; *Un certain 14 juillet à Evry* par J. LONGUET ; *1789, les Courcouronnais* par J.–C. DEROSIN ; trois pages sur *Madame de Bourbon, citoyenne vérité* par J. LONGUET ; *D'un état civil à l'autre* et *La société populaire d'Evry* par S. BIANCHI.

"Mennecy et son histoire" a diffusé quatre bulletins. Nous avons noté dans le n° 19 (mars) : p. 6–10, *Histoire de Mennecy à travers les noms de rues* (suite) par Pierre BLANCHOT et p. 11–22, *Mennecy sous la Révolution* par André FOUCHER. Dans le n° 20 (juin) : suite des *noms de rues* par P. BLANCHOT ; p. 11–15, *La recherche d'archives* par Nicole DUCHON et p. 16–21, *Les modifications de voirie dans les dernières années de l'Ancien Régime* par P. BLANCHOT. Dans le n° 21 (septembre) : p. 9–10, *Autel de la Patrie à la Croix–Champêtre* par A. FOUCHER ; p. 11–15, suite des *Modifications de voierie* et p. 16–18, *Raffaneau, sans–culotte de Mennecy* par A. FOUCHER. Dans le n° 22 (décembre) : p. 6–9, *Barbiers et chirurgiens sous l'Ancien Régime* [dont la moitié concerne Mennecy] par A. FOUCHER et p. 10–13, suite de l'*histoire des noms de rues.*

Dans *Esquisse,* Journal publié par l'association culturelle du Centre d'études nucléaires de Saclay, nous avons relevé (n° 21, février 1986) : *Nouvelles découvertes aux alentours de Saclay* (golf de Saint-Aubin, Massy, trésor de Gif) par D. GIGANON et (n° 22, septembre 1988) : *L'archéologie* (atelier métallurgique gallo-romain de Briis-sous-Forges, les habitats préhistoriques et proto-historiques de Saint-Aubin) par le même auteur.

Le 5ème fascicule de *Saint-Vrain et son histoire* est paru. On y trouve : p. 3-5, *le procès-verbal d'arpentage de Saint-Vrain (1784) ;* p. 6-7, *le plan d'intendance ;* p. 8-11, *la démographie de 1780 à 1800 ;* p. 12-19, *Saint-Vrain de 1788 à 1796* et p. 20, *les maires de Saint-Vrain.*

L'Historique de Verrières-le-Buisson a distribué trois bulletins de *Connaissance de Verrières.* Dans le n° 3 (avril 1988), nous avons relevé : *les moulins hydrauliques, Léon Maugé* et *l'église de Verrières* par M. et C. GAUTHIER ; dans le n° 4 (octobre 1988) : *le moulin de Grais, Paul Fort et Verrières* par les mêmes. Le n° 5-6 (novembre 1989) est consacré à *la Révolution* (204 p.).

Dans le bulletin n° 31 (1988) de *Pays d'Yvelines, de Hurepoix et de Beauce,* nous avons noté p. 1 à 3 : *Le pavillon de Pourras* (au Perray-en-Yvelines) par Georges POISSON.

Le n° 36 (1987) de *Chronique de Port-Royal* publie les actes du colloque tenu à Saint-Lambert-des-Bois les 10 et 11 octobre 1986 à l'occasion du tricentenaire de la mort de Jean Hamon, médecin, écrivain et solitaire de Port-Royal (1618-1687). Dans ses 152 pages, on trouve des études variées sur la vie, les œuvres, la spiritualité et l'iconographie de ce personnage.

La Société historique du canton de Saint-Arnoult-en-Yveline a fait paraître les n° 18-19 (janvier) et 20-21 (octobre) de *Au pays de la Renarde.* Le dernier bulletin est consacré aux *cryptes entre Seine et Loire.* Pierre LECHAUGUETTE cite celles de Saint-Arnoult et d'Etampes.

En avril 1989 est sorti le n° 11 de *Plaines et vallons, Yveline, Beauce, pays chartrain.* On y trouve : p. 31-35, *Hydronymie d'Yveline* par Francis ROBIN ; p. 36-45, *Cahiers de doléances d'Ablis, Allainville, Auffargis, Craches, Paray-Douaville et Poigny ;* p. 44-46, *Formation de la commune de Craches en 1790 ;* p. 47, *Création de la première brigade de gendarmerie d'Ablis en 1803 ;* p. 50-51, *Voie romaine à Ablis* [dégagée sous la R.N. 191] *rue P. Trouvé* par François ZUBER.

La Société des Amis de Meudon a publié quatre bulletins en 1989 (180 à 183). Nous avons remarqué : p. 947–949, *Les vieilles familles meudonnaises* par Jean MENARD ; p. 950–954, *L'église du Saint–Esprit de Meudon* par Henri CLOUZEAU ; p. 956–957, *Scène de harem par Diaz de la Peña* [qui fut élevé par un pasteur de Bellevue] par Isabelle de GOURMELIN ; p. 970–984, *Un gisement paléontologique exceptionnel à Meudon, sous la colline des Montalets* par Alain GALOYER ; p. 985–990, *Un hôte prestigieux* [l'Héraclès Archer d'Antoine Bourdelle qui travailla plus de quinze ans à Meudon] ; p. 995–1002, *Meudon à la veille de la Révolution* par André GARDEBOIS et H. CLOUZEAU ; p. 1003–1015, *Les Etats Généraux* par A. GARDEBOIS ; p. 1016–1019, *Les vieilles familles meudonnaises* (suite) ; p. 1031–1044, *La population de Meudon en 1792* par Jacques et Marie–Thérèse HERLEDAN et p. 1045–1049, *Les habitants de Meudon à l'honneur devant la Convention* par Marcel GAYRAL.

Nous avons relevé dans le n° 4 (1987) du *bulletin des Amis de Sceaux* : p. 6–46, *La manufacture de faïence et porcelaine de Sceaux – histoire des terrains et des bâtiments de 1733 à nos jours* par Diana COPEL.

La Société d'histoire et d'archéologie de Charenton et de Saint–Maurice a publié en 1985 un bulletin de 55 pages. Nous y avons remarqué : p. 5–9, *A la découverte de nos vieux chemins* par Pierre MOREAU ; p. 15–17, *La seigneurie du pont de Charenton, 1420–1423* par Pierre PICARD et p. 34–49, *Les monuments protégés de Charenton et Saint–Maurice* par Alain COURTAY.

Dans le *Bulletin intérieur du cercle d'études savantes... de Villeneuve–le–Roi* (CESAF) de 1989, nous signalons : *Miettes d'histoire... les années 1500* [à Villeneuve–le–Roi, Villeneuve–Saint–Georges et Ablon] ; *Petit historique de l'aéroport d'Orly... calamité villeneuvoise* et *Le baptême des mariniers à Ablon.*

Parmi les articles historiques parus dans les bulletins municipaux, nous avons relevé ceux qui ne sont pas de simples compilations : *La vente des biens nationaux* et *Les ennuis de J.–B. Poilloüe, seigneur de Bierville sous la Révolution* dans *La Gazette de Boissy* [la–Rivière] (mars et juin) ; *Bondoufle sous la Révolution* dans *B.M. Bondoufle* (mai) ; *Connaître et comprendre Brétigny* [d'après les notes d'Alexandre GRONDARD] et *Découverte d'une hache préhistorique en 1970* dans *Brétigny aujourd'hui* (n° 48 à 52, juin à décembre) ; *Notre blason* dans *Breuillet B.I.M.* (n° 86, janvier) ; *Petite histoire de la forêt de Sénart* et *La Révolution à Brunoy* par

Jacques GAUCHET dans *B.M. Brunoy* (n° 97 à 101 – décembre 1988 à décembre 1989) ; *Chronique de la Révolution* et *La Révolution au village, 1789–1790,* fascicules joints au *B.M. de Chilly–Mazarin ; Chronique du bicentenaire* par S. BIANCHI et *Un ancien raconte* par P. ROYER dans *Draveil B.M.O.*(n° 56 et 57, janvier–juin) ; *La Révolution à Epinay* dans *l'Echo municipal d'Epinay–sur–Orge* (n° 55, février) ; Articles variés sur *la Révolution à Etampes* tout au long de l'année et *La petite histoire d'une pergola* [au pied de la Tour de Guinette] dans *Etampes Info* (n° 49 de novembre) ; *Le prince de Lambesc, le capitaine Ponchevron, Monsieur Camelin* par R. JOSSE, dans *Etréchy notre ville* (n° 44, février) ; *La municipalité de La Ferté de la Révolution à nos jours* dans *La Ferté–Alais B.M.* (n° 18 juin et n° 21 décembre) ; *1789, Gif a la parole* par I. de GIFFA dans *Gif informations* (n° 143, 144 janvier, février) ; *La Vacheresse* par P. ROUSSEAU dans *l'Information de Gometz–la–Ville* (janvier) ; *Les cahiers de doléances* dans *Grigny info* (n° 88 juin) ; *La Révolution à Juvisy* dans *Juvisy informations* (n° 70 de janvier à 75 de novembre) ; *La Révolution à Limouzs* par A. JACQUET dans *Limouzs B.M.* (n° 119 de mai) ; *La Révolution à Mennecy* dans *Mennecy notre village ; Cahier de doléances* et *14 juillet 1789 et 1790* dans *Milly–la–Forêt B.M. ;* suite de *l'Histoire de Moigny : années 1793 et 1794* par DADE dans *Moigny–infos* (n° 13 et 14) ; *Les cahiers de doléances ; blasons d'habitants de Montgeron ; l'ancienne église de Montgeron* par M. CHANCELIER ; *Louis–Basile Carré de Montgeron dans la querelle janséniste* par Cyrille MARTIN ; *La vigne et le vin* par M. CHANCELIER ; *Le Réveil–Matin* par C. MARTIN ; *Le premier centenaire de la Révolution à Montgeron* par M. CHANCELIER et *Sur les traces du chanoine Drioton, égyptologue, mort à Montgeron* dans *Montgeron B.M.* (n° 25 à 30, janvier à décembre) ; *La Révolution à Montlhéry* par M. JOUANEN dans *Ville de Montlhéry B.I.M.* (n° 9, mars) ; *Les délibérations d'antan, les problèmes d'autrefois* dans *Morangis BMO* (n° 60, janvier) ; *La Révolution* dans *La Vie à Nozay* (n° 10–13, janvier–juillet) ; *Les cahiers de doléances* dans *Palaiseau,* mensuel d'information locale (15 juillet) ; *Blason communal* [très mauvais dessin] dans *La Gazette de Plessis–Pâté* (n° 22, janvier) ; *Maurice Lahaye* [notice biographique] dans *Quincy–sous–Sénart B.M.* (septembre 1985) ; *Dépouillement des registres paroissiaux de Saint–Cyr* dans *B.M. Saint–Cyr–la–Rivière* (1787 et 1788) ; *Les cahiers de doléances* dans *Sainte–Geneviève–des–Bois B.M.* (n° 82, janvier) ; *Les fouilles de la Butte–à–Gravois* dans *Saint–Germain–lès–Corbeil B.I.M.* (décembre 1988) ; *Ah ! Qu'il est beau mon village !* [toponymie] et *Chronique du temps passé* [d'après DEVEVEY] par Louis DUCERF dans *B.M. de Saint–Maurice–Montcouronne* (juin et décembre) ; *Saint–Michel à la veille et au début de la Révolution* par SIMOND dans *Saint–Michel–sur–Orge B.M.* (n° 159 à 166, avril à décembre) ; *La Révolution et les prénoms* par Odette THIBAULT,

Terrible incendie à Blancheface en 1778 par M. BARGAIN [publication d'une correspondance vraisemblablement entre l'intendant et son subdélégué à Dourdan conservée dans les archives du musée de Dourdan] dans *B.M. Sermaise* (1989-1990) ; *La Révolution à Vaugrigneuse* par E. DOUBLE et A. BOIX dans *B.M. Vaugrigneuse* (n° 22, juin) ; *Vayres de 1789 à 1802* et *Les débuts de l'automobile à Vayres* par Roger BAILLY dans *B.M. Vayres-sur-Essonne* (n° 20) ; *La maison maudite* [le presbytère] et une biographie du général Augustin Jubé de La Pérelle sous forme de conte par Guy LECLERC dans *Vert-le-Petit J.I.C.* (février, mai, septembre, décembre) ; *Vigneux sous la Révolution* dans *Vigneux votre ville* (n° 60, juillet-août) ; *Rénovation de l'église* et *Pierre Chartier, premier maire, nous raconte Villebon au temps de la Révolution* dans *Vivre à Villebon* (novembre-décembre 1988 et mai-juin 1989) ; *Construction carolingienne aux Fonds d'Orsigny* dans *B.M. Villiers-le-Bâcle ; Villiers à la veille de la Révolution* par G. LECOMTE dans *Villiers-sur-Orge informations* (n° 53, janvier).

Dans les bulletins paroissiaux, nous avons noté : divers articles sur *la Révolution à Bures* par Michel DEVERGNE ainsi que *Qui était donc Robert de Bures ?* par le même et *Eglise et Révolution à Bures* par G.N. ROOSEN dans *Le Messager de Bures-sur-Yvette* (n° 311 à 318, janvier à novembre) ; *Histoire de la paroisse de Saint-Michel du XVII*ème *siècle à 1789* par Yves POMMEREAU puis M. CIBOULET dans *La voix de Saint-Michel* (janvier à décembre) ; *Les Saviniens dans la Révolution* par J.-N. LAURENCEAU dans *Grain d'Orge de Savigny-sur-Orge* (n° 111 à 114, mars à décembre).

Pour terminer, nous avons relevé dans deux journaux : les articles de R. JOSSE sur la période révolutionnaire et sur *l'église et la paroisse Saint-Pierre d'Etampes* dans *Le Pli du Sud de l'Essonne* et ceux habituels de R. LIGONNIERE : *Pour guider vos pas, du côté de Vauhallan, à Vert-le-Petit, autour de Bonnelles et à la Vallée-aux-Loups* dans *Chevry-Contact* (n° 163 à 171, février à novembre).

TRAVAUX EN COURS

ANDRÉ (Eric), *L'aviation militaire 1910–1914*, thèse de doctorat.

BAIK (Inho), *La vie religieuse en Seine–et–Oise sous la Révolution*, thèse de doctorat, Paris, Université I.

BARATAULT (Anne–Claire), *Les sites médiévaux de l'Essonne.* Mémoire de maîtrise.

BERGERE (Christophe), *Etude urbanistique de Saint–Germain–lès–Arpajon* pour l'Institut d'urbanisme de Paris.

CIRON (Catherine), *L'espace urbain à Corbeil de 1760 à 1815.* Mémoire de maîtrise, Paris, Université IV.

COULOMB (Marianne), *Les métiers arpajonnais aux XVII*ème *et XVIII*ème *siècles.* Mémoire de maîtrise, Paris, Université I.

DESME (Daniel), *Réseaux babouvistes en Ile–de–France ; biographie des militants de la Révolution à l'Empire.*

DUSSOLLE (Régis), *Destruction et reconstruction d'Etampes, 1940–1950.* Mémoire de maîtrise, Université d'Orléans.

ERZEN (Nathalie), *Les électeurs parisiens de 1792.* Mémoire de maîtrise, Paris, Université I.

KESPERN (Sylvain), *La peinture en Brie au XVII*ème *siècle.* Thèse de doctorat, Université Paris I.

LEON (Christine), *La forêt de Sénart pendant la Révolution.* Mémoire de maîtrise.

NAULEAU (Olivier), *Saint Guillaume du Donjon.* Mémoire de maîtrise, Paris Université I.

PITET (Jean–François), *La boulangerie foraine à Corbeil au XVII*ème *siècle.* Mémoire de maîtrise, Paris, Université I.

QUINCHEZ (François), *La vente des biens nationaux à Saint–Michel–sur–Orge.* Mémoire de maîtrise, Paris Université VII.

RENAULDON (Marie–Annonciade), *Petit et grand châteaux de Brunoy.* Mémoire de maîtrise, Paris Université IV.

CHRONIQUE

Archéologie

Le Conseil général de l'Essonne a créé un prix départemental du patrimoine archéologique pour encourager communes, associations ou personnes privées à poursuivre ou entreprendre des activités dans le domaine de l'archéologie.

Le jury s'est réuni pour la première fois le 7 décembre 1989 ; il a examiné dix dossiers et a retenu pour le premier prix (10 000 F) le Groupe d'étude, de recherche et de sauvegarde de l'Art rupestre (GERSAR) dont le siège social est à Milly-la-Forêt, présidé par Christian Wagneur et dont nous rendons compte des découvertes et des publications régulièrement.

Pour les deux seconds prix ex-æquo (5 000 F) :

- le Groupe archéologique de l'Association des Amis du château de Dourdan animé par Laurent Bourgeau pour ses prospections et fouilles à Dourdan et environs et son étude systématique de la poterie locale ;

- le Groupement d'études et de recherches archéologiques de Melun-Sénart et de l'Essonne (GERAME) présidé par Didier Pro pour ses prospections et sa participation à la fouille de Saint-Germain-lès-Corbeil en 1988.

Le troisième festival du film archéologique de Paris s'est déroulé du 13 au 15 novembre au Palais de la Découverte. Y furent présentés 47 films nouveaux représentant 17 heures de projection sur des thèmes très généraux comme la taille du silex ou le tissage ou sur des sites très particuliers comme Karnak, Saint-Maur ou la vallée de l'Yerres. Les archéologues-cinéastes débutants ou éprouvés peuvent s'adresser à notre collègue Louis Girard.

Archives départementales de l'Essonne

Les collections se sont accrues de 255 m.l. dont 105 par versements administratifs (y compris l'étude Latournerie d'Etampes), 140 par transfert des Archives départementales des Yvelines (surtout la série O : affaires communales), 3 par dépôt de communes (Guigneville et Villeconin) et 1 d'archives privées.

Le nombre des lecteurs augmente régulièrement mais la construction du bâtiment prévu à Evry depuis vingt ans est toujours repoussée.

Bicentenaire de la Révolution

L'année 1989 a été très riche en commémorations de toutes sortes :

– *Au plan régional :*

1. Le Conseil d'Ile–de–France a réalisé un spectacle écrit par Didier Decoin, mis en scène par Ivan Morane, intitulé "Citoyens Franciliens !" qui a été présenté dans plusieurs villes de la région et du département. Il a mis en route un "Guide touristique des lieux révolutionnaires" de la région et créé un label "Ile–de–France en libertés".

2. L'Institut d'histoire de la Révolution française (Université Paris I) et la Fédération des sociétés historiques et archéologiques d'Ile–de–France ont organisé les 15 et 16 avril, à la Sorbonne, un colloque intitulé "Paris et la Révolution".

3. Cette fédération, présidée par Jean Jacquart, a tenu à Versailles, les 22 et 23 avril, son sixième colloque consacré à la "Révolution en Ile–de–France" qui a obtenu le label "Ile–de–France en libertés". Les communications qui nous concernent le plus directement ont été les suivantes : *Les cahiers de doléances de l'Essonne* par Marcel Dorigny ; *Propriété, fiscalité et doléances à Vitry* par Michel Traversat ; *Ris–Orangis, la lutte pour le pouvoir municipal* par Jacques Frochot ; *Le canton de Villeneuve–Saint–Georges* par Sophie Bienvenu ; *L'abolition des signes de la féodalité à Farcheville* par Julia Fritsch ; *La société rurale de Maisons–Alfort* par Jean Besson ; *Les troubles de subsistances de l'an II* par Georges Ferré ; *Les journées de la faim dans le sud de l'Ile–de–France* par Serge Bianchi et *Les ventes de fermes dans les campagnes autour de Paris* par Jean–Marc Moriceau.

Les actes de ce colloque seront publiés dans le courant de 1990.

4. Ajoutons que Jean Jacquart a parlé du "Notariat vers la Révolution" le 10 mars au cours du colloque "le notariat dans la société" organisé à Paris par l'Institut international d'histoire du notariat.

– *Au plan départemental,* le Comité du Bicentenaire présidé par Serge Bianchi a poursuivi et même multiplié ses efforts :

1. La série des neuf monographies communales est sortie de presse comme prévu (voir *supra :* bibliographie). Ils ont été présentés le 4 octobre dans les salons de l'Hôtel de Lassay à Paris en présence du président de l'Assemblée nationale et d'élus locaux.

2. La revue "89 en Essonne" a été distribuée régulièrement : 4 numéros dont 2 doubles au cours de l'année (voir *supra :* bibliographie–périodiques).

3. La bibliographie et les sources de l'histoire de la Révolution en Essonne sont prêts pour l'impression.

– *Au plan local,* les manifestations ont été si nombreuses que nous nous limitons aux plus remarquables. Pour les autres, nous renvoyons le lecteur aux annonces et compte–rendus publiés dans "89 en Essonne".

1. Nombreuses conférences parmi lesquelles celles de Serge Bianchi à la B.C.P. d'Evry le 9 février et à Arpajon le 29 avril ; celle de Jacques Varin à Corbeil–Essonnes le 28 février ; les dîners–conférences organisés par "Breuillet dans l'histoire" et la série des 14 conférences sur la Révolution à Etampes établie par le service municipal du tourisme avec l'étroite collaboration d'"Etampes–Histoire" grâce au concours des meilleurs historiens de la région.

2. Expositions à Ballancourt–sur–Essonne, Brunoy, Etampes, La Ferté–Alais, Gometz–la–Ville, Maisse et Versailles. Cette dernière était consacrée à la réforme administrative et à la création des départements (1789–1790).

3. Spectacles et manifestations diverses tels que : pose de plaques de rues portant leurs noms révolutionnaires à Corbeil ; conseil municipal révolutionnaire à Lisses ; pièces de théâtre à Evry, Longpont, Meudon ("l'Ile des Esclaves" de Marivaux) Montlhéry (création locale de très grande qualité avec la participation des scolaires) presque tous accompagnés de feux d'artifice et sons et lumières.

Comité des associations d'histoire locale du Sud-Est de l'Essonne

A l'initiative de l'association "Ballancourt au fil du temps", s'est tenue le 6 décembre, une réunion de huit associations s'intéressant à l'histoire de leurs communes (Ballancourt, Baulne, Bouray-sur-Juine, Champcueil, La Ferté-Alais, Itteville, Mennecy, Saint-Vrain).

Deux rencontres par an sont prévues pour l'établissement d'un calendrier actuel de manifestations et l'échange ou la coordination de travaux et recherches.

Conseil d'architecture d'urbanisme et d'environnement de l'Essonne

Le C.A.U.E. a fêté son dixième anniversaire, le 8 décembre à la Ferme du Bois Briard à Courcouronnes. La journée a été marquée par le lancement de deux études : le recensement des parcs et jardins et le patrimoine architectural des XIX et XX^{èmes} siècles. Elle s'est achevée par un buffet très sympathique.

Notre société, membre du C.A.U.E., tient à rappeler le rôle très efficace qu'il joue auprès des collectivités locales mais aussi des particuliers pour les aider dans leurs problèmes d'architecture et d'environnement.

Jardins

Le Ministère de la Culture et la Région Ile-de-France ont lancé au printemps une campagne "Visitez un jardin en Ile-de-France". Diverses manifestations ont eu lieu en mai et en juin : le 19 mai était inaugurée, à la bibliothèque municipale d'Yerres, une exposition "... et les jardins en France" ; le 28 mai était la journée des jardins. Des visites guidées ont permis de visiter les parcs des châteaux de Courson, Jeurre, Saint-Jean-de-Beauregard, Le Marais, Courances, Le Saussaye, Sceaux, Breteuil, Dampierre ainsi que le parc Caillebotte à Yerres, La Vallée-aux-Loups et les pépinières Croux à Châtenay-Malabry et la roseraie de L'haÿ-les-Roses.

Notes d'histoire littéraire et artistique

Frédérick Leighton invite le peintre Louise Abbéma à accompagner Sarah Bernhardt à l'Académie Royale (libr. H. Saffroy, n° 14, février 1989).

Bernardin de Saint-Pierre remercie le jurisconsulte Le Danois de son invitation à laquelle il se rendra le 18 août 1808 *(Ibid.*, n° 15, mai-juin).

Félix Bracquemond invite M. Mathias à venir à son atelier à Sèvres, 10 septembre 1886 *(Ibid.*, n° 14, février). Il est convié à se rendre chez Gustave Geffroy pour y rencontrer M. et M^me^ Daudet, Rodin et Goncourt *(Ibid.*, n° 15, mai-juin).

Le ministre J.-A. Constans écrit à un ami que Rose Caron ne chantera pas "Les Huguenots" le 24 mars 1886 (libr. Borricand, août 1989).

Une exposition "Chateaubriand et la Révolution" s'est tenue à La Vallée-aux-Loups (Châtenay-Malabry) du 2 octobre au 23 décembre.

Un tableau d'Antoine Chintreuil "Paysage de la vallée de la Bièvre" a été proposé le 25 avril à l'hôtel des ventes de Neuilly-sur-Seine.

Dans une carte du 20 mai 1959 à Kemp, Jean Cocteau parle des hommes dépassés par leur drame : Dreyfus, Wilde, Fersen (libr. Charavay, n° 794, mars). Le polémiste Jean de Bonnefon convie son correspondant à venir causer le 22 février 1909 du livre de Cocteau (libr. Borricand, juin 1989). Dans un manuscrit consacré au cinéma, Marcel Jouhandeau écrit que "Cocteau a su faire tenir au cinéma un langage propre dans *Le sang du poète*, 1948 (Hôtel Drouot, 13 décembre). Maurice Sachs écrit à Robert delle Donne : "Tu as bien fait d'écrire à Jean. Je sais qu'il t'aime plus qu'il ne te trouve gentil..." (libr. H. Saffroy, n° 15, mai-juin). Plusieurs manuscrits du poète ont été mis en vente cette année : quatre pages sur le roman de son ami Jean Desbordes "Les Tragédiens" *(Ibid.*, n° 1, décembre), huit pages adressées à André Frenaud où il décrit les rencontres importantes de sa vie et une page consacrée au caricaturiste tchèque Adolf Hoffmeister *(Ibid.*, n° 14, février).

Un poème de Valentin Conrart intitulé "A la bienheureuse sœur Marie Perriquet" a été proposé par la libr. Charavay (n° 794, mars 1989).

Alphonse Daudet remercie un confrère pour sa bienveillante étude sur les "Histoires de mes livres" (libr. H. Saffroy, n° 1, décembre) ; il annonce à son ami Hecq l'arrivée à Lamalou de son vieux Gi Bla (Hôtel Drouot, 7 juillet). Jules Vallès lui parle de ses difficultés pour sortir le deuxième volume de *Jacques Vintras* et lui demande son aide, il se dit très seul, n'ayant eu dans son métier que des amitiés à déboires à part Aurélien Scholl (libr. Gérard Oberlé à Cercy-la-Tour).

Eugène Delacroix parle à Raymond Soulié de ses réactions à la Révolution, le 8 mai 1848 (Hôtel Drouot, 13 décembre). Les Cahiers-Musées (Editions Apologue) ont consacré leur première livraison 1989 à "La bataille de Nancy" conservée au Musée des Beaux-Arts de Nancy ; on y trouve une analyse et un historique de l'œuvre ainsi que les relations de Baudelaire et de Delacroix.

Sept statuettes de Boris Frodman-Cluzel (trois en bronze et quatre en terre) consacrées à la danse dont deux sont datées d'Yerres (1948 et 1949) ont été proposées au Nouveau Drouot, le 4 novembre 1987.

Le peintre Gustave Guillaumet écrit de Sèvres à Aline Dorian, le 26 septembre 1884. Il lui parle de ses tableaux et de ses articles en cours (libr. H. Saffroy, n° 15, mai-juin).

Trois tableaux d'Armand Guillaumin de 1882-1883 "Le chemin de Damiette", "Matin d'été à Damiette" et "Damiette" ont été mis en vente à Genève et à Guéret en 1987 et 1989.

Trois lettres de Paul Léautaud (1909-1922) concernant le tirage de "Claudine en mariage", la publication de poèmes au *Mercure de France* et un de ses ouvrages épuisé ont été proposées par la libr. H. Saffroy (n° 14, février ; n° 15, mai-juin et n° 1, décembre).

Douze autographes de Nadar adressés à son amie Pauline Becker, dans les dernières années de sa vie (1904-1908) ont été mis en vente à l'Hôtel Drouot le 13 décembre.

L'office du tourisme de la Vallée de Chevreuse a présenté à partir du 20 décembre une exposition "Charles Péguy, notre concitoyen" pour le quatre-vingt-dixième anniversaire de la fondation des *Cahiers de la Quinzaine.*

Un document relatif à l'héritage de la duchesse de Bellegarde née Anne du Bueil porte cinquante signatures du poète Racan, 3 août 1533 (libr. Charavay, n° 794, mars).

Le Musée de l'Ile-de-France à Sceaux a acheté une œuvre de François-Edmé Ricois (1795-1881) "le viaduc de Val-Fleury à Meudon". C'est une aquarelle annotée au crayon et signée à la plume, datée de 1868.

Une intéressante correspondance du peintre Félicien Rops adressée à Henri Liesse, secrétaire de rédaction de *l'Art libre* (1872-1881) a été proposée par la librairie H. Saffroy (n° 14, février). L'artiste parle de ses illustrations de Musset et critique Alphonse Daudet et Emile Zola. Est joint un poème de Liesse sur Rops.

De Palaiseau, George Sand écrit à Henri Arrault pour lui reconnaître son rôle dans la fondation de la Croix Rouge dont M. Dunant a "commis l'inadvertance de s'en attribuer... l'initiative", 25 juillet 1865 *(Ibid.)*.

Erik Satie écrit d'Arcueil à Raoul Bardac pour lui demander des nouvelles de sa santé car M^me^ Debussy est très inquiète à son sujet, 6 septembre 1914 (libr. Charavay, n° 794, mars).

A été vendu le 13 décembre à l'Hôtel Drouot un important ensemble de lettres d'amis, d'admirateurs et de quémandeurs adressées à Talma (an II -1826) parmi lesquelles nous avons relevé un arrêté de la Société Populaire de Corbeil du 20 frimaire an II lui votant des remerciements pour avoir prêté "des costumes de déesses... pour la fête civique... en l'honneur des martires *(sic)* de la liberté".

Vallette, directeur du "Mercure de France" donne à Paul Léautaud, en août 1922, des précisions sur le tirage et le numérotage de "Claudine en mariage" de Colette (libr. H. Saffroy, n° 14, février).

Dans une lettre du 27 avril 1939 adressée à une artiste peintre, Louise de Vilmorin parle de la Slovaquie où elle habite et dit connaître André de Segonzac "mais hélas ! trop peu". Les 16 février et 4 avril 1969, dans deux lettres à Robert de Saint-Jean dont une écrite de Verrières, elle évoque Jean Hugo et Florence Gould, le remercie de l'envoi des "Confessions" de saint Augustin et des fables de Florian et l'invite à déjeuner le 12 avril en compagnie d'André Malraux (Hôtel Drouot, 13 décembre et 7 juillet).

Une aquarelle de Claude-Henri Watelet datée de 1771 a été mise en vente à l'Hôtel Drouot le 2 juin. Elle représente les jardins de La Roche au Coudray-Montceaux.

Patrimoine

Le Conseil général a décidé de créer – pour le patrimoine non protégé – un programme mixte Etat–Département de façon que les subventions de l'Etat et du Département couvrent 60% maximum de la dépense subventionnable hors–taxes.

Inventaire des monuments et richesses artistiques

Le Conseil général a décidé de signer une convention tripartite Etat–Département–APPIF afin d'engager l'inventaire normalisé de la Vallée de la Renarde.

Sites protégés

Le site de "La Roche Cassée" à Vayres–sur–Essonne, carrière en fin d'exploitation où nichent le guêpier d'Europe et l'hirondelle de rivage, a été protégé par l'arrêté préfectoral de biotope du 21 juillet.

Par décret ministériel du 17 juillet, est créée la réserve naturelle des sites géologiques du département de l'Essonne. Dès 1971, l'ex–comité de pré–inventaire des richesses naturelles de l'Essonne avait proposé la protection de quatre gisements fossilifères d'intérêt mondial sis à Auvers–Saint–Georges, Morigny–Champigny, Ormoy–la–Rivière et Saint–Hilaire. Après leur acquisition par le département et leur aménagement, une demande de mise en réserve naturelle avait été présentée à la direction régionale de l'architecture et de l'environnement. Elle aboutit enfin et deux autres sites y sont joints : les carrières de Villejust–Saulx–les–Chartreux et de Chauffour–lès–Etréchy.

Ile–de–France

Les plus anciens volumes de *Mémoires* publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile–de–France depuis le tome I (1949) vont être pilonnés faute de place pour les conserver.

A tous nos sociétaires qui souhaiteraient se les procurer, le bureau de la Fédération consentira une très large remise sur les prix déjà réduits réservés aux membres des sociétés affiliées. Ecrire à M. Jean Jacquart, 13, rue Ferdinand–Duval, 75004 Paris.

Bièvres

Au musée national de la photographie, une exposition intitulée "Les génies de la photographie" a été consacrée aux inventeurs, de Niepce à nos jours.

Boissy-la-Rivière

Le 22 avril, dans l'église Saint-Hilaire, Michel Billard a évoqué "Boissy-la-Rivière à travers les âges". Ensuite a eu lieu un concert de musique classique et religieuse donné par le Jeune Ensemble instrumental du Hurepoix.

Brunoy

La Société des Amis du Musée de Brunoy, la Société d'art, histoire, archéologie de la Vallée de l'Yerres et le Groupement de recherches archéologiques subaquatiques ont présenté, à partir du 15 septembre, au musée, une exposition intitulée "Châteaux à Brunoy, 1189-1789-1989".

Champcueil

Au cours de l'année, ont été effectués des travaux d'entretien de l'église Notre-Dame. La restauration du chœur commencera fin 1990.

L'association "Musique et patrimoine à Champcueil" y a organisé le 15 mai un concert avec l'Orchestre à cordes des jeunes de l'Ile-de-France et Gérard Sablier à l'orgue. Le concert a été suivi par le baptême d'une nouvelle cloche offerte par l'association.

Etiolles

En janvier, a été présentée, à la Faisanderie de Sénart, une exposition intitulée "Quelques pages d'histoire de la forêt de Sénart" où furent montrés des objets de fouilles, des outils et des cartes anciennes ainsi que des cartes postales.

Grigny

Au centre culturel a été organisée, du 3 décembre 1988 au 7 janvier 1989, une exposition sous le titre "On ne voit pas le temps passer : Grigny 1880–1980".

Pour les vingt ans du grand ensemble "La Grande Borne" une autre exposition s'est tenue, du 4 au 26 novembre, intitulée "On n'a pas tous les jours vingt ans".

Issy–les–Moulineaux

Le musée, installé dans une dépendance du château disparu (œuvre de Pierre Bullet) a acquis un fonds important, documentaire et iconographique sur la ville et a décidé de se consacrer, en outre, à la carte à jouer.

Meudon

Dans l'orangerie, dernier vestige du "château vieux" a été présentée une exposition sur les recherches aérostatiques militaires à Meudon, de la Révolution à 1918.

Montgeron

Un tableau de Victor Leclaire intitulé "L'âne" et représentant probablement les bords de l'Yerres près du château de Rottembourg, daté de 1874 et dédié à Madame Hoschedé a été proposé en vente publique à l'Hôtel Drouot le 12 mai 1989.

Montlhéry

L'association des Amis du château a présenté à l'occasion de la "Foire aux tomates", au centre culturel Georges–Brassens, une exposition sur dix–huit sites du canton afin de sensibiliser les élus et la population aux richesses locales et de favoriser leur incorporation dans un circuit touristique et historique de l'Essonne. Le président Payen a insisté sur la nécessité de remettre en valeur le donjon de Montlhéry, premier monument français classé en 1840 sur la première liste des Monuments Historiques.

Sceaux

Le Musée de l'Ile–de–France s'est enrichi d'une toile de François de Troy "la leçon d'astronomie de la Duchesse du Maine" datée de 1705.

Vauhallan

Dans ce charmant village, vient de naître, sous l'impulsion de Madame Renée Delattre, un syndicat d'initiative, le quatorzième de l'Essonne. Il a diffusé, cette année, un bref bulletin (4 numéros) donnant des renseignements sur les richesses locales, les vitraux de l'église, l'animation culturelle... Il a organisé, le 29 novembre, une matinée–découverte de Limon (abbaye et ses deux musées : Louis XVI – Marie–Antoinette et Mère Geneviève Gallois).

NECROLOGIE

Madame Claude CARNOT, née Radegonde MARQUET de VASSELOT est décédée au mois de mars. Historienne d'art comme son père, elle avait adhéré à notre Société en 1970 et avait tout de suite montré un grand intérêt pour le pré–inventaire des richesses artistiques auquel elle participa pour le canton de La Ferté–Alais. Elle dirigea la visite de l'église Notre–Dame à l'occasion de notre assemblée générale de 1971.

Animatrice des "Nocturnes musicaux" de La Ferté pendant plusieurs années, nous lui devons de grandes émotions artistiques dans cette église superbement fleurie et décorée par ses soins.

Elle était passionnément attachée à la mémoire de la glorieuse famille de son mari : le grand Lazare ; ses fils, Sadi, illustre physicien et Hippolyte, fidèles républicains ; son petit–fils, le président Sadi et elle, conservait, dans la demeure familiale de Presles, à Cerny, non seulement d'innombrables souvenirs, mais aussi sa décoration originelle et l'ornement essentiel que constitue son très beau parc.

Nous renouvelons à ses enfants l'assurance de nos regrets attristés.

*
* *

Maître Paul SAINT–AMAND est décédé au mois de juillet. Ancien notaire de La Ferté–Alais, il fut des tout premiers à rejoindre, en 1945, la petite équipe qui ranima notre association. Madame de Saint–Amand, son épouse, qui a pris sa place parmi nous, est assurée de notre sympathie.

*
* *

Marie-Josèphe SPIESS nous a quittés le 26 mars. Nommée archiviste de Corbeil-Essonnes, en 1968, cette jeune historienne avait aussitôt montré son enthousiasme pour tout ce qui touchait la vie culturelle locale en adhérant à notre société dès son arrivée, en participant aux activités du Syndicat d'initiative, en travaillant sur divers chantiers de fouille à Corbeil, à Vayres, à Etiolles.

Elle montra un courage exemplaire devant la maladie dont les assauts répétés et les handicaps sévères qui en résultèrent ne l'empêchèrent jamais de poursuivre ses études, de remplir ses lourdes tâches aux Archives municipales qu'elle réorganisa entièrement et de collaborer à toutes les activités locales.

Pour la commémoration du Millénaire capétien, elle avait préparé une exposition sur "les reines blanches de Corbeil" qui ne fut pas montée par la municipalité mais dont le catalogue ne sera pas œuvre inutile. Enfin, tout dernièrement, elle multipliait les recherches pour le comité du bicentenaire de Corbeil-Essonnes.

A ses parents, à ses sœurs, nous redisons notre profonde sympathie.

*
* *

Nous avons appris le décès de Madame Odette WICTOR, de Milly-la-Forêt, qui avait adhéré en 1986.

Toutes demandes de renseignements peuvent être adressées à :

M^me^ P. CAVAILLER
Secrétaire générale
Archives départementales
de l'Essonne
9, rue La Fayette
91100 Corbeil–Essonnes

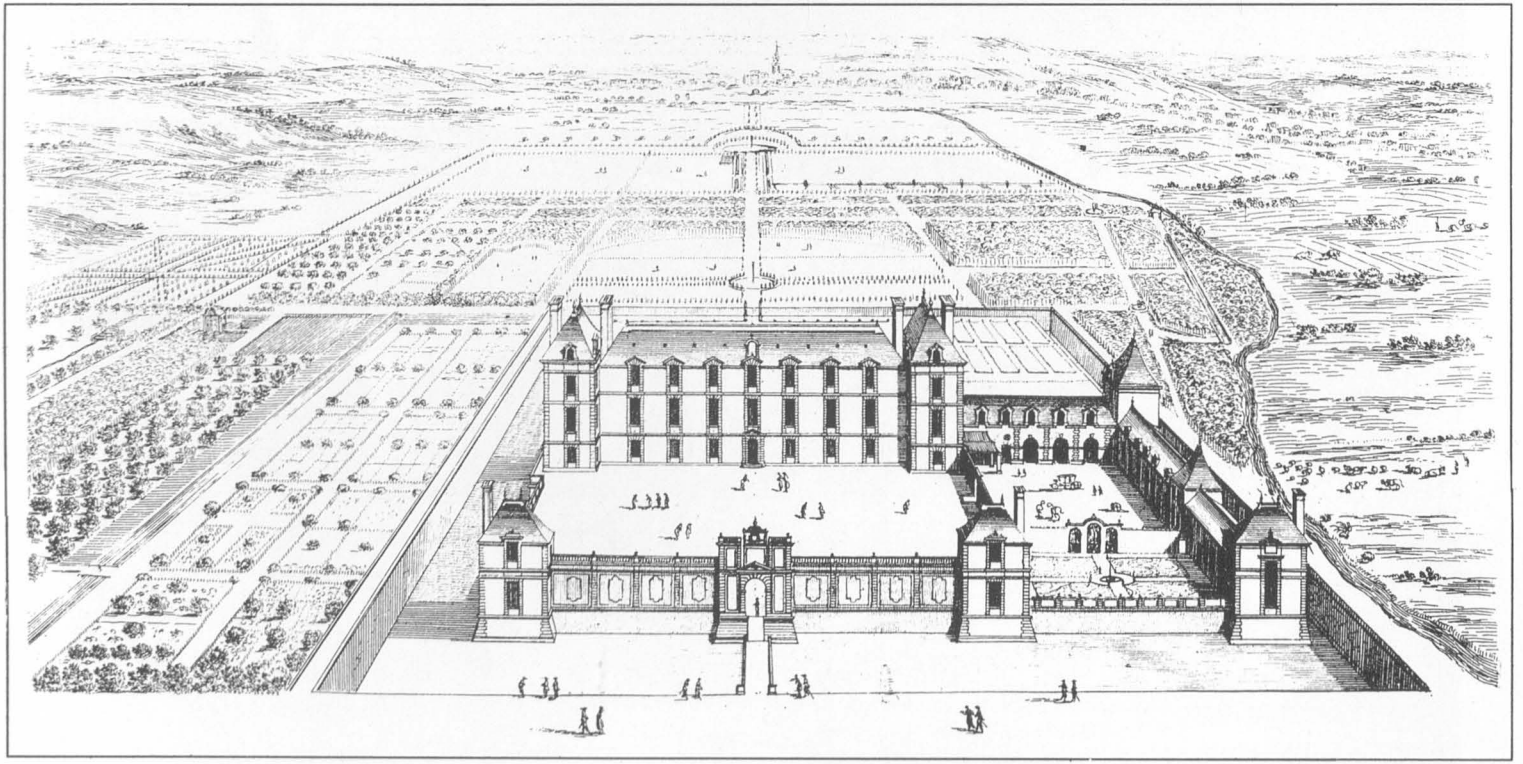
M. Jean JACQUART
Professeur émérite de l'Université
de Paris I
Vice–Président
13, rue Ferdinand Duval
75004 Paris

Cotisation annuelle pour 1991 { membre ordinaire : 65 F
membre bienfaiteur : 100 F minimum

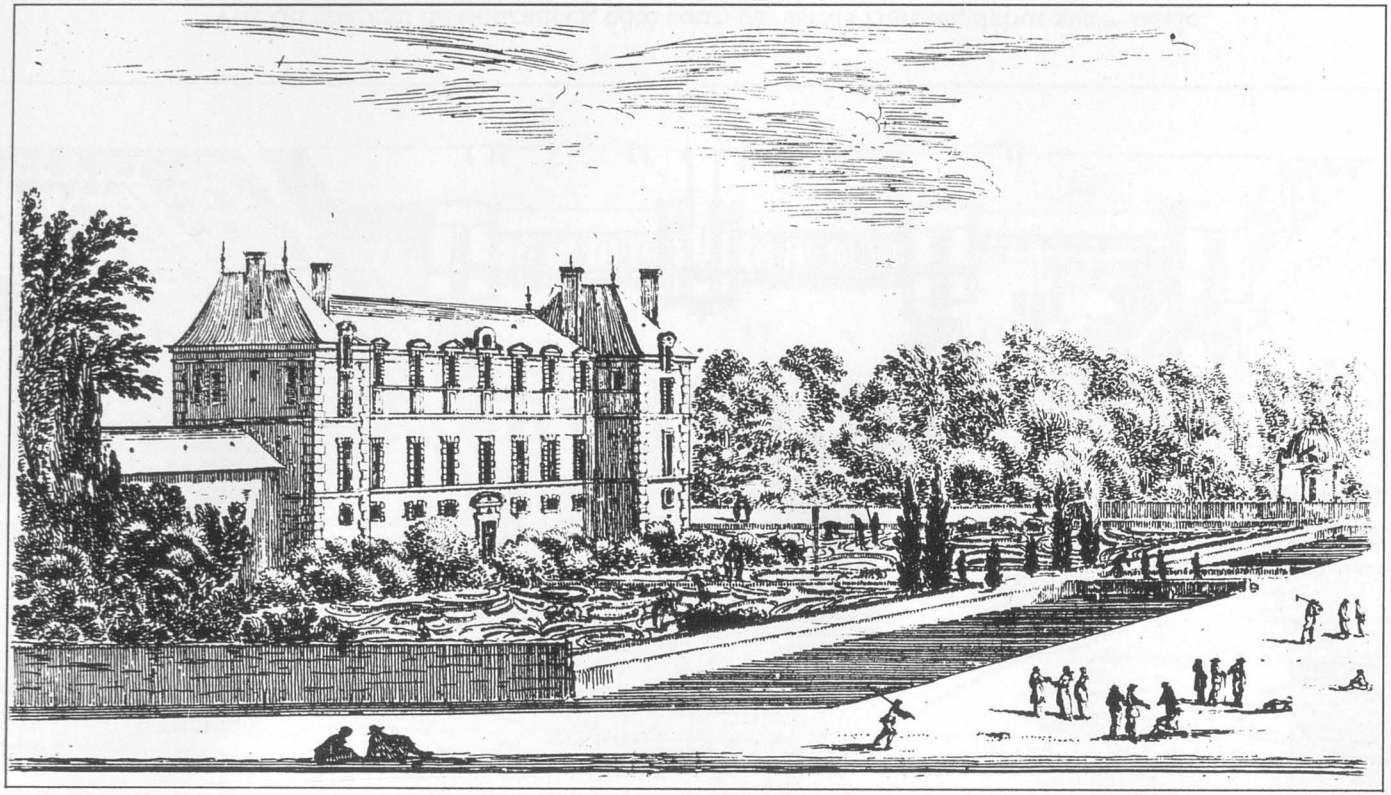
Tous les chèques doivent être libellés à l'ordre de la Société

C.C.P. de la Société : Paris 1508–40 M

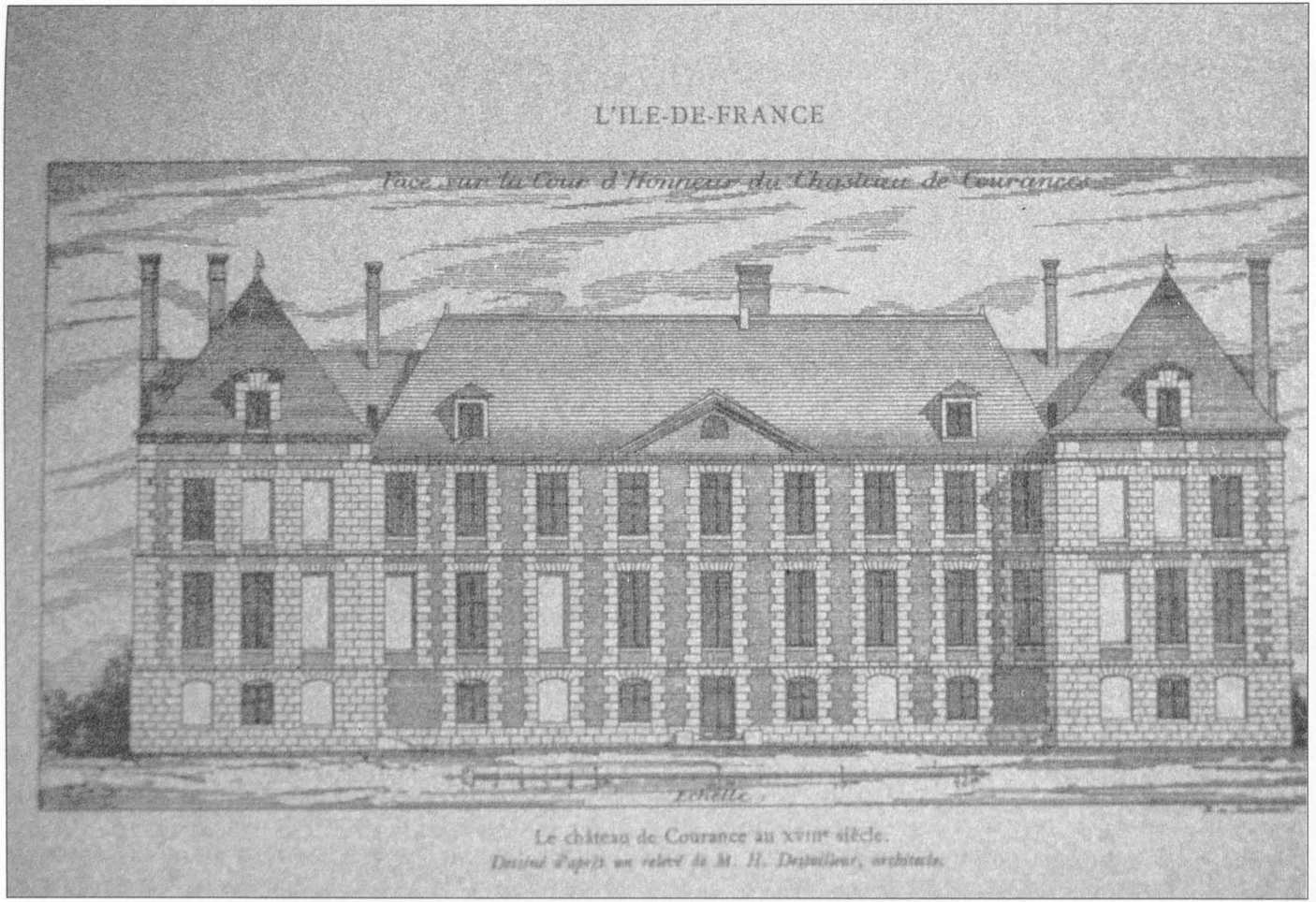
Réalisation : IMPRIMEURS SERVICES SARL 07200 AUBENAS
Impression : IMPRIMERIE CHALVET SARL 07200 UCEL
Dépôt légal : 3ème trimestre 1990



Vue du château de Courances, côté cour, par Israël Henriet, début XVII[ème] siècle.

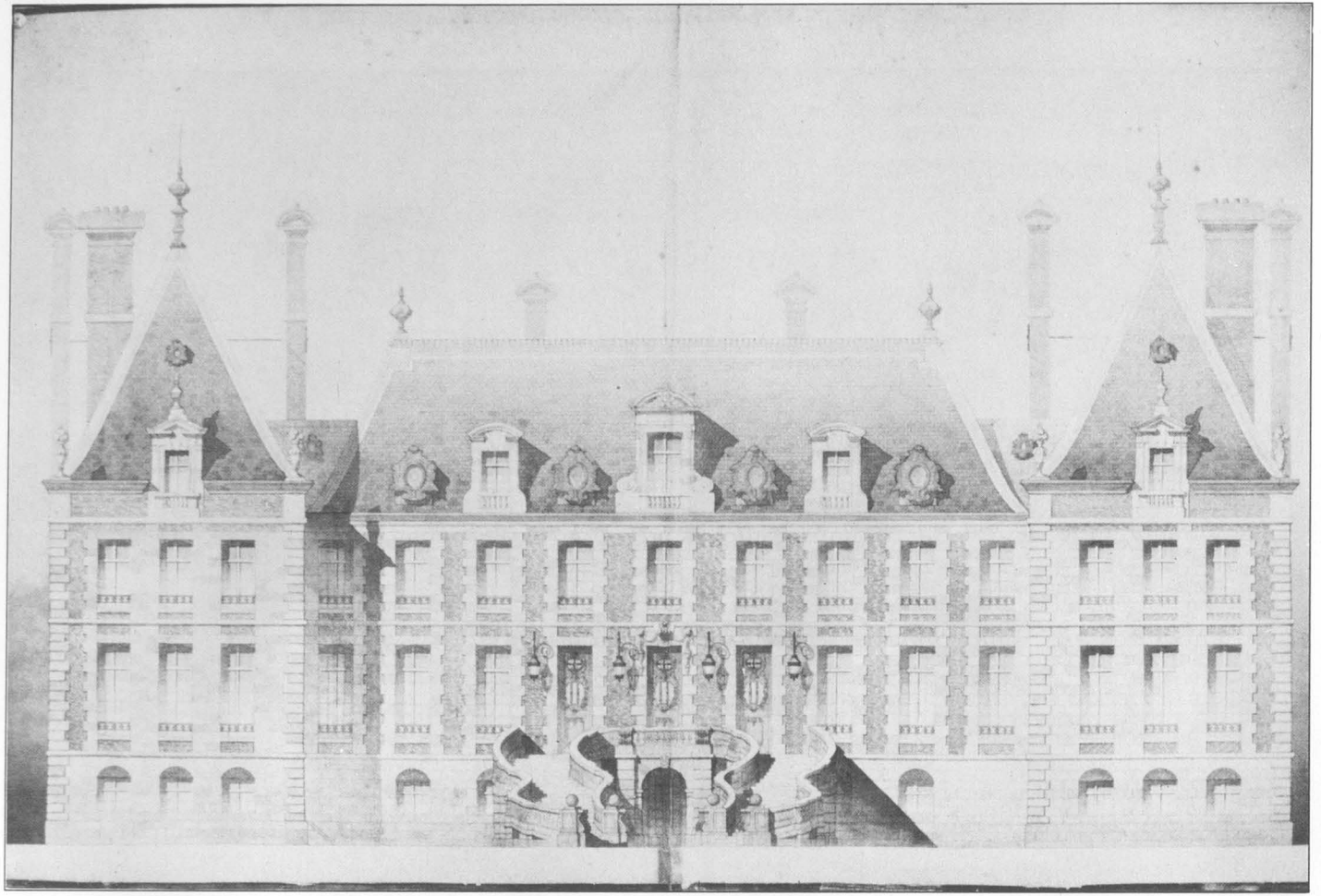


Vue du château de Courances, côté jardin, par Israël Silvestre vers 1655.

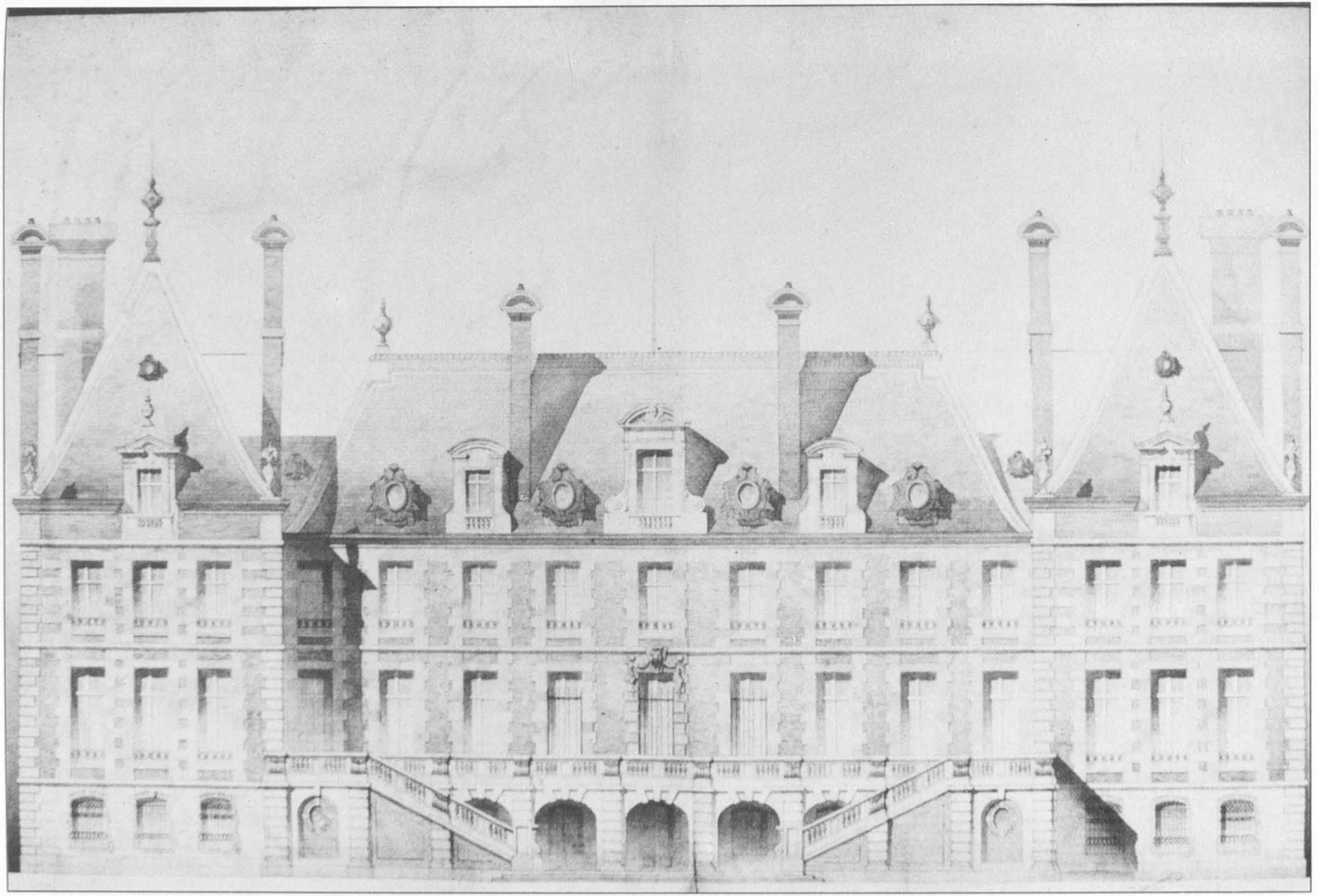


Le château de Courances, côté cour, par Destailleur, XVIII[ème] siècle.

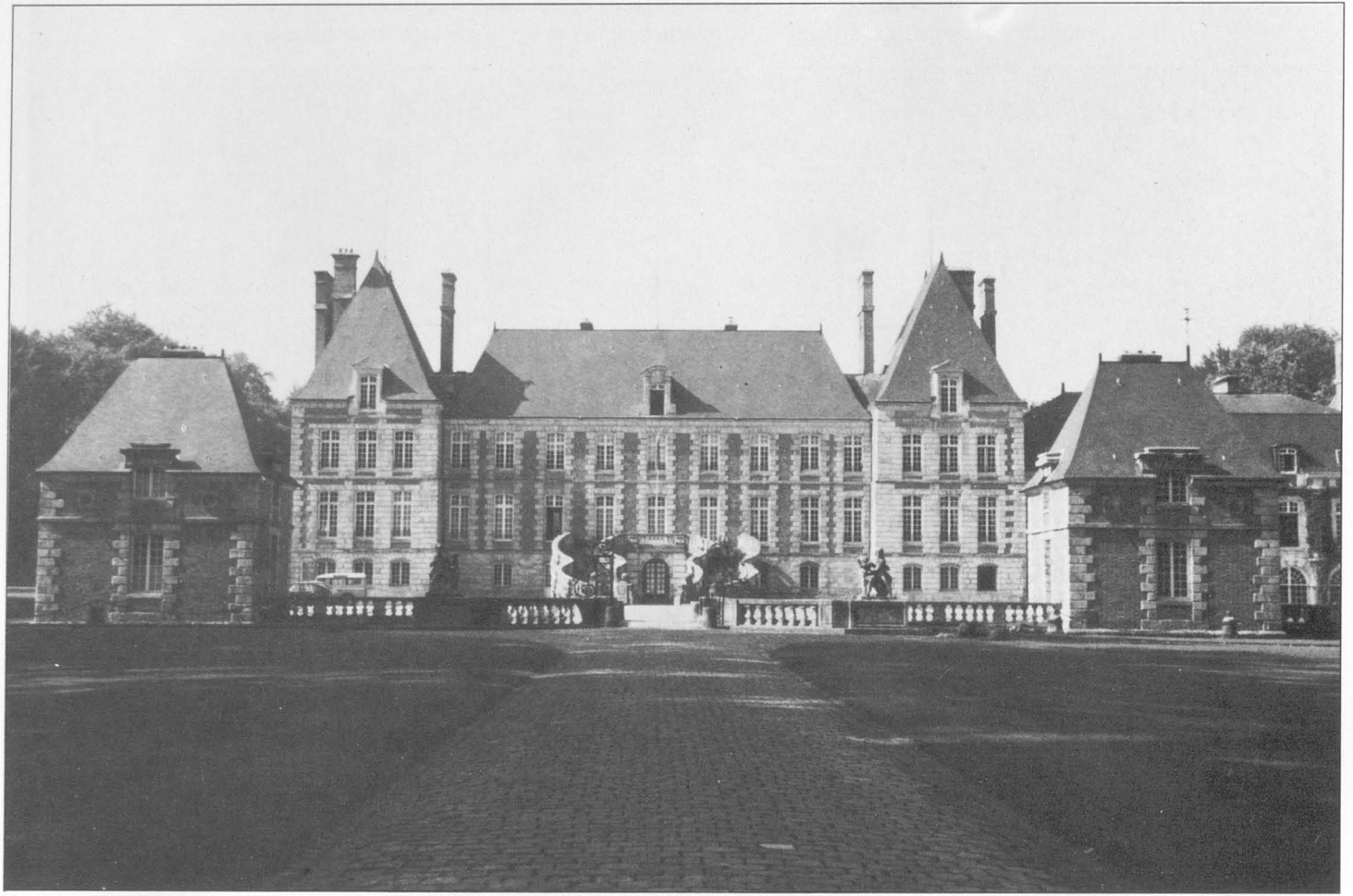
Pl. III



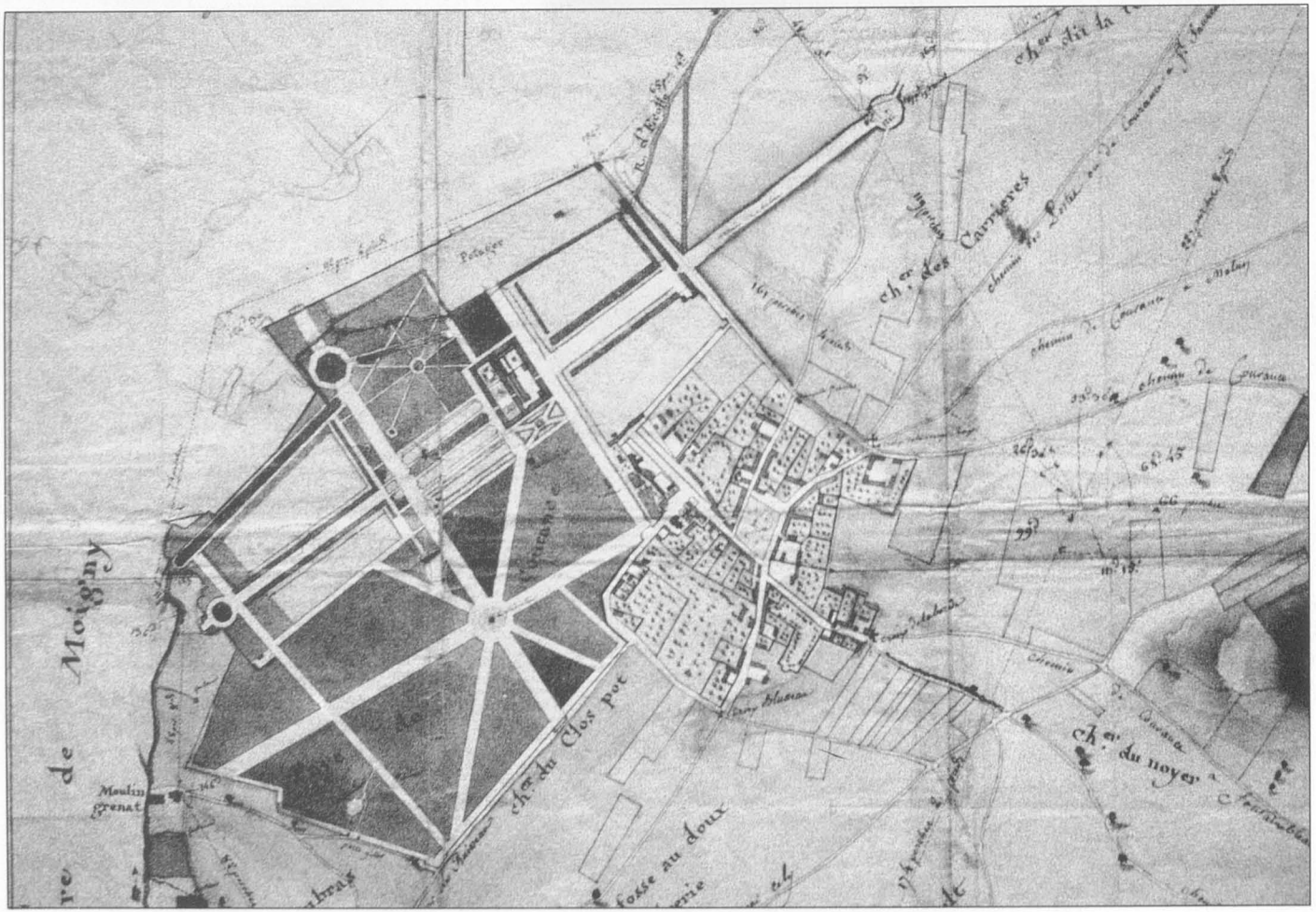
Courances. – élévation de la façade sur cour par Fauconnier et Landéal, début xx^{ème} siècle *(collection Marquis de Ganay).*



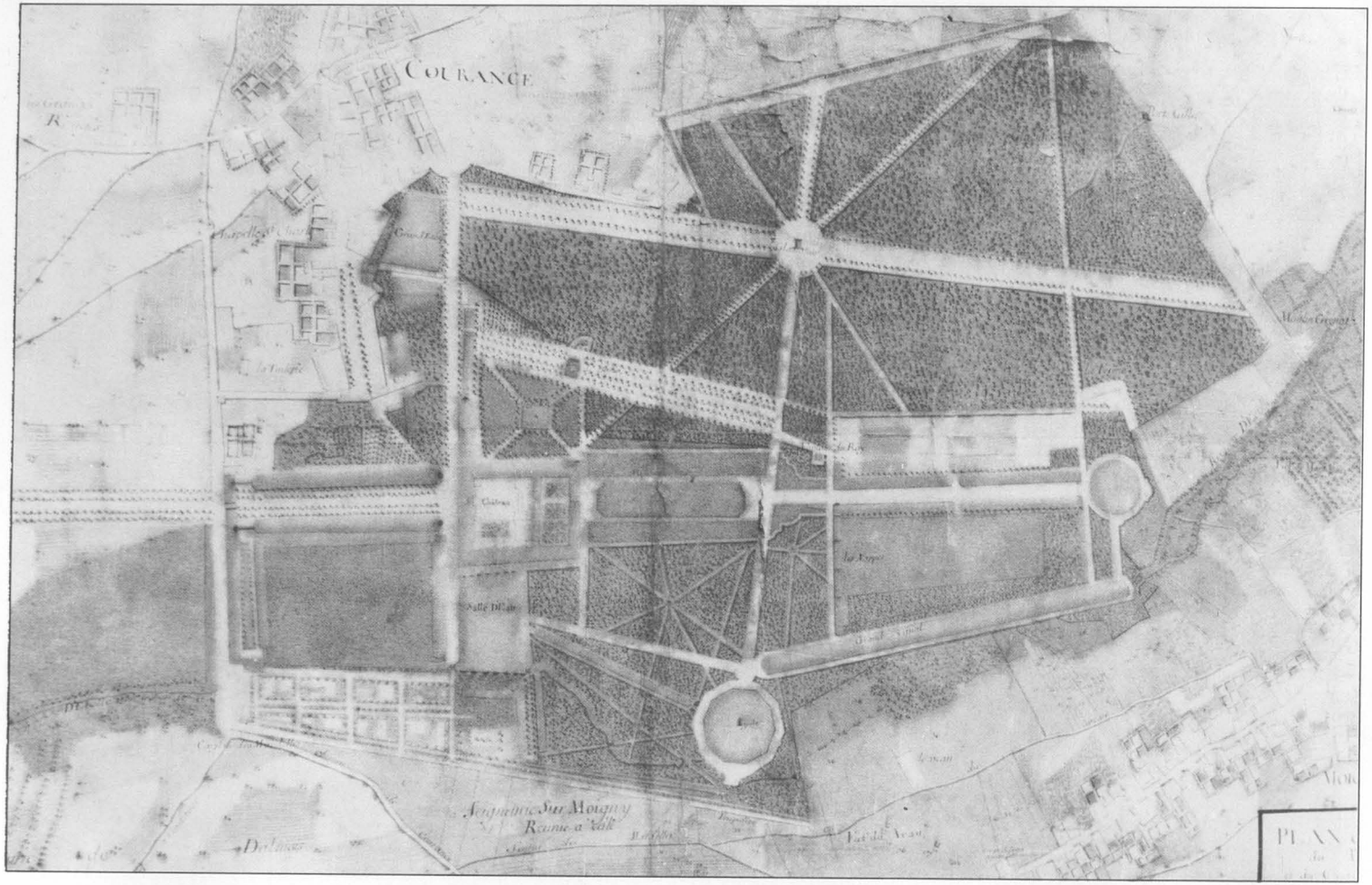
Courances. – élévation de la façade sur jardins par Fauconnier et Landéal, début XX[ème] siècle *(collection Marquis de Ganay).*



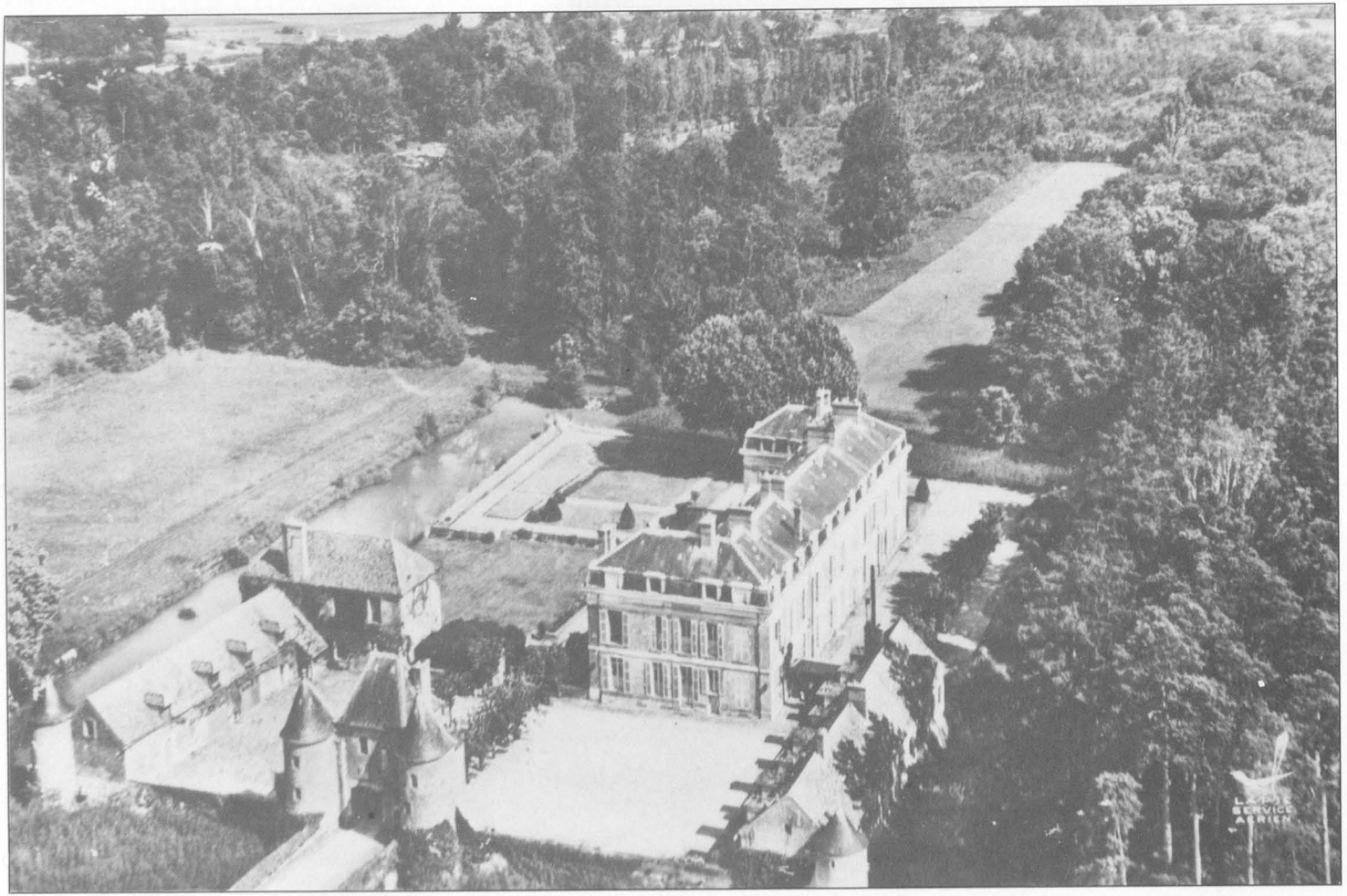
Courances. – façade du château, côté cour, vers 1980 *(cl. Mahaux).*



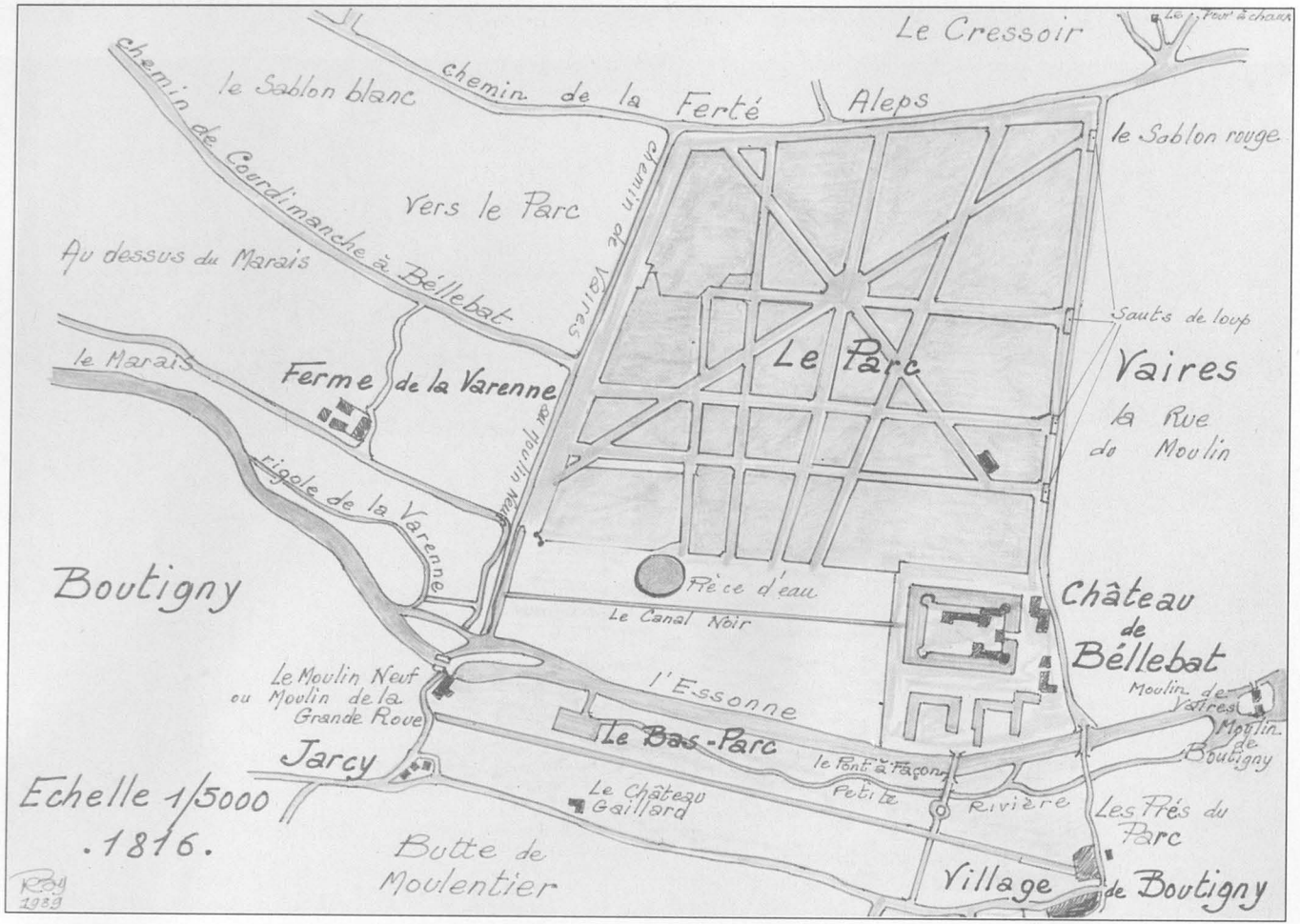
Courances. – plan d'intendance, 1783 *(cl. Arch. dép. Yvelines).*



Courances. – plan du parc, fin XVIII[ème] siècle *(collection Marquis de Ganay).*



Courdimanche. – le château de Bélesbat vers 1950 *(coll. Arch. dép. Essonne, cliché Lisbeth Porcher).*



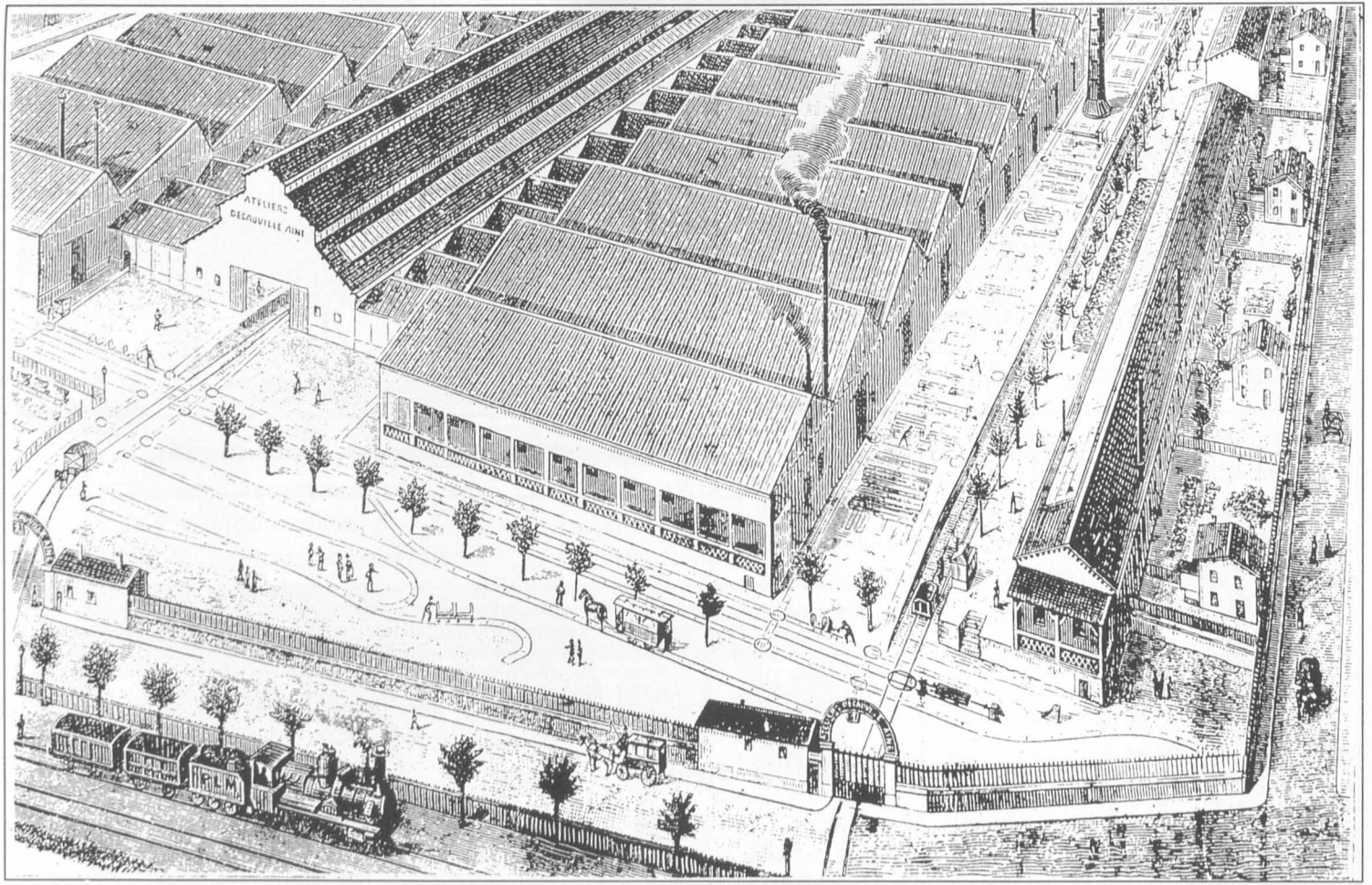
Courdimanche. – plan du domaine de Bélesbat (dessin de R. Bailly d'après le cadastre de 1816).



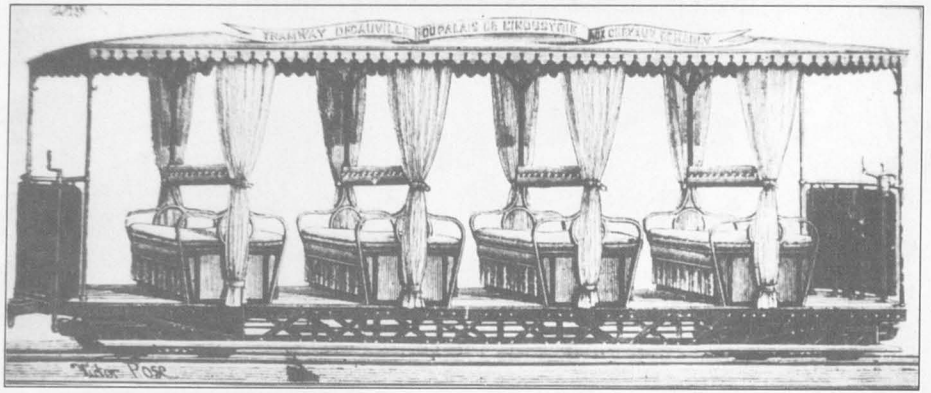
Courdimanche. – le château de Bélesbat – partie ancienne vers 1910
(coll. Arch. dép. Essonne, cliché Lisbeth Porcher).

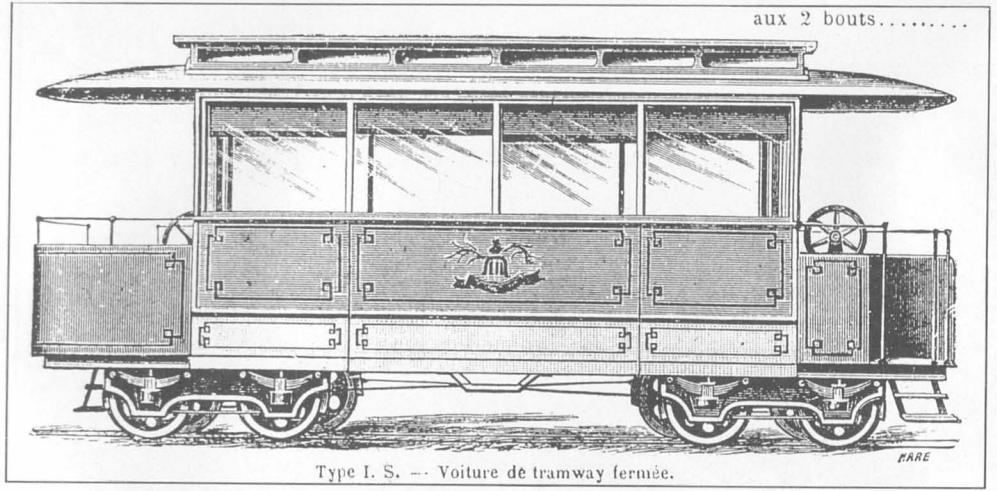


Courdimanche. – le nouveau château de Bélesbat – façade et douves, vers 1950
(coll. Arch. dép. Essonne, cliché Lisbeth Porcher).

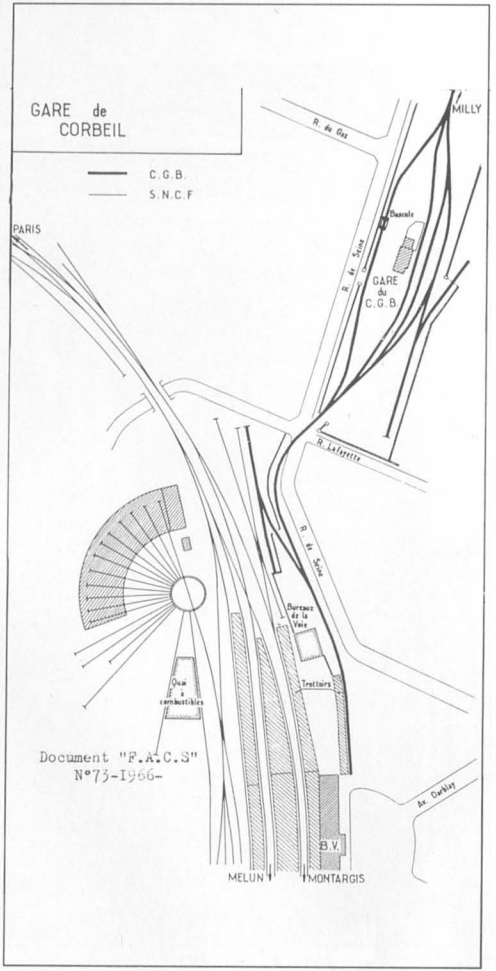


Corbeil. – vue générale des ateliers Decauville en 1890 par Victor Rose (extrait).





Type I. S. — Voiture de tramway fermée.



Tramway Decauville (voitures ouverte et fermée) – gare de Corbeil (plan des lignes P.L.M. et C.G.B.) avant 1950.

Ligne Milly-Corbeil

PRIX DES PLACES de Milly à 1re CLASSE	PRIX DES PLACES de Milly à 2e CLASSE	Distances de Milly	Stations, St. / Haltes gardées, HG. / Haltes non gardées, HNG. / Arrêts, Ar. / Arrêts facultatifs, Ar. F.	TRAINS RÉGULIERS VOYAGEURS-MIXTES 21	23	25
»	»	»	Millly, St	6 »	10 54	17 31
0 30	0 25	4	Moigny, St	6 9	11 3	17 40
0 50	0 40	6	Dannemois-Courance, St	6 15	11 9	17 46
0 80	0 65	10	Soisy-sur-Ecole, St	6 25	11 22	17 56
1 05	0 85	13	Nainville-les-Roches, HG.	6 31	11 28	18 2
1 30	1 05	16	Auvernaux, HG.	6 40	11 39	18 11
1 60	1 30	20	Montceaux, Ar	6 47	11 46	18 18
1 60	1 30	20	Plessis-Chenet, HG	6 51	11 51	18 22
1 75	1 45	22	Pressoir-Prompt, HNG	6 57	11 57	18 28
2 15	1 75	27	Chemin-du-Bas-Coudray, Ar F.	7 4	12 4	18 35
2 15	1 75	27	Hôtel-de-Ville, Ar. F.	7 9	12 9	18 40
2 15	1 75	27	Corbeil, St	7 15	12 16	18 46
2 15	1 75	27	Corbeil terminus, Ar	7 17	12 18	18 48
			Correspondances a Corbeil			
			Heures de départ des trains allant à Paris	7 30	12 32	19 3
			Heures de départ des trains allant à Malesherbes	7 28	12 51	»

Correspondances a Corbeil			
Heures d'arrivée des trains venant de Paris	7 33	12 51	19 50
Heures d'arrivée des trains venant de Malesherbes	7 30	13 29	19 3

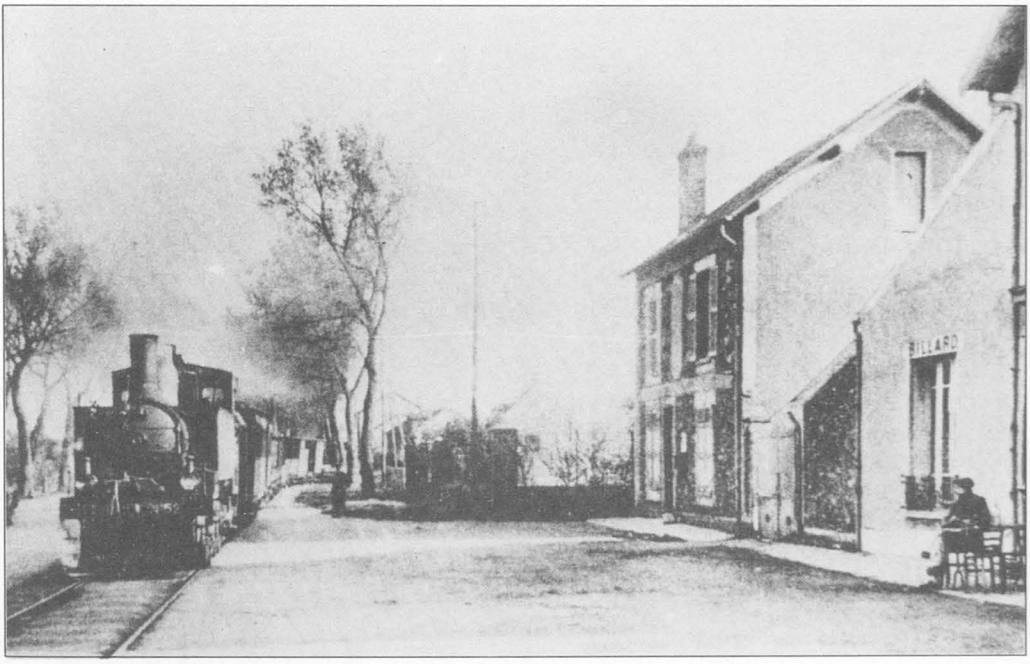
Stations, St. / Haltes gardées, HG. / Haltes non gardées, HNG. / Arrêts, Ar, / Arrêts facultatifs, Ar. F.	TRAINS RÉGULIERS VOYAGEURS-MIXTES 22	24	26
Corbeil terminus, Ar.	7 47	13 42	20 5
Corbeil, St	7 54	13 49	20 12
Hôtel-de-Ville, Ar. F.	7 58	13 53	20 16
Chemin-du-Bas-Coudray Ar F.	8 4	13 58	20 21
Pressoir-Prompt, HNG.	8 13	14 8	20 31
Plessis-Chenet, HG.	8 19	14 15	20 37
Montceaux, Ar	8 23	14 19	20 41
Auvernaux, HG.	8 30	14 28	20 48
Nainville-les-Roches, HG.	8 39	14 37	20 57
Soisy-sur-Ecole, St	8 46	14 46	21 4
Dannemois-Courance, St.	8 55	14 56	21 13
Moigny, St	9 1	15 2	21 19
Milly, St.	9 9	15 10	21 27

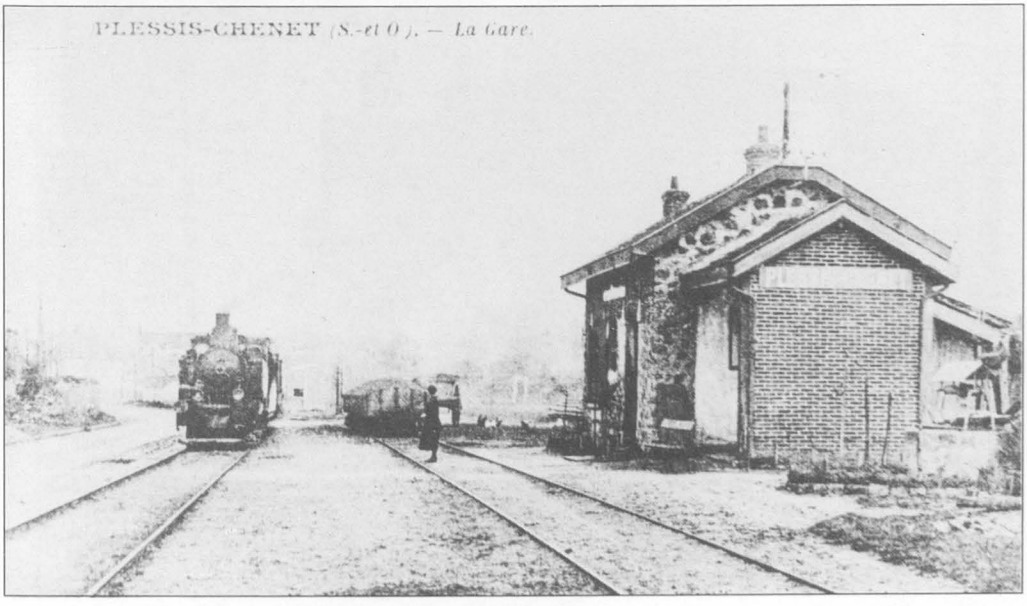
Horaire de la ligne Milly–Corbeil, le 8 juin 1912.

Pl XV



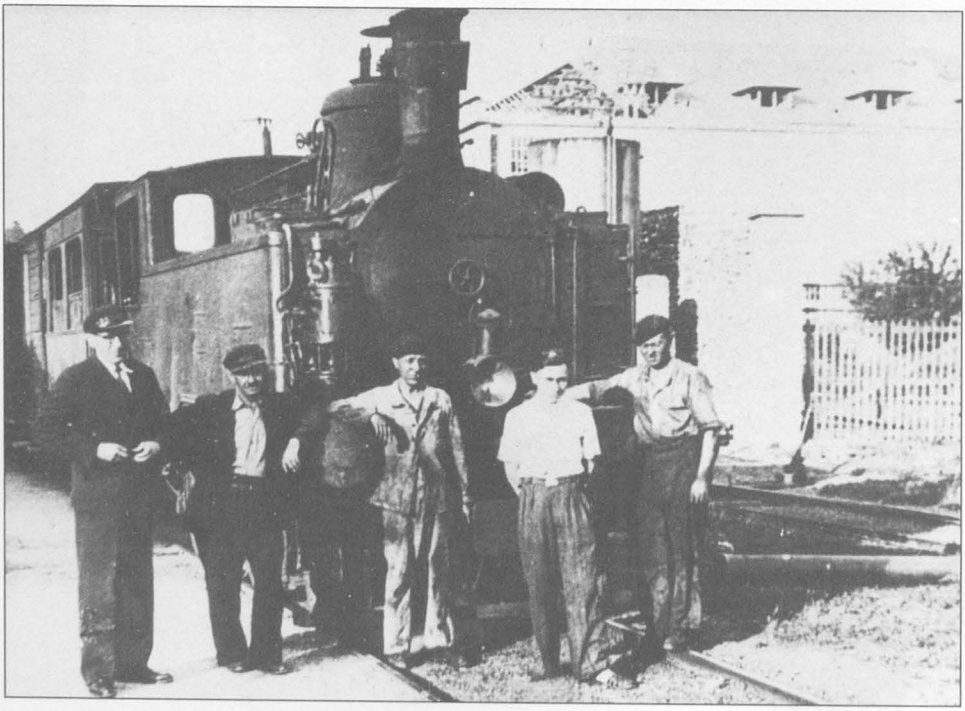
Essonnes. – passage du "tacot" au Pressoir–Prompt, vers 1910 *(coll. Chapet, cliché Lisbeth Porcher)*





Le "tacot" au Pressoir–Prompt et devant la gare du Plessis–Chenet, vers 1930
(coll. Arch. dép. Essonne, cliché Lisbeth Porcher).



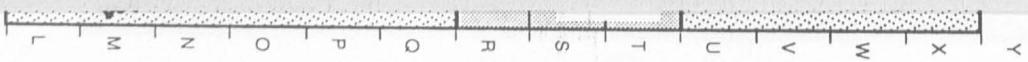


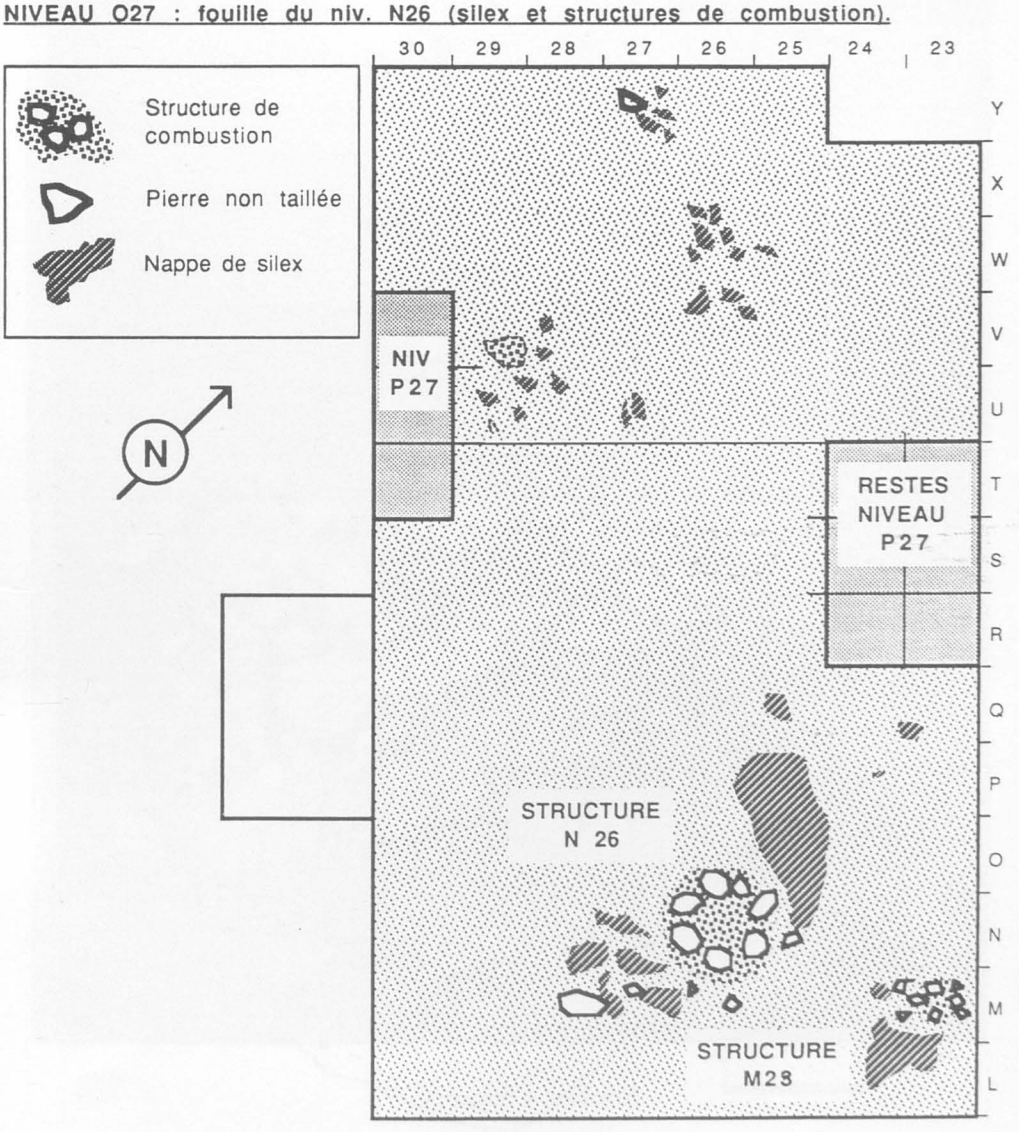
Corbeil–Station, rue Lafayette vers 1920 et 1940
avec locomotive dépourvue de double tamponnement
donc incapable de remorquer les wagons des grands réseaux
(coll. E. Duclos et Hillou, cl. Lisbeth Porcher).

ERRATUM

Une erreur est à corriger dans la légende de la planche XVIII du bulletin n° 59 (année 1989).

"*Corbeil–station, rue Lafayette vers 1920 et vers 1940*" correspond bien aux images mais la mention relative à la locomotive dépourvue de double tamponnement ne s'applique qu'à la photographie inférieure.

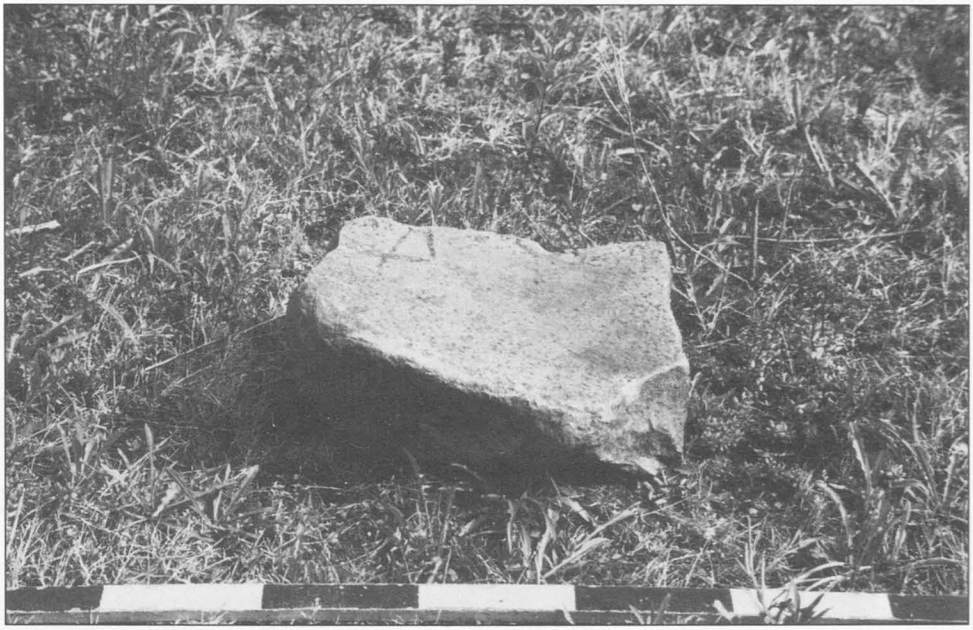


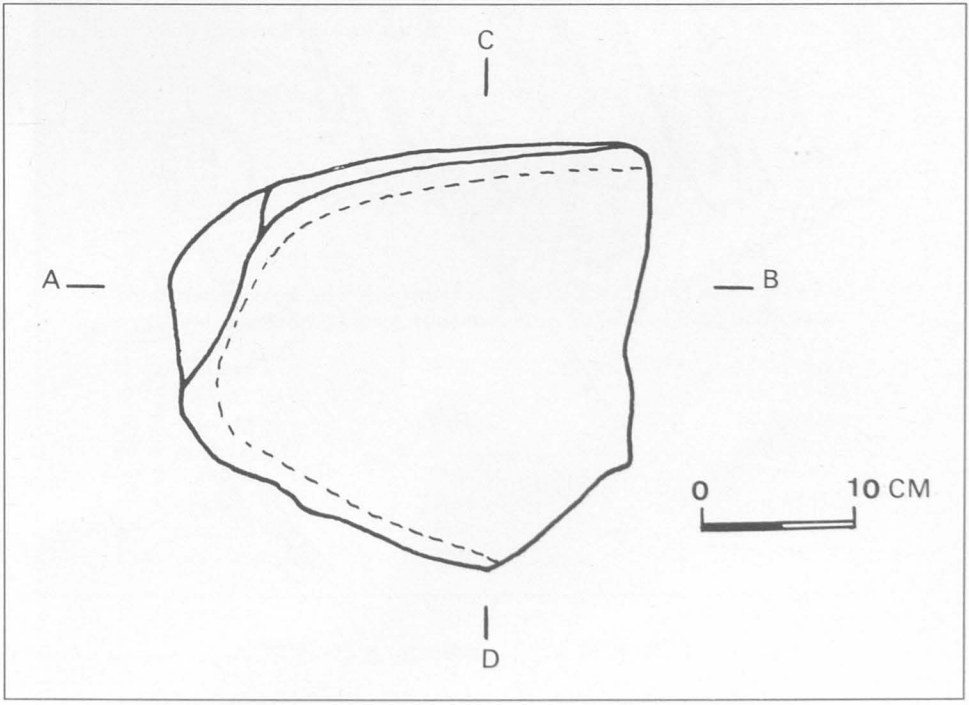


Etiolles. – plan de la fouille en cours.

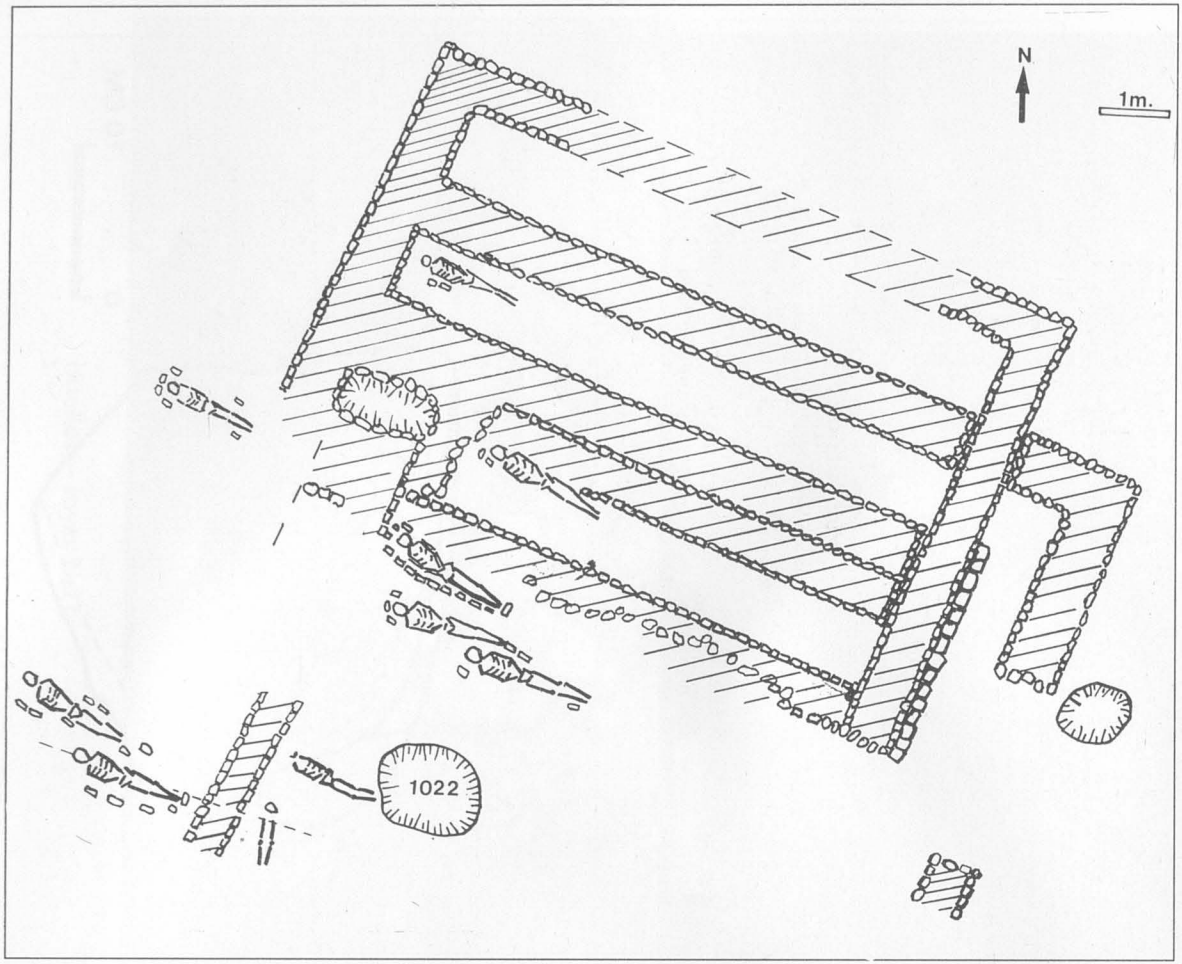


Etiolles. – foyer N 27.





La Ferté–Alais. – meule préhistorique, photo et plan Alain Bénard.



Villiers–le–Bâcle. – vestiges carolingiens – plan Giganon.

LISTE DES PUBLICATIONS DISPONIBLES DE LA SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE CORBEIL

BULLETINS :

Année 1944	Année 1972	Année 1982
Année 1947 (1948)	Année 1973	Année 1983
Année 1948 (1951)	Année 1975	Année 1984
Année 1955 (1956)	Année 1976	Année 1985
Année 1964	Année 1977	Année 1986
Année 1965	Année 1978	Année 1987
Année 1966	Année 1979	Année 1988
Année 1969	Année 1980	Année 1989
Année 1970	Année 1981	

Prix : 60 Francs chaque bulletin.

♦

MEMOIRES ET DOCUMENTS :

XI – Louis BRUNEL, *Juvisy au XVIII^ème siècle. – Le détournement du Pavé royal de Lyon. Ses conséquences économiques et humaines.*
Prix : 70 Francs

XII – J.–M. MORICEAU, *La population du Sud de Paris aux XVI^ème et XVII^ème siècles,* et P. DUMONTIER, *L'oppidum de Champlan.*
Prix : 35 Francs

XIII – J. GAUCHET, *Un notable à Brunoy au début du XIX^ème siècle : le général–ambassadeur Antoine Dupont–Chaumont,* 1759–1838.
Prix : 35 Francs

XIV – Joseph DELIVRE, *L'immigration dans le doyenné d'Etampes après la Guerre de Cent Ans* et J.–P. CROCY, *L'Hôtel–Dieu d'Etampes de 1695 à 1789.*
Prix : 70 Francs

XV – S. BIANCHI, *La déchristianisation dans le district de Corbeil, 1793–1799.*
Prix : 70 Francs

TABLE GENERALE 1895–1984 : 20 Francs

♦

Nous disposons d'un important stock de bulletins de la Société d'études historiques et géographiques d'Athis–Mons et de la plaine de Longboyau :

N° 1, octobre 1947,	Prix	5,00 Francs
N° 2, janvier 1948,	Prix	5,00 Francs
N° 3, avril 1948,	Prix	5,00 Francs
N° 4, juillet 1948,	Prix	5,00 Francs
N° 5, décembre 1948,	Prix	5,00 Francs
N° 6, année 1949,	Prix	30,00 Francs
N° 7, année 1950,	Prix	30,00 Francs
Collection complète,	Prix	80,00 Francs

♦

C.C.P. de la Société : Paris 1508–40 M